00100443

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
TOWN HALL, BOMBAY-400 023.

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018

00100443

FEMME ET POETE

ELIZABETH BROWNING

Copyright by Perrin et Cie, 1912

Elizabeth Barrett Browning

Rome 1859.

D'après Field Talfourd (National Gallery).

Mme W. NICATI

100443 ac

FEMME ET POÈTE

ELIZABETH BROWNING

ROYAL ASIATIC

Ainsi ses mains restèrent fermes jusqu'au soleil couchant.

EXODE XVII.

L'œuvre par l'artiste, l'artiste par l'œuvre.

00.9.33

PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35

1912

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

God
Fr 923.41
B80/Nic/Fem
100443

A Monsieur FERNAND HENRY,

le savant interprète de poésie anglaise.

« Petite Ellie », dont vous avez sollicité la venue, a grandi, la voici femme et poète. Si sa démarche n'a pas la légèreté que votre bienveillance pensait lui voir, songez qu'une amitié jalouse a voulu la charger de tous ses joyaux à la fois, et veuillez pardonner aux intentions d'un culte fidèle.

Ad. B. N.

Le seul maître en poésie est celui qui daigne faire descendre dans l'homme l'émotion féconde des hautes pensées.

VIGNY.

Vrai génie, mais vraie femme.

(*Paroles d'E. B. à l'adresse de G. Sand.*)

Elizabeth Browning, un des rares noms féminins cités toujours parmi les poètes de premier rang, s'imposa de bonne heure à l'admiration et à la sympathie par des poésies délicates où battait un cœur avide de courir les cimes.

Puis un jour elle se mit à chanter ce qui à cette heure emplissait son âme, à écrire son cantique d'amour, cantique des cantiques dont on a pu dire que « le génie y est maître absolu des matériaux, que toutes impuretés du style ou du rythme y ont été consumées au feu de la passion, qu'« il est œuvre sans rivale au point de vue de la simplicité et de la sincérité; que « ces *Sonnets*

se placent au premier rang non seulement de ses compositions personnelles mais de la poésie amoureuse en Angleterre » : et l'on peut ajouter en tous pays et de tous les temps.

Et après avoir dévoilé son sentiment intime, pour exprimer l'âme de son temps, elle a écrit *Aurora Leigh*, son épopée, désignée telle par Taine dans des pages qui apparaissent comme le dernier mot de la critique enthousiaste. L'épopée qui, aux temps lointains, retraça les gestes des héros et des dieux, fut l'*Iliade*, fut l'*Odyssée*, plus tard fut la *Divine Comédie*. Taine la voit ici dans « les combats, les illuminations, les hauts et les bas de la vie intérieure ». Au drame devenu tout intime, les échos du dehors apportent leurs seules suggestions. A un autre titre encore, *Aurora Leigh* mérite ce nom, si surprenant pût-il paraître à première vue, et comme usurpé. L'épopée, « ce récit encyclopédique des passions d'une époque », c'est toujours le miroir des souffrances, des espoirs, de la foi d'un siècle ; le treizième siècle a eu la sienne et le seizième. Avec une charpente moins grandiose assurément que ses grands prédécesseurs, le poème anglais a bien la même visée, l'auteur l'a formulée clairement : *incarner dans une fiction toute l'émotion de son âge*. Elle y a versé toute la sienne. Et c'est toujours la même échelle des sentiments et des passions dans un ordre d'idées qui diffère avec chaque écrivain et chaque époque. L'ancien

epos, reflet des luttes barbares, en présentait le tableau avec toute la noblesse que concevaient ces âmes primitives. Une même intention anime la poétesse : « Toujours saisir, pour le rendre en chants brûlants, le caractère épique de son siècle aux puissantes artères. » Tandis que les longues pages d'un *Wilhem Meister*, cette autre histoire d'artiste, nous apparaissent fastidieuses parfois, vulgaires souvent, elle a réussi, en écrivant ce « roman en vers », à atteindre d'une part aux sommets de la passion, d'autre part à la plus subtile analyse de pensée dans les directions les plus diverses; elle s'y met en relation avec les hommes et le monde dans ce qu'ils ont de plus tendre, de plus profond et de plus noble.

Elizabeth a fait entendre sa mélodie dans l'orchestre humain, et l'ensemble de son œuvre la place dans ce que nous pourrions appeler, avec les paroles de la vieille liturgie anglicane, « la glorieuse compagnie des apôtres, la sainte confrérie des prophètes », sans cesse éprise de beauté, de droiture, de vivifiante communion humaine : elle-même prophétesse un peu, telle Miriam par elle évoquée; telle Déborah, juge en Israël, « assise à l'ombre des palmiers, appelant à elle tout un peuple, puis l'entraînant à la guerre d'indépendance et chantant la victoire ». Contre le mal sous toutes ses formes, elle a mené la guerre sainte; faible et frêle, et de vie bourgeoisement simple, mais avec un enthousiasme égal aux plus grands. Par les innombrables

formes auxquelles sa versification s'est pliée, par le lyrisme, elle fait penser à la grande poètesse de l'antiquité grecque. Et il y a encore en elle, peut-être, quelque parenté avec Hypathie, qui à tant de science unit tant de charme et de puissance entraînante, tempérée par tant de personnelle dignité. Car de cette grande amante la vie n'a point été trouble, heurtée, ballottée d'un amour à l'autre comme celle d'une Lélia ou d'une Staël, chez qui l'artiste s'est formée au fracas des orages, et comme l'orage éblouit, étourdit tour à tour, oblige parfois les yeux à se fermer, ahurit plus qu'il ne conquiert. Courants purificateurs, douleurs généreuses, ont seuls agité son atmosphère.

Elle a mis dans son unique roman toute la grandeur dont l'amour humain est susceptible.

Et elle nous prend le cœur comme une amie très fine, très gracieuse et très pure, dont nous aurions pressé la main hier sur son lit de mort, à jamais enrichis d'avoir conversé avec elle.

Le 6 mars 1906, à quelques pas du palais Pitti, une façade se couvrait de violettes de Parme,

encadrant l'inscription suivante qui depuis un demi-siècle s'y lit :

Qui scrisse e mori
Elisabetta Barrett Browning
Che in cuore di donna conciliava
Scienza di Dotto e spirito di Poeta
E fece del suo Verso Aureo Anello
Fra Italia e Inghilterra.
Pone questa lapide
Firenze grata
1861 (1).

Toute la colonie anglaise de la ville des fleurs avait apporté des fleurs à la *Casa Guidi* pour joindre son hommage à celui de la cité.

En France, un écrivain tout dévoué à la mémoire d'Elizabeth, M. Fernand Henry, avait eu la délicate pensée de grouper plusieurs traductions et articles inédits en une plaquette spécialement consacrée à célébrer le centenaire.

A Londres, dans une solennelle réunion du *Pioneer Club*, Miss Rowland Grey exprimait le regret que les nombreux amis de Mrs Browning en fussent encore à attendre une biographie digne d'elle (ce regret avait été formulé déjà par M. Henry au début de la notice qui accompagne sa très savante traduction des *Sonnets Portugais*). Cette lacune surprenante a-t-elle été com-

(1) Ici a écrit, ici est morte Elizabeth Barrett Browning Elle a concilié dans un cœur de femme la science de l'érudit et l'âme du poète, fait de son vers un anneau d'or entre l'Italie et 'Angleterre.

A sa mémoire, Florence reconnaissante, 1861.

blée depuis ? Elle le sera sans doute et, peut-être, le dessein en a-t-il été formé à l'heure même d'émotion recueillie que vécut là une assemblée de fervents — à moins que la correspondance d'amitié, et la publication des lettres d'amour des deux poètes ne rende à jamais superflue en langue anglaise toute tentative de ce genre. Mais ces volumes seront-ils traduits en français ? et trouveraient-ils sous cette forme un grand nombre de lecteurs ? Et pourquoi celle qui a aimé la France de si particulière, si enthousiaste et touchante passion, et qui, depuis nombre d'années, y a rencontré à son tour une réelle compréhension, n'aurait-elle pas chez nous un monument discret, mais construit par des mains aimantes ?

L'important travail de Mlle Merlette, écrit pour sa thèse de doctorat, se dresse imposant, il est vrai ; mais, à cause de son importance même, il ne saurait pénétrer bien avant dans le public. Mmes Darmesteter, F.-F. Goyau, Dronsart ont successivement publié des études charmantes, et cependant le livre restait à faire.

En présentant avec le récit rapide et complet de sa vie un écho vivant de ses écrits, ces pages voudraient conquérir des sympathies nouvelles à l'une des plus délicates figures de poète qui soient, la créature de charme dont l'œuvre durera parce que riche en ces semences de vie, caractéristiques de toute poésie véritable, auxquelles Mrs Browning un jour fit allusion. Elles vou-

draient enfin rappeler les plus jolies choses qui sur l'œuvre ont été dites, ou sur la poétesse, par la critique et l'admiration; couronnes et gerbes pareilles à celles que l'amitié accroche à la grille d'une tombe : tous les noms veulent y être retrouvés. Que ce soit notre excuse pour les avoir cueillies dans les riches jardins qui resteront toujours utiles et délicieux à visiter pour eux-mêmes.

FEMME ET POÈTE

ELIZABETH BARRETT BROWNING

I

PETITE ELLIE

No shade was on us then, save one
Of chestnuts on the hill...

(*The Pet-Name.*)

J'étais à songer un jour comment Théocrite
chante les années douces et désirées ;
. . . . . .
je revivais, par le vieux chant bercée,
vision graduelle au travers de mes larmes,
les années douces, les années tristes,
qui sur ma propre vie ont projeté leur ombre.
. . . . . .

Ainsi parlera à une heure lointaine la petite fille qui naquit le 6 mars 1806 à Coxhoe Hall (Durham), habitation provisoire prêtée par un frère de son père pendant que ce dernier s'en faisait construire une dans le comté de Hereford.

A travers ses années douces, ses années tristes, suivons-la. A travers les longues heures difficiles, les longs mois d'épreuve, nous la verrons réaliser la vie intense de l'intelligence et du cœur, et, de cette vie, merveilleux sera le rayonnement. De son âme d'artiste, de son émotion constamment à la hauteur des choses, de son amour largement ouvert aux créatures, l'action sera bienfaisante comme une forme du beau. Et, par un rare privilège, le roman même de sa vie captivera comme une harmonie achevée à laquelle notre oreille, faite, hélas! à des bruits si différents, par bonheur sait encore s'ouvrir.

De sa mère, Mary Clarke Graham de Newcastle, figure distinguée et effacée à la fois, le caractère semble avoir été doux, affectueux. Elizabeth se rappellera sa tendresse vigilante, en parlera à l'heure de la séparation avec l'accent d'une émotion profonde; mais plus tard n'en évoquera que bien rarement le souvenir. Cette carrière maternelle dont il transparaît si peu, ne laissa pas d'être très remplie. Mrs Barrett eut onze enfants; un seul, une petite fille, mourut en bas âge. Les derniers garçons, pour simplifier, furent appelés Septimus et Octavus. Sans doute, absorbée par ses maternités nombreuses et tous les soins matériels qu'elles entraînaient, elle ne put rien faire pour le développement intellectuel de la petite famille et ne laissa qu'une trace indistincte dans la vie

morale d'Elizabeth, qui pourtant était l'aînée de tous. Elle avait deux sœurs, Henriette et Arabelle. Son frère Edward, pour lequel sa prédilection s'affirma de bonne heure, et toujours, fut baptisé en même temps qu'elle ; il l'appelait « Ba »[1], et, à l'exclusion des autres garçons, elle le nommait « Bro », diminutif de *brother*, comme si lui seul eût compté.

Si Mrs Barrett Moulton Barrett passe, ombre légère, sur la toile de fond où va se dérouler l'enfance d'Elizabeth, tout autre s'y dessine la silhouette de son mari. Fils de planteurs dont l'énorme fortune s'était édifiée à la Jamaïque, il avait vu son aïeul, malgré 1.200.000 francs de rentes, porter par principe des vêtements rapiécés, son bisaïeul fouetter ses esclaves de ses propres mains (une vieille créole, protégée de la famille, et dont en Angleterre les récits faisaient le bonheur des enfants, Trappy, assurait pittoresquement qu'il les battait *comme une divinité !* peut-être pour avoir lu dans la Bible que Dieu frappe de ses verges ceux qu'il veut sanctifier ?...) « Quand on évoquait ces souvenirs, miss Barrett n'était pas loin de se croire souillée d'une sorte de péché originel. C'est sous l'impression de ce cauchemar qu'elle voulut émouvoir le monde sur le sort cruel des noirs par la publication de l'*Esclave fugitive*, — un cas authentique et atroce qu'on lui reprocha

1. Prononcé *Bey*.

d'avoir généralisé. De ces ascendants trop énergiques, tyranniques par profession, Mr Barrett avait hérité une fermeté qui mérita souvent un nom plus sévère.

Entre le chef de famille et les siens, aucune douce familiarité, pas même avec celle qu'au milieu de la bande nombreuse on a pourtant dit avoir été sa petite favorite pour sa remarquable intelligence et sa facilité d'assimilation. Et cependant, si nous feuilletons les *Juvenilia*, nous rencontrons une pièce de vers adressée à Mr Barrett-Barrett pour sa fête, où Elizabeth l'appelait gracieusement « son critique et son public », chantait comme ses plus douces joies le sourire qui éclairait à son entrée le front paternel, les paroles dont les lèvres aimées, chaque matin, la saluaient et allaient, ce jour-là, l'accueillir encore. Cette prédilection, par malheur, ne devait pas s'étendre aux années de sa maturité, ni ce souvenir produire l'indulgence qu'on en eût pu attendre. Il est touchant — et significatif à la fois — de lire ce qu'en 1846 elle devait écrire à ce sujet lorsque, par le seul acte d'indépendance de sa vie, qui édifia son rare bonheur, elle consterna son cercle domestique : « Mon cher père est d'un caractère très particulier. Naturellement sévère, il a de l'autorité une notion exagérée, mais ce trait ne contredit pas à des qualités hautes et nobles : le sentiment est sous la roche, et j'avais confiance. J'admirais sa résignation endurante, son inté-

grité. Je l'aimais pour son courage dans les circonstances adverses. Toujours il a exercé le plus grand pouvoir sur mon cœur... Par une parole il eût pu me lier à lui absolument. Jamais il ne m'a dit un mot tendre, ne m'a accordé un regard de bonté, qui n'aient éveillé en moi une ample gratitude ; et si vive était mon affection filiale, que le bruit de son pas sur l'escalier faisait battre mon cœur. »

Mr Barrett entendait le bonheur de certaine façon, attendait de ses enfants toute satisfaction, et leur était, paraît-il, profondément dévoué en retour. Sur un point seul, il était et devait rester intraitable : il ne les voulait pas mariés, et une grande ombre en a plané sur la vie de plusieurs d'entre eux.

Mais cette ombre était encore bien lointaine lorsque, vers le commencement de 1809, la famille Barrett put prendre possession de la bâtisse achevée dans la belle propriété de Hope End (Herefordshire), à 2 milles et un peu au-dessus de Ledbury, bourg de 4.500 habitants, aux vieilles maisons, situé à environ 200 kilomètres de Londres, et où s'élève aujourd'hui, en face d'un marché couvert du temps de Charles II, le *Barrett Browning memorial*, petit édifice commémoratif de même style.

La nouvelle demeure, par une erreur de goût assez curieuse, était une fantaisie orientale avec coupoles et minarets. Aujourd'hui démolie, elle a cessé d'étonner comme une fausse note trop

criarde; pelouses et aubépines, coteaux et rivières, toutes ces jolies choses du calme paysage anglais qu'Élizabeth a peint en maint passage où elle a mis tout le charme de ses visions premières, ont disparu. Il lui souviendra plus tard de certain *Jardin abandonné* [1],

où, toute seule, elle allait souvent, glissant sa menue personne sous les grandes branches qui poussaient entrelacées et tenaient à l'écart les troupeaux indiscrets. Là, l'heureuse enfant trouvait sous un peuplier un grand cercle d'ombre, une large couche de mousse qu'elle appelait sa solitude et où elle portait son livre, Là, devant le rosier blanc, dont les fleurs, à profusion, laissaient pleuvoir leurs pétales de cire, elle rêvait à la belle dame des temps passés qui avait dû venir y rêver à son heure, y écouter peut-être quelque madrigal — sans se douter qu'un jour viendrait où sa robe de soie étant remplacée dès longtemps par un suaire, les petites roses par elles dédaignées recevraient tous les hommages d'une jeune admiration. Ni l'enfant, qui les aimait, ni la grive qui chantait de l'autre côté de la haie, ne s'avisaient de becqueter les roses blanches : car ces fleurs ne pouvaient-elles aussi jouir de la vie à leur façon? — Elle se souviendra aussi [2] d'un petit bois de coudriers qui frissonnait jadis à la crête de la colline, à l'ouest de la campagne, dont les feuilles tremblaient toutes au souffle du vent, comme le cœur bat joyeux après avoir escaladé une cime ; et de la forêt plus lointaine où, en un recoin merveilleux, un tilleul au tronc d'argent semblait, comme d'autres attirent la foudre, attirer à terre toute la belle lumière du soleil sortie du ciel, son écrin ; une vieille aubépine et un lierre qui les enlaçait tous deux, formaient tout auprès un berceau de verdure ; là, campanules et houblons, rosiers blancs et rouges, ancolies et mousses discrètes, la ravissaient, l'assaillaient de questions : Qui donc avait pu des-

1. *Les Séraphins* et autres poèmes.
2. *Le bocage perdu*, Recueil de 1844.

siner ce bocage, tailler ces branches, semer ici ce luxe de fleurs ? Était-ce bien Dame Nature toute seule ? ou une dryade, peut-être ?... Demeure de fées, qui sait ? abandonnée parce que les chemins en étaient mauvais ? Ces fées, mais n'étaient-elles pas les visiteuses habituelles de la clairière voisine, où Elizabeth reconnaissait les traces de leurs rondes nocturnes ? Puis venait un chant doux, mystérieux, et la fillette, ensorcelée, très émue, se levait tout debout, n'entendait plus que son cœur et ses tempes, s'en allait bientôt chasser ce rêve étrange par la contemplation des vraies montagnes, mères de la force... De ce berceau mystérieux elle rêvait d'être la fée. Mais quand, plus tard, elle voulut le revoir, plus jamais elle ne le retrouva...

Symbole d'autres pertes, plus profondément senties : deuils de plaisirs ou d'espoir, de loisirs joyeux, de santé ou de talent, rêves d'action froissés, enthousiasmes et mélancolies, bonheur d'enfant aux joues rougissantes, sommeil d'enfance ou exubérance, que de choses perdues, perdues à jamais : la première, toutefois, fut le bosquet mystérieux...

Du point le plus élevé de la propriété, par delà les vastes pâturages « où l'on distingue à peine les blanches pâquerettes de la blanche rosée », on voyait se dresser ces coteaux qu'elle a tant aimés (cadre de tous les chers souvenirs chantés dans *The Lost Bower*, et bien d'autres pages), dont elle écrivait un jour, à un ami, — ces lignes cent fois citées doivent l'être encore :

« Connaissez-vous les hauteurs de Malvern ? Elles me font l'effet de mes collines natales, car j'étais toute petite quand nous vînmes y résider et j'y ai vécu bien après ma vingtième année. Ce sont de magnifiques, magnifiques collines... Et, cependant, pour toute la beauté du monde, je n'y voudrais pas retourner, ni retrouver leur lumière et leurs ombres. Ce serait une ironie, comme de vouloir recoller à sa tige une fleur brisée. »

A l'âge heureux où tige et fleur faisaient un, la petite fille prenait ses ébats à Hope End, fraîche enfant aux yeux bleus, aux cheveux noirs, au milieu des neuf frères et sœurs, qui égayaient sa vie sans réussir à disperser sa jeune âme déjà recueillie.

> Petite Ellie est assise seulette,
> et le sourire qui doucement l'occupe,
> comme une causerie emplit le silence [1].

Petite Élizabeth a dû connaître ce dialogue muet avec elle-même qu'elle a si joliment indiqué là ; car son sourire était plein de choses et ses yeux de rêverie. Elle parlait aux arbres et aux roses; elle voulait une sorte d'âme aux chaises et aux tables, aux livres surtout, pour répondre de quelque façon mystérieuse à la tendresse qu'ils lui inspiraient. Ses livres aimés, les petits cahiers à serrures qui contenaient ses premiers essais recevaient des baisers comme ses poupées, la suivaient de la ville à la campagne, « pour changer d'air, pour jouir d'un cadre différent » !...

Elle avait « une chambrette aussi verte qu'une haie, verte assez pour qu'un oiseau eût choisi d'y construire son nid; les murs en étaient verts et vert le tapis; verts encore les plis des rideaux encadrant la fenêtre, par où entrait à son tour toute la verdure du dehors. On recevait sur la tête, en s'y penchant, une pluie de rosée matinale, baptême qui conférait la grâce de *voir*. Ce

1. *Le nid de cygne.*

qu'elle voyait ?... Un tilleul d'abord, plein du murmure des abeilles qui souvent interrompait son rêve matinal, puis la vaste pelouse courant autour de la maison sous les acacias et sous les arbrisseaux, jusqu'à la ligne irrégulière des vieux aulnes, bordure de la propriété, abri du chemin creux où s'arrêtait la riche végétation des lauriers... Le vieux mur de clôture se cachait là-bas, enseveli sous les amas de chèvre-feuille odorant... [1]

La poésie qui devait plus tard chanter en elle avait préludé de bonne heure dans ce cadre fait exprès par de ravissantes inventions. A entrebâiller la porte du jardin où s'ébattent ses dix ans, passionnés déjà de lectures classiques auxquelles ses frères l'initiaient [2], nous l'apercevons dans un berceau de feuillage allumant un feu, broutilles et bûchettes, pour sacrifier à Pallas Athéné... Une autre fois, une baguette à la main, occupée à conjurer la pluie... Un autre jour encore, de sa pelle ingénieuse

elle donne forme humaine à un tertre qu'elle baptise *Hector, fils de Priam* : le guerrier est gisant, chevelure d'herbes, yeux de gentianes ; il est casqué de narcisses, armé d'un lys ; des pâquerettes lui servent de bouclier, des pervenches de baudrier. Attirées par les senteurs printanières, des abeilles sont venues, elles bourdonnent autour du héros tombé : elles figurent les traîtres acharnés sur la noble dépouille. Dans cette fiction pleine de grâce enjouée, de poésie, de ferveur émue, la fillette a mis toute son âme. Elle pense un peu que celle d'Hector ne dédaigne pas, la nuit, de-

1. Description de la chambre d'*Aurora Leigh*, empruntée sans doute à ses propres souvenirs.

2. Malgré certaine légende de précoce hellénisme, elle ne lisait à ce moment que des traductions.

venir animer la statue naïve par ses mains pieuses fleurie.

L'Olympe et l'épopée « lui tenaient lieu du monde fantastique cher aux autres enfants... Le jour où elle avait eu neuf ans, elle s'était souvenue qu'autant avait duré le siège de Troie !... Les Grecs étaient pour elle des demi-dieux, mais si familiers que son poney lui-même, qui avait nom *Moïse*, venait dans ses songes après Agamemnon ». Elle présidait aussi, il va sans dire, aux représentations de la nursery.

Déjà poète d'imagination et de volonté, elle eût voulu suivre Byron dans ses pérégrinations, vêtue en garçon et déguisée en page (ce rêve lui inspirera certainement la *Romance du page*); elle édifiait de vagues odes, invoquait les Muses, s'essayait à l'épopée. Sa grand'mère, qui venait de temps en temps faire des séjours à Hope End, voyait avec déplaisir ces connaissances inutiles s'entasser dans le cerveau de la fillette, soupirait à la vue de ses ourlets imparfaits. Son père ne cessait au contraire de l'encourager, et dans ses études et dans ses essais de versification, qu'elle continuait « pour mériter son sourire ». Il y a de cette époque un gracieux souvenir, le portrait d'Élizabeth à sa neuvième année, en robe empire, grands yeux, doux sourire, fleurs tenues à la main et dans la robe relevée.

La vie de campagne et ses goûts personnels

firent bientôt à l'enfant une existence assez solitaire, animée seulement « par ses crises de Pope, de Byron, de Coleridge ».

Elle avait commencé à apprendre le grec avec le précepteur de son frère, Mr Mac Swiney, et à force d'application passionnée, « de tâtonnements, de divination », avait lu un peu d'Homère, des extraits de Xénophon. Le latin avait aussi ses heures, les études préparatoires à Charterhouse l'attiraient décidément plus que les leçons de son institutrice. Mac Swiney parti, elle continua bravement : « Je lisais, dit-elle, du grec sous les arbres avec autant d'ardeur que plus d'un étudiant d'Oxford dans la bibliothèque bodléienne. Des visions me hantaient... je me nourrissais de grec, je m'en abreuvais, j'en avais des maux de tête ».

Après quelques tragédies écrites en anglais, ou *en français* — ces dernières en hexamètres ultra-fantaisistes — elle composa vers ses treize ans un poème épique en quatre chants médité sérieusement, écrit avec beaucoup de soin, une longue préface en fait foi, la *Bataille de Marathon*. Elle l'a appelé plus tard « du Pope refait ou plutôt défait ! » — une de ces tentatives qui ravissent les parents... il prouvait du moins que la fillette avait lu avec profit des choses ignorées de beaucoup de grandes personnes, qu'elle avait déjà un vif sentiment poétique, aimait d'enthousiasme l'héroïsme et la liberté, et que de cette zélée petite ouvrière la plume serait l'outil. Son

père lui fit l'immense plaisir de le faire imprimer à cinquante exemplaires (1819).[1]

C'est ici, à l'heure où elle fut pensée, que semble devoir être lue la fraîche ballade du *Nid de Cygne*, écrite par l'artiste à une heure plus mûre mais tout imprégnée encore de la vision de son adolescence.

Petite Ellie est assise seulette
parmi les hêtres d'une prairie,
sur l'herbe que borde un ruisselet;
sur ses cheveux, sur son visage lumineux,
les arbres font pleuvoir de petites ombres,
des petites ombres qui sont le « double » de leurs feuilles.

Elle a jeté sa capeline sur l'herbe,
a dans l'eau peu profonde
plongé ses petits pieds.
Elle les tient à présent dans ses mains,
nus, satinés, ruisselants,
tout en se balançant d'avant en arrière.

Petite Ellie est assise seulette,
et le sourire qui doucement l'occupe
emplit le silence comme une causerie;
elle songe à ce qui sera,
et, pour l'avenir à sa portée
choisit le plus doux des plaisirs.

Petite Ellie en son sourire
fait son choix : « Je veux un amoureux
qui chevauche le plus magnifique coursier
et qui m'aime sans félonie!
A lui, à *lui* je veux montrer
le nid de cygne caché dans les roseaux.

1. Dont l'un, vers la fin du siècle dernier, s'est vendu 42 liv. st. (1.050 fr.)

Son coursier sera rouan,
et mon amour sera noble : je veux
que sous son regard tous les souffles s'arrêtent
que le luth dont il jouera
frappe au cœur les dames, comme son épée
frappera les hommes à mort.

Le coursier sera ferré d'argent,
sera d'azur caparaçonné,
sa crinière au vent flottera; ses sabots,
le long de la route, au soleil,
étincelleront, battront le sol en mesure,
jusqu'à faire retourner tous les pastoureaux.

Mais mon ami tiendra pour peu de chose
toute la gloire de sa chevauchée,
quand il me regardera dans les yeux.
« O amour, dira-t-il, tes yeux
sont la châsse qu'habite mon âme.
Ici, je me prosterne pour ta grâce obtenir

Alors très profondément il s'inclinera,
son coursier rouan auprès de lui,
qui paraîtra comprendre. Et j'entends
qu'il reste à genoux jusqu'à ce que vienne ma réponse.
— Levez-vous, dirai-je, allez ! — Car il faut
qu'il soit aimé et craint de par le monde,
celui à qui je donnerai mon cœur et ma main.

Alors il se retirera, si pâle,
que sur mes lèvres je sentirai trembler
le *oui* qu'il ne faudra pas dire; et néanmoins,
avec ma bravoure de jeune fille
je saurai dissimuler, je dirai : — Adieu !
Qu'aujourd'hui devienne pour vous le flambeau de demain.

Dès lors il chevauchera par monts et par vaux,
au delà de la rivière, par le vaste monde,
pour y triompher de toutes injustices,
pour y redresser tous vouloirs mauvais,
pour vider le large carquois
que les méchants de lieux en lieux vont portant.

Trois fois un jeune page voyageant à pied.
traversera les fleuves à la nage, les monts à la course,
viendra s'agenouiller à côté de mes pieds.
— Vois, demoiselle, mon maître t'envoie ce gage,
pour ouïr de ta part message de pitié.
En échange, que me confieras-tu ?

Et la première fois j'enverrai
en récompense un blanc bouton de rose,
et la seconde fois un gant;
mais la troisième, de ma fierté
Je pourrai rabattre et répondre :
— Je lui envoie mon pardon,
s'il veut venir implorer mon amour.

Alors le jeune page courra lui porter ma grâce,
alors de son coursier mon ami pressera l'allure,
pour revenir à mes genoux se prosterner.
— D'un duc je suis le fils aîné,
mille serfs m'appellent leur maître,
mais, ô amour, je n'aime que toi !

Il me baisera sur les lèvres,
il me conduira comme sa bien-aimée
au travers des foules acclamant ses hauts faits.
Et quand je lui aurai, par serment, lié mon âme,
c'est à *lui* que je ferai connaître
le nid de cygne caché parmi les roseaux !

Petite Ellie, son sourire inachevé encore,
gaiement s'est levée, a noué sa capeline,
remis son soulier, et s'en revient.
Petite Ellie fait un détour d'un mille,
simplement pour voir (ainsi fait-elle chaque jour)
combien d'œufs sont venus après les deux premiers.

Elle écarte les aulnes, les petits aulnes,
elle se fraie un chemin à travers le fourré,
elle suit, le cœur léger, les méandres du ruisselet,
le long du sentier où les osiers croissent,
puis brusquemeut s'arrête : c'est ici ! — Hélas !
Le cygne a fui, un rat a dévoré le nid...

Le cœur triste, à pas lents, petite Ellie est rentrée,
et je ne sais si d'aventure
elle rencontrera l'ami au cheval bai.
Mais ce que je sais bien, c'est que jamais, jamais,
il ne verra le nid de cygne,
le nid caché dans les roseaux...

II

L'AMI BOYD

O Graecia !...
E. B. B.

L'enfant que visitait naguère le rêve gracieux du *Nid de Cygne*, nous la retrouvons, à dix-sept ans, occupée à écrire. Quelque roman de chevalerie, sans doute, quelque fantastique légende où la poésie tient la plume ? Point. Elle a lu tant de choses graves que très graves sont devenues ses pensées, et son péché de jeunesse, c'est... un *Essai sur l'Entendement* ! ! Dans sa préface s'exprime le regret naïf que ce sujet n'ait pas été traité par une plume mieux qualifiée, que la puissance d'exécution ne puisse égaler l'ampleur du dessein... Et Gibbons, Condillac, Bacon, d'autres encore parmi les plus grands penseurs

de tous les siècles, n'en mènent pas large, et dame Science elle-même s'entend dire des choses très dures sur un ton d'imperturbable dédain. Cette œuvre que, parvenue à une plus grande maturité, elle condamnait avec une équitable rigueur comme un chef-d'œuvre d'impertinence et de pédantisme, on l'a appelée une tentative d'écolière : elle fait surtout l'effet de quelque essai d'un autre âge. Elle prouvait en tous cas beaucoup d'étude personnelle, un don pour les trouvailles heureuses, une grande facilité de versification — avec, inévitablement, la part d'ennui inhérente à la poésie didactique. Les notes qui l'accompagnaient montrent aussi le riche bagage littéraire de ce tout jeune esprit, et la curiosité y trouve son compte. A y cueillir cette invocation savoureuse, de forme vieillie :

Homme, ô homme, pauvre antithèse du pouvoir,
enfant de tous les temps, créature d'une heure,
tel le caméléon mille fois transformé,
maître du monde, et pâture des vers,
très petit conquérant d'infimes espaces,
plus que puissant, pire que vil,
borne effritée à la limite du désert
entre l'apogée de la gloire
et la décrépitude;
en ta main brille, splendide,
la torche de la science; tu vas,
audacieux et libre en ta grandeur native,
ordonner au steppe aride de te sourire;
tu foules en roi les sentiers de l'océan;
et la terre t'abandonne ses trésors,
et l'air du ciel t'obéit...
Toutefois, orgueilleuse argile, ton empire

n'est qu'une largeur de main ; toute ta grandeur
ne saurait faire de toi plus qu'un homme.
Connaissance et science te servent au plus
à prouver avec le dieu que tu voudrais être
la chose infime que tu es.

Entre temps, il était arrivé à ce philosophe imprévu un malheureux accident : vers sa quinzième année, étant aux champs avec son poney, Elizabeth en tomba en entraînant la selle. A la suite de cette chute, sa santé commença à s'altérer sérieusement : elle commençait à traîner « la lourde chaîne de ses servitudes [1] ». Non qu'elle fût à ce moment malade à proprement parler, mais voilà inaugurée la série des misères petites ou grandes, des privations, des heures de retraite où le travail intellectuel va tenir une place de choix. Au cours de cette période assombrie, d'autres natures se fussent enlisées peut-être dans le plus excusable égoïsme. La sienne va s'y approvisionner pour grandir, et s'enrichir pour donner.

Pendant les derniers temps passés à Hope End, son goût pour les études classiques avait trouvé à se satisfaire auprès du délicat helléniste H. Stuart Boyd, retiré à Malvern, alors âgé de 50 ans, doublement sympathique à la jeune fille parce que savant et parce qu'aveugle. Elle allait le visiter souvent, heureuse de se rendre utile en lui servant de lectrice, et ses vingt ans ne trou-

1. *Sonnets portugais.*

vaient jamais trop longs les après-midi qu'il fallait consacrer au traité *De Virginitate* de saint Grégoire de Nazianze, aux œuvres de Silentiarus, de Mauropus, de Pisïde et de Synésius et de Jean Damascène, et d'autres encore! Pour cette littérature favorite de son vieil ami, elle allait bientôt se passionner à son tour, et avec lui discuter de leurs mérites respectifs. « Mais elle ne s'attardera pas trop à offrir aux demi-dieux un sacrifice incomplet : les vrais immortels reçoivent son encens : Platon, Eschyle, Sophocle l'enthousiasment. »

Le tableau est assez joli pour qu'on s'y arrête. Lui, assis devant une table, avait coutume d'y pianoter et, dans l'intervalle des visites, se récitait à lui-même des pages de ses chers auteurs. Mais Elizabeth arrivait : « les mains mignonnes soulevaient les lourds in-folios, la voix un peu trop rapide parfois pour le goût de l'auditeur, un peu trop faible pour les sonorités du grec, commençait avec vivacité sa lecture. Les filles de Milton qui lisaient à leur père du grec ou de l'hébreu sans y rien comprendre accomplissaient une tâche fastidieuse; mais c'étaient des heures dorées que marquait à Malvern la vieille horloge, léguée plus tard par Mr Boyd à celle qu'il chérissait plus que sa propre fille. Il venait quelquefois à Hope End; la lecture se faisait alors dans le parc. On lisait souvent Platon, ou les tragiques, et la jeune lectrice essayait en vain d'affermir sa voix soudain tremblante, quand

chez Sophocle elle rencontrait quelque allusion à l'infirmité d'Œdipe [1] ». Plus souvent on lisait les Pères de l'Église, dont Mr Boyd avait fait son étude spéciale et l'objet de plusieurs volumes. On se querellait quelquefois, la forte amitié en était cimentée : « elle avait le vrai génie de l'amitié, celle qui sait découvrir des amis dans les gens d'espèce et d'âge très différents ». Elle s'assimilait de façon brillante ce haut enseignement, encore qu'elle ait raillé plus tard « le grec de dames » sans accents qu'elle se sentait coupable d'avoir commis.

Elle gardera en son vieux maître, après que les leçons auront cessé, un correspondant, un ami à l'expérience ou à l'érudition de qui elle aura recours souvent. Quand il mourra, elle adressera des vers à sa mémoire, elle recevra avec le précieux souvenir plus haut mentionné son *Eschyle*, son *Grégoire de Nazianze*. Il lui a envoyé une fois du vin de Chypre et, à cette occasion déjà, outre une charmante lettre égayée par le jugement sommaire de Mr Barrett père sur le breuvage par elle proclamé nectar et trouvé par lui drogue détestable (*exceedingly beastly wine* ! !), elle avait dédié à l'excellent vieil ami des stances qui évoquaient avec amour les bonnes heures passées ensemble dans le commerce des anciens, « heures d'or » dont la semence, tombant dans cet esprit fécond, l'avait

1. M. Merlette.

à la fois enrichi de connaissances, et fortifié pour la pensée personnelle.

En 1828, la mort de sa mère l'appela à sortir d'elle-même, de ses travaux aimés, pour remplir sa tâche de sœur aînée, consoler son père, diriger la maison, autant que le lui permettait sa fragilité extrême.

Le sonnet intitulé *Plaisir douleur* marque peut-être la date de cette atmosphère soucieuse [1].

Telle la fleur attire l'abeille
un penser de mon cœur d'autres pensers attire,
vol nombreux de nectar friand.
Avide de les voir en plus grand nombre encore,
songes plaisants, voler autour de moi,
je convoitais cet art charmeur du siffleur grec,
qui par les marchés, sur les quais,
savait aux orangers ravir leurs butineuses.
Folle erreur ! la pensée fleur s'est dans ma main
changée en chardon, et la pensée abeille
m'a de son dard cruel piquée au doigt.
Alors ma raison a dit à mon cœur
que, trop longtemps bercé, le plus doux rêve
peut devenir morsure et blessure.

L'émancipation des esclaves aux Antilles anglaises, en devenant du jour au lendemain un fait accompli, avait causé partout de graves perturbations dans la fortune des planteurs (1833). Celle de Mr Barrett Moulton s'en ressentit d'assez sérieuse façon. Dès l'année précédente, du reste, on avait jugé sage de renoncer à la jolie résidence où tant d'heureux jours avaient coulé.

1. Recueil de 1844

Entre Hope End et Londres, où il faudra bientôt chercher Elizabeth, s'intercale un séjour à Sidmouth dont le climat plus doux, les myrtes et les hortensias, et les promenades en barque, ravissent petits et grands. Mr Boyd, avec la famille Barrett, s'y est transporté. On a passé d'abord quelques semaines dans une maison à l'état de ruine, séjour périlleux sur lequel, dans une de ses lettres, Elizabeth donne de pittoresques détails. (Une cheminée n'y vient-elle pas un jour dégringoler dans le corridor d'entrée à travers un ciel ouvert?) On loue provisoirement un joli cottage, où l'on se trouve si bien que la villégiature se prolonge deux ou trois ans, dans les charmes très appréciés de la vie rustique et de la plage. Atmosphère de vacances, mais aussi pour la grande sœur période de sérieuses préoccupations : les jeunes frères ont des examens à préparer ; « Bro » part pour la Jamaïque ; la santé de Mr Barrett, obligé de rester à Londres, donne quelque souci. Ses lectures du moment : des revues religieuses, les romans de Bulwer, un traité de chimie, pas mal d'hébreu. Depuis 1833, cette étude a remplacé celle du grec.

Une délicieuse petite pièce de vers fixe le souvenir de ce séjour — presque une élégie ; l'histoire d'une pauvre mouette

à l'œil limpide et brillant, par elle cueillie sur la surface bleue où, joyeux et calme, l'oiseau balançait son rêve; apportée au jardin sans intention méchante,

loin des flots dont le battement aux battements de son petit cœur avait imprimé leur rythme, loin des embruns que ne lui remplaçait pas la rosée, et des poissons multicolores qui ne valaient pas les fleurs de la terre ; sous les arbres au dôme sombre, elle laissa tristement pendre son aile, et mena le deuil de la mer sans limites... Et lorsqu'une femme à la voix très douce voulut essayer de lui faire connaître la tendresse humaine, ce lui fut chose étrange et triste. Puis elle se coucha pour mourir, parce qu'avec cet amour avait passé sur elle toute l'humaine détresse.

En voici la transcription par M. Fern. Henry ;

Elle était si joyeuse à rêver, la mouette,
Sur les eaux où l'azur céleste se reflète,
Ces eaux qu'en passant près notre barque ternit
D'un mince voile d'ombre, un seul et si petit !
Mais des ombres toujours suivent l'homme en cachette.

Elle allait sur les flots si familièrement
Que de leur blanche écume on eût dit un fragment,
Et son cœur sur le cœur de l'Océan immense
Se posait, apprenant sa mystique cadence,
A celui de la mer mêlant son battement.

Et son œil scintillait d'un éclat si limpide
Qu'il semblait que l'éther et l'élément liquide
Entretenaient, l'ayant allumée en son corps,
Une âme qu'elle n'eut pas de Dieu tout d'abord,
Afin qu'elle comprît leur majesté splendide.

Nous n'étions pas cruels, nous voulûmes pourtant
Séparer les flots bleus de son plumage blanc :
Nous lui liâmes l'aile, et ses beaux yeux tranquilles
Nous fixaient, étonnés, mais sans nous croire hostiles,
Comme un prodige éclos du sein de l'Océan.

Nous portâmes l'oiseau dans un coin plein d'ombrage,
Où sous ses yeux passait la successive image
Des abeilles à qui les fleurs font des salûts,
Des arbres agitant leurs rameaux chevelus,
Des pleurs de la rosée argentant le feuillage.

Pâles étaient les fleurs de la terre à ses yeux
Éblouis d'avoir vu les poissons lumineux,
Et quand tombait autour la rosée emperlée,
Elle évoquait la mer et son écume ailée,
Et son œil devenait plus sombre et soucieux.

Les arbres avec leur dôme épais de verdure
Ne servaient qu'à lui faire une prison obscure,
Et son aile pendait, et son cœur soupirait
Après la vaste mer ; — sans doute elle ignorait
Qu'ils dussent avant peu dépouiller leur parure.

Puis une femme vint lui donner, chaque jour,
Son sourire et des mots très tendres tour à tour,
Espérant qu'à son cœur un amour d'âme humaine
Pourrait faire oublier son Océan sans peine :
Il lui parut étrange et triste, cet amour.

Bientôt elle mourait de sa douleur cruelle
(Ayant tourné les yeux vers la voûte éternelle,
Cette autre mer sans flots) parce qu'un être humain,
Hélas ! l'avait touchée et qu'avec notre main
Tout notre désespoir avait passé sur elle.

C'est à Sidmouth qu'Elizabeth écrit, en 1832, pour la publier seulement en 1835 avec quelques

autres poésies non signées, une traduction du *Prométhée enchaîné*, œuvre d'inexpérience, non dépourvue d'originalité ; d'autant plus irrévérencieuse naturellement vis-à-vis du texte antique. « Je l'ai faite en douze jours, écrit-elle peu après, et j'aurais bien dû la jeter au feu, seul moyen de lui communiquer un peu de chaleur. » De 1838 à 1850, elle devait tenter en vain d'effacer cette faute capitale en refaisant entièrement son travail.

Après la vie au grand air, les vivifiantes brises du Devonshire, elle se ressentit bien vite de l'atmosphère londonienne[1] dense et enfumée, où elle situera plus tard les courageux débuts de son *Aurora* ; c'est elle-même que l'on peut s'imaginer, à peu d'années de là dans ce tableau du chant III :

> Sereine, et sans crainte de la solitude,
> je travaillais tant, que la journée
> m'en paraissait courte. Je suivais le soleil
> par les matins sombres, je le suivais
> par les après-midi douteux,
> quand, de son disque agrandi perçant la nue,
> il faisait tressaillir de reflets sanglants
> les toits inclinés et les cheminées,
> semblable au cuivre ardent de l'idole druidique,
> d'où dégoutte le sang des victimes
> écrasées entre ses flancs. D'autres fois
> je ne voyais que du brouillard,
> ce grand brouillard couleur de tan, qui roule

1. Les Barrett habitèrent à ce moment le n° 14 de Gloucester Place, près de Baker Street, dans les environs de Regent's Park.

sur la cité passive et l'enveloppe
de ses replis, et l'étrangle vivante,
absorbe ses clochers, ses ponts, ses rues,
comme si quelque éponge eût effacé Londres,
ou comme si midi, minuit, entrechoqués,
se fussent annihilés
dans la confusion des heures.
Par les poètes de la cité, ces effets
ne sont point dédaignés. Les montagnes du Sud
qui, de leurs cimes nues, ivres d'air pur,
percent les brumes, ont peut-être
inspiré moins de chants.
Et personne, non plus,
ne chante en descendant du Sinaï.
Et les forêts se chantent leurs antiennes
à elles-mêmes, désormais.
Mais si d'une fenêtre où décline le jour
la ville immense sous nos yeux s'évanouit
dans le brouillard — telle sous la mer rouge,
l'armée du Pharaon, fantassins, cavaliers,
chariots, dans le silence engloutie
ou dans la mort —
alors en filles d'Israël, saisies
de soudaine impression, vision ou mélodie,
avec Miriam, sœur de Moïse,
nous entonnerons l'hymne inspiré.

C'est plus tard que lui viendra l'inspiration... Pour l'instant, l'impression des jeunes Barrett paraît plutôt mélancolique :

Henriette rentre d'une quinzaine à la campagne (écrit Elizabeth à une amie [1]) avec cet air heureux et triomphant que les gens en rapportent toujours pour nous humilier, nous autres Londoniens malchanceux... Mais ne voyez pas en moi une personne mécontente

1. Lettres de 1837.

qui passe ses journées à gémir. *Il y a bien des avantages* à être ici, comme je me le dis à moi-même toutes les fois qu'il y a quelque chose de particulièrement désagréable! Et s'il n'est pour nous ni une feuille ni un moineau sans son manteau de suie, il nous reste les perroquets du Jardin zoologique et les tableaux de la Royal Academy; et par dessus tout les vrais poètes en vie, la tête emplie d'arbres et d'oiseaux et de rayons du paradis. J'ai vu face à face Wordsworth et Landor! — le génial et original Savage Landor.

Ici nous sourit, pour la première fois, le bon visage du cousin John Kenyon, « sorte de Mécène, au type de bénédictin mais à la joyeuse humeur », et pour elle une manière d'oncle délicieux qui avait son franc parler. « Sybarite de lettres », a dit de lui Elizabeth ; et encore : « Sa vie consistait à faire plaisir et l'on aurait raison de l'appeler un simple homme du monde, si ce monde était un monde d'anges. »

Or un des plaisirs que l'excellent homme goûtait entre tous et raffolait de procurer aux autres, était le contact des personnalités littéraires en vue. C'est par lui que miss Barrett connut « les vrais poètes en vie » qu'elle vient de nommer avec transport, et Serjeant Talfourd et miss Russell-Mitford. Cette dernière, malgré les dix-neuf années qui les séparaient, allait devenir pour elle la plus parfaite des amies et laisser plus tard, de leur intimité, d'intéressants souvenirs. Conduite auprès d'Elizabeth par l'ami commun, et d'abord intimidée, elle avait bien vite subi son

charme, celui « d'une fleur gracieuse et douce », disait-elle à Mr Kenyon. Quinze jours plus tard, elle la décrivait ainsi[1] :

« Une des personnes les plus intéressantes que j'aie jamais vues. Mince et délicate, avec une profusion de boucles brunes retombant de chaque côté du visage le plus expressif ; de grands yeux pleins de douceur, richement frangés de cils bruns, un sourire qui semblait un rayon, et un air si jeune que j'eus peine à persuader un ami, qui nous conduisait à Chiswick dans sa voiture, que la traductrice du *Prométhée*, l'auteur de l'*Essai sur l'entendement*, était d'âge à avoir fait son entrée dans le monde ! » Cet ami était Wordsworth. Du rapprochement de ces deux femmes d'élite résulta dès l'abord une correspondance bi-hebdomadaire où la sincérité de miss Mitford mêlait à son admiration des avis judicieux — un peu terre-à-terre parfois — qui heureusement n'étaient pas suivis à la lettre.

Mais il faut retourner en arrière pour suivre la production littéraire des mois écoulés.

En 1836, Elizabeth avait communiqué à Mr Richard Horne, auteur et éditeur à la fois, sa ballade sur la fragilité de l'amour, *The Romaunt of Margret*, et avec son approbation, elle l'envoya au *New Monthly Magazine*, qui la publia quelques temps après.

1. *Recollections of a literary Life.*

Miss Barrett acceptait presque en même temps (1837) de collaborer aux *Tableaux de Finden*[1], c'est-à-dire d'écrire des poésies destinées à accompagner des gravures très arbitrairement réunies ; la prose même avait peine à ne pas se sentir à l'étroit dans le cadre ainsi tracé. Dans ces conditions très défavorables naquit la *Ballade du Page*, pleine de charme et de vigueur : le page, c'est une jeune femme épousée par un engagement d'honneur, qui, déguisée, suit son mari en Palestine, et, découvrant qu'il n'a pour elle aucun amour, se fait tuer par les infidèles. D'autres poésies se ressentent forcément de leur tout artificielle inspiration.

Elle travaillait aussi à la réfection de son *Prométhée*, qui ne cessait malheureusement pas pour cela « d'être un outrage au génie d'Eschyle, même sous cette dernière forme qu'elle croyait moins propre à irriter les mânes » du grand tragique. Après avoir une première fois péché par trop de littéralité, elle s'attachait maintenant à la seule beauté littéraire et s'éloignait peut être trop du sens. Elle y revenait avec raison aux noms authentiques de la mythologie grecque, au lieu des noms latins employés dans sa première version. (Dans ses œuvres personnelles elle employa alternativement les uns et les autres). Pour des difficultés d'interprétation, elle eut recours plus tard à d'autres

1. En anglais *Finden's tableaux*.

lumières. Cette deuxième version était surtout caractérisée par les paraphrases des chœurs. Elle se croyait autorisée — et c'était sa théorie formelle de la traduction en général — à ajouter quelquefois au texte.

« Sa prédilection pour cette tragédie, l'influence que le génie d'Eschyle exerça sur le sien viennent de la place très spéciale qu'il occupe dans la littérature grecque. Les qualités de précision, de mesure parfaite, dues au goût absolu, à cette raison dans l'art qui a été l'apanage de la Grèce [1], sont tout opposées à celles qui distinguent les poètes anglais en général et E. Barrett en particulier. Elle devait se sentir attirée vers le génie sublime, mais irrégulier, du poète gigantesque supérieur au goût et aux règles [2]. » Le docteur Jacobi, oubliant les *Sonnets*, dit même qu'elle n'a jamais compris l'atticisme, et que c'est la seule lacune de son culte pour les Grecs. « Les défauts reprochés à Eschyle, les images débordantes, les métaphores excessives, on les reprochera plus tard à miss Barrett, et nous saurons pourquoi elle ne s'efforce pas de les corriger. Son propre génie, impétueux lui aussi, également impatient du frein et de la règle, devait subir l'influence d'Eschyle et celle des écrivains hébreux qui lui ressemblent à tant d'égards, ainsi que l'ont remarqué Macauley,

1. Laprade.
2. Paul de Saint-Victor.

Quinet et d'autres. Malgré la diversité de ses études et de ses lectures, elle s'inspirait alors des seuls auteurs avec lesquels elle avait des affinités naturelles[1] ». Eschyle était pour elle le *Maître*, *l'Homme-âme*, *la plus divine de toutes les âmes grecques*[2]. Une fois, elle l'appelle le *terrible*, tandis qu'elle définit Sophocle le *parfait*[3].

Le docteur Bernhard Jacobi a consacré[4] une étude minutieuse aux transcriptions d'Elizabeth Barrett et a relevé tout ce qui, dans son œuvre et sa correspondance, rappelle sa forte culture ancienne. « O *Graecia*, s'est-elle écriée quelque part, ma seconde patrie, patrie de mon âme ! » Elle voyait dans l'apparition d'Homère comme une création nouvelle, une rupture de l'humanité avec l'état sauvage. Elle ne pouvait se consoler de ce que des géants comme lui et Virgile (qu'elle plaçait presque aussi haut dans son respect) eussent été, par l'énorme surproduction intervenue, *acculés à la salle d'étude et à son étouffante atmosphère*, au lieu de charmer les générations successives par leur toujours jeune beauté. Pour ses traductions, elle travaillait l'œuvre à fond avant de s'y risquer, écri-

1. M. Merlette.
2. Voir p. 553 des *Poetical Works* son appréciation concise et très raisonnée de ce poète.
3. Docteur B. Jacobi.
4. Dans les *Münstersche Beiträge zur englischen Literaturgeschchte.*

vait le plus souvent une première version en prose avant la forme définitive. Ses petites pièces transcrites de divers poètes, si elles ne valent pas pour la plupart ses œuvres originales, méritent pourtant qu'on s'y arrête en feuilletant ses œuvres complètes. Quelques-unes furent écrites pour un *Classical album* projeté par miss Thompson et qui ne vit pas le jour : des fragments de *l'Iliade* (scène d'Hector et d'Andromaque), des morceaux d'Apulée et de Nonnus (elle se reproche d'avoir pris certaines libertés vis-à-vis de ce dernier) ; aussi des fragments de l'*Odyssée*, *les Filles de Pandarus*, une *Lamentation sur Adonis*, de Bion, la *Chanson de la Rose* attribuée à Sapho, les *Cyclopes* de Théocrite, d'Anacréon *l'Ode à l'Hirondelle*, la plus réussie de ses traductions avec la *Chanson de la Rose*. Carlyle, paraît-il, admirait ces pages : *Nobody can touch them, get at them !*[1]. Cette étroite intimité avec les anciens la porta quelquefois à abuser de l'élément mythologique, comme ce fut la mode aux dix-septième et dix-huitième siècles. Quoi d'étonnant, en effet : Homère et Virgile, Horace et Cicéron n'avaient-ils pas été les compagnons de ses neuf et douze ans ? Écoutons ici quelques-uns de ses jugements sur ces vieilles relations, rapides et incisifs :

1. Personne n'a le droit d'y toucher, nul ne peut y atteindre.

Anacréon dit si bien ce qu'il veut dire qu'il faut lui pardonner, je suppose, d'être anacréontique... Quant aux imitations de ses odes depuis Synésius de Cyrène, nous ne pouvons dire en manière d'éloge qu'elles ont le parfum d'Anacréon — plus sainte et plus durable est leur senteur : l'âme qui brûle en cet ostensoir efface de nos perceptions spirituelles l'essence de mille rosiers dont les racines plongent dans le Téos [1]...

... Mon Euripide, bien humain avec les chaudes larmes qu'il verse, et sa façon de toucher aux choses humbles pour les grandir à la hauteur des sphères...

... Euripide aux lèvres de scoliaste, serrées et douces, qui pourraient tel un enfant, et rire et sangloter...

Aristophane lui apparaît « comme saisissant du côté plaisant la vie des réalités, et n'ayant pour la vie même de la pensée qu'un éclat de rire ».

Elle considère la poésie anglaise comme la seule au monde dont le génie soit « digne de baiser les lèvres mortes du génie grec ».

En 1838, Élizabeth avait imprimé un premier recueil de poésies intitulé : *Les Séraphins* et autres poèmes [2].

1. Patrie du poète.

2. Ainsi qu'elle l'explique dans sa préface, l'idée des *Séraphins*, poème semi-lyrique, semi-dramatique, lui était venue lors de sa traduction du *Prométhée*. Elle rêvait d'un Eschyle postérieur à l'ère chrétienne, ému par le sacrifice du Calvaire, comparant son héros à la victime sublime, mettant au-dessus de l'orgueil stoïque et de l'esprit de vengeance l'amour qui s'immole. A défaut d'Eschyle, explique-t-elle, qui lui-même eût pu rester inférieur à ce « sujet saintement mystique », c'est elle qui s'y essaiera, audacieusement, non sans mesurer en chrétienne sa profonde insuffisance : elle n'a pu que l'effleurer et le suggérer, elle s'excuse de cela même qu'elle a tenté, explique en toute humilité : « avoir, pour pénétrer dans l'atmosphère divine, compté quelques degrés seulement de l'échelle de Béthel, entrevus à travers

Ce recueil, le premier publié à ses frais, contenait le *Vœu du poète*, court poème en cinq parties, et une quarantaine de poésies dont les plus jolies sont *Marie et l'enfant Jésus*, *le Voyage de l'Ame*, *le Sommeil*, *le Jardin abandonné*, *la Mouette*, et les deux ballades célèbres, celle de *Margret* et *l'Enfant d'Isobel*. Plusieurs des pièces de ce groupe sont de vrais hymnes. L'idée religieuse dans sa forme grave, la pensée de la vanité du bonheur terrestre, les immortelles perspectives du chrétien, et un certain mysticisme doctrinal sont la note dominante. Cueillons-y, pour clore cette période, un sonnet intitulé *Travail*.

> Pourquoi nous sommes ici-bas ? Pour travailler,
> non pour nous soustraire au soin de la vigne ;
> travailler tant que durent les feux du jour,
> jusqu'à ce qu'un doux glas de mort nous libère.
> Dieu, pour la lutte, et non pour le règne,
> oint ton front d'huile odoriférante.

les nuages ». Dans l'épilogue, elle s'excuse encore vis-à-vis de ses héros eux-mêmes, d'avoir mis sur leurs lèvres brûlantes telle pensée refroidie par les pleurs, auxquels toute vie terrestre emprunte sa connaissance. Mysticisme, subtilité, métaphysique, néologismes lourds parfois, défauts de versification, font des *Séraphins* une œuvre très imparfaite. Néanmoins la critique lui reconnut « de la grandeur dans la pensée, une vigueur souvent égale au défaut de clarté ; de très beaux vers, un pieux enthousiasme qui met sa religion bien au-dessus de la vague religiosité familière aux romantiques »... Une jolie idée à noter dans cette œuvre imparfaite : elle a voulu deux séraphins de force inégale, l'un tremblant d'épouvante à la vue du mal, l'autre le haïssant jusqu'à le vaincre ! C'est le poème que Mme Darmesteter qualifie d' angélique, séraphique — et illisible, hélas !

Il donne, pur cristal, à tes frères plus jeunes
tes larmes en amulettes. D'autres ainsi
pour leur main vont puiser force dans ta main,
en ton cœur pour leur cœur puiser patience,
et très noble vaillance, en sorte que de Dieu
la grâce en tous par toi fructifie :
la moindre fleur dont la rosée emplit la coupe
peut verser la rosée à d'autres fleurs.

III

TORQUAY

With emptied arms and treasure lost [1].
De profundis.

Toute plainte est vile.
Lettres.

Après de longues recherches dans Londres, sur lesquelles sa fille le plaisantait beaucoup, Mr Barrett avait, en 1838, finalement trouvé la demeure de ses rêves, au no 50 de Wimpole Street. Tennyson, à propos de son ami Hallam, qui l'habita aussi, la déclarait *unlovely*. Elizabeth elle-même en trouvait les façades à peu près aussi avenantes que l'intérieur d'une prison, et elle ne s'y transporta pas sans tristesse. Sans s'en douter, elle allait bien au devant d'une vraie captivité

1. Les bras vides, le trésor perdu...

Une hémorragie pulmonaire survint chez elle peu après, qui nécessita naturellement de longs soins. Vers le commencement de l'été elle se voyait momentanément hors de danger, mais très sérieusement affaiblie, le cœur et les nerfs malades.

Elle touchait d'autre part à l'épreuve tragique de sa vie, à la grande brèche faite dans ses jeunes affections.

Son médecin avait ordonné presque comme dernier espoir de guérison définitive un séjour sous un ciel plus doux pour l'hiver de 1838 à 39. Ce voyage par lui réclamé à tout prix, on le redoutait fort pour cette santé délabrée. La première étape en fut fixée à Torquay, afin d'éprouver les forces de la malade, et son frère Edward l'accompagna, le camarade de son enfance, le « Bro » auquel elle avait dédié des vers pleins d'apostrophes passionnées, d'allusions charmantes à leurs jeux d'enfants, à leurs études communes :

. . . . . .
Ensemble nous avons vécu notre enfance,
Ensemble joué tout notre printemps,
Ensemble cueilli ces fleurs d'espérance,
Dont le matin magique auréolait nos ans,
. . . . . .

de beaucoup le plus brillamment doué, et si tendre qu'il eût voulu, dit-elle, l'envelopper de son manteau, l'emporter dans ses bras jusqu'au

but de leur voyage. Une de ses sœurs et une tante veillèrent aussi sur le trajet qui s'effectua assez bien.

Étalée sur plusieurs collines, Torquay est située au centre d'un golfe, autour duquel s'ouvrent en éventail une série de baies gracieuses (*coves*), avec çà et là de jolis îlots couverts de verdure. Des arbres partout du reste, dont les longues branches viennent baigner dans les flots. A Torquay elle put vivre et c'est tout, dit M^r^ F. G. Kenyon, qui, chargé de classer sa correspondance en vue de la publication, y a joint des notes biographiques venant de période en période s'entremêler fort utilement aux lettres. Elle dut y passer l'été suivant, puis deux autres années.

Là, ses occupations favorites reprenaient leur place dans sa vie ; elle souffrait seulement de la séparation d'avec son père, dont la pensée ne la quittait pas. De jour et de nuit, une sorte d'exaltation le rendait comme présent à son cœur.

A cette exception près, ses jours s'écoulaient satisfaits et paisibles au bord de la mer, qu'elle aimait et admirait inlassablement. C'était la détente absolue, le plaisir de se laisser bercer sans remords par ce grand spectacle. Elle avait peine à comprendre chez les autres le besoin d'agitation, de distractions banales.

Mon besoin, à moi, c'est le repos. Comme s'il n'y avait pas trop de choses qui nous agitent au dedans ! Il faudrait peu de prédications pour me convertir au

quiétisme. Tous mes passages préférés des livres saints promettent ou expriment la paix ! « *Le Seigneur de la paix vous donne Lui-même la paix, toujours et en toutes manières. Je vous laisse ma paix, je vous donne ma paix, je ne la donne pas comme le monde la donne. Il donne le repos à ses bien-aimés.* » En tombant sur la terre angoissée, ces paroles rendent un son étrange de musique céleste. Le changement désirable c'est le calme, le silence obtenus au milieu de pensées et de sentiments trop tumultueux.

Voici les belles stances que lui inspire cette pensée ; elles sont intitulées *Sommeil*.

Il donne le repos à ses bien-aimés.
PS. CXXVII, 2.

I

De toutes les pensées de Dieu que porte au loin dans les âmes la musique des psaumes, leur musique profonde, dites s'il en est aucune qui, pour le don ou la grâce, surpasse celle-ci : « Il donne du repos à ses bien-aimés. »

II

A nos bien-aimés, que voudrions-nous donner.? Le cœur inébranlable du héros, la harpe du poète dont l'accord s'achève aux étoiles, la voix du patriote pour instruire et pour entraîner, quelque couronne royale à poser sur leur front ? Lui, donne à ses bien-aimés le repos,

III

Et que leur donnons-nous, à nos bien-aimés ? Un peu de foi que nul ne mette en doute, un peu de poussière sur quoi pleurer, et des souvenirs amers qui font de toute la terre un lieu désolé pour l'amour de nous. Lui, donne à ses bien-aimés le repos.

IV

Dors doucement, ô bien-aimé ! ainsi disons-nous parfois, sans trouver le chant qu'il faudrait pour charmer et pour mettre en fuite les tristes rêves qui, sous la paupière, viennent ramper ; mais aucun rêve de tristesse ne reviendra troubler leur bienheureux sommeil, quand Il aura donné le repos à ses bien-aimés.

V

O terre, toute pleine de bruits terrifiants, hommes à la voix plaintive, et toi, or, que péniblement ils extraient et qu'ensuite ils entassent, pour lequel ils se battent aussi, ô malédiction qui sur eux tombe, — Dieu vous réduit au silence et donne le repos à ses bien-aimés.

VI

Ses rosées muettes descendent sur les collines, ses nuées les couvrent de leur ombre silencieuse, tandis que sur leurs flancs l'homme sème et moissonne. Plus doucement que n'est répandue la rosée, plus doucement que ne passe le nuage, Il donne à ses bien-aimés le repos.

VII

Ah ! les hommes peuvent s'étonner en voyant figé dans l'immobilité l'homme qui, pareil à eux tantôt, vivait, pensait, aimait. Mais les anges disent simplement — et le sourire qui traverse ces mots, il me semble *l'entendre* — : Il donne du repos à ses bien-aimés.

VIII

Pour moi — dont le cœur s'est lassé le premier, tel l'enfant fatigué d'assister à une fête qui, à travers ses larmes, voit sauter les masques —, mon cœur voudrait que finît l'obsédante vision, voudrait, pareil à l'enfant, se reposer en ce grand Amour qui donne du repos à ses bien-aimés.

IX

Amis, amis chers, quand il adviendra que s'éteigne à son tour mon souffle affaibli, quand autour de ma bière vous viendrez pleurer, que quelqu'un, le plus aimant de vous tous, vienne dire : Sur elle, point de larmes : Il donne à ses bien-aimés le repos.

Depuis juin 1838 elle vivait donc très calme son existence d'invalide, maladie pas exactement, mais état nerveux qui lui rendait impossible tout contact avec les menus risques et les aspérités de la vie normale. Avec cela un traitement parfois contradictoire pour ses diverses misères.

... Cette période de souffrances variées, inces-

santes, et d'extrême faiblesse qui ne l'empêchaient pas de poursuivre travaux et correspondance, de « penser ses pensées », — période où la débilité de la main ne mettait aucun voile sur les manifestations de l'intelligence, allait brusquement se clore par un événement tragique, le cauchemar qui, selon son expression, devait hanter désormais sa vie.

Le 11 juillet 1840, son frère s'éloignait pour quelques heures de cette chambre de malade où son dévouement le retenait d'ordinaire comme la mère la plus vigilante, s'embarquait avec deux amis à bord d'un yacht. Les jeunes gens ne rentraient pas à l'heure indiquée. Seule pendant cette soirée d'angoisse, seule pendant une nuit cruelle, interminable, miss Barrett vit passer encore dans cette incertitude les longues heures du lendemain. Alors vint l'horrible rumeur confirmée bientôt par le témoignage de deux marins : l'embarcation et les quatre hommes avaient péri dans la baie de Babbicombe, l'une des jolies anses voisines. Puis les journées de torture, les recherches, les cadavres l'un après l'autre retrouvés (celui du bien-aimé le 4 août seulement), enterrés dans un cimetière voisin. La pauvre malade restait broyée, anéantie. Sans sa présence à Torquay motivant celle de son frère, surtout hélas ! sans un accès de faiblesse obtenant la prolongation de sa présence (pourquoi, oh ! pourquoi lui avait-on cédé ?) ce malheur fût-il arrivé ?... Dans les vagues qui venaient battre sous ses

fenêtres de Brecon-Terrace, elle croyait entendre sans trêve les gémissements du naufragé.

Dans les publications qui suivirent l'événement, aucune trace visible, aucun écho immédiat de sa douleur. Le *De Profundis*, composé sans doute quelques mois après, fut soigneusement gardé, et publié seulement vingt années plus tard. Il reflète le passage du désespoir à la soumission, et peint, par ce procédé de refrain qui lui était alors familier, la monotonie « des jours endeuillés, des jours vides, où ne brille plus le visage qui, pour elle, avait éclairé l'aube de la vie en même temps que le soleil même, avait marqué d'amour toutes les heures de son enfance ; où ne parle plus la voix qui, en lui disant chaque matin *bonjour*, faisait *bonnes toutes ses journées;* où les larmes qui tombent, la désolation de se sentir seule,

As one alone, once not alone...

l'hiver qui navre son cœur quand la nature au printemps semble s'occuper de chaque créature, elle exceptée; son ardent désir d'aller chercher l'oubli sous l'herbe qui croît..., rien n'émeut cette nature et n'empêche ses jours tristes de couler, de couler toujours et toujours. Alors elle se ressaisit, elle accepte, de la volonté qui règne là-haut, le devoir de vivre; elle laissera au Bien suprême la distinction de ce qui est mauvais et de ce qui est bon *pour son âme; la tristesse*

peut être une joie incomprise. Elle veut malgré tout adorer et rendre grâces [1]... »

L'épreuve, qui ainsi lui est surtout élément de purification silencieuse, de développement en profondeur, ajoute quelque chose à l'infinie délicatesse de ses perceptions. Dans sa correspondance, une lacune de plusieurs mois, et de courtes allusions seulement disent les ravages du cœur par la sobriété même de l'expression. En touchant plus tard à sa blessure au cours d'une bienveillante étude, une amie lui causa un affreux bouleversement, profanation involontaire de ce qu'elle considérait comme son trésor d'intime souffrance. Pendant quelque temps elle ne put se résoudre à rencontrer figure humaine, fût-elle amie. Puis une angoissante nostalgie la prit, une idée fixe de rentrer à Londres ; elle sentait que le travail seul pouvait l'empêcher de sombrer : « sa douleur devait être *damned out by work, work, work* ».

Ainsi, par l'extrême souffrance de l'âme ajoutée à toutes ses épreuves physiques, se créait en elle le poète, se façonnait l' « *Instrument de musique* », dont elle a raconté la douloureuse genèse. De ces vers frais, clairs et chantants « comme les ruisselets d'Arcadie », enveloppant de leur écume scintillante une émouvante vérité de l'ordre profond, M. Fernand Henry a fait une transcription charmante : qu'il soit remercié d'en permettre ici l'insertion.

1. *Last Poems*, 1862.

I

Que faisait-il, le grand dieu Pan,
Là-bas, dans les roseaux qui bordent la rivière ?
Répandant la ruine et hurlant dans le vent,
Battant l'eau de ses pieds de chèvre ridicules,
Et brisant les lis d'or, aimés des libellules,
Qui flottaient au-dessus de la calme rivière ?

II

Il arracha, le grand dieu Pan,
Un roseau dans le lit profond de la rivière ;
L'onde claire devint toute trouble à l'instant ;
Les nénuphars brisés s'étaient mis à languir,
Et l'on avait pu voir les libellules fuir
Avant que le roseau fût hors de la rivière.

III

Assis là-haut, le grand dieu Pan,
Tandis qu'à flots bourbeux s'écoulait la rivière.
Coupe en morceaux, ainsi que le peut un dieu grand
Le roseau résigné d'un acier froid et lisse,
Jusqu'à ce qu'il n'ait plus une feuille qui puisse
Prouver qu'à peine il fut tiré de la rivière.

IV

Il raccourcit, le grand dieu Pan,
Sa tige qui montait haute dans la rivière !
Puis, comme pour le cœur d'un homme, lentement,
Il enleva sa moelle au malheureux roseau
Et, cette chose faite, il perça le tuyau
De trous, assis toujours au bord de la rivière.

V

« Et voilà », dit le grand dieu Pan
(Qui riait aux éclats au bord de la rivière),
Voilà le seul moyen que les dieux tout puissants,
Aient pu trouver de faire une musique exquise. »
Et posant sur un trou sa bouche, avec maîtrise,
Le dieu souffla dedans au bord de la rivière.

VI

Que ta musique est douce, ô Pan !
Elle pénètre tout au bord de la rivière !
Elle est si douce qu'elle aveugle, ô grand dieu Pan !
Le soleil sur la cime oublia de mourir ;
Les lis reprirent vie et l'on vit revenir
Les libellules pour rêver sur la rivière.

VII

Et cependant le grand dieu Pan
Est moitié brute, alors qu'au bord de la rivière
Il croit faire d'un homme un poète en riant :
Les vrais dieux songent, eux, à tout ce qu'il en coûte,
Pleurent sur le roseau, car il n'est aucun doute
Qu'il ne recroîtra plus jamais dans la rivière.

C'est une infirme encore qui, en septembre 1841, reprend le chemin de Wimpole Street, entourée sans doute de tout le confort que peuvent procurer la sollicitude ingénieuse et l'ar-

gent[1], mais qui ne peut même écrire autrement que couchée. Le retour tant souhaité s'effectua à petites journées, sans trop de fatigue, grâce à une voiture d'invalide perfectionnée, à ressorts multiples, munie d'un lit dissimulé sous une table. C'est à ce moment sans doute que son docteur imagina de la condamner à demeurer quelque temps dans une pièce sombre.

Dans de charmantes lettres à son éditeur Horne, elle trouve à plaisanter sur le triste thème de son infirmité avec, çà et là, une note mélancolique. «... Si j'écris ainsi, excusez mon impatience ; mais il faut bien l'avouer, notre drame n'est point en cause. Etre enfermée seule dans une chambre, multiplier ses pensées par ses pensées, savez-vous ce que c'est ? Et combien il est dur de les connaître à fond, de les voir croître, s'amplifier jusqu'à se colorer de surnaturelles lueurs... pareilles à ces germes de moutarde ou de cresson semés sur une flanelle, qui poussent dans l'obscurité ». En général la sérénité, l'enjouement dominent. Si « sur la couche où sa faiblesse la retient étendue, elle passe en revue ses souvenirs sur ses doigts, et si, tout en soupirant, elle presse de ses doigts ses paupières, elle revoit, avec la netteté d'antan sous les rayons du soleil, se dresser le bocage perdu. Aucune feuille n'en est fanée,

1. Le testament d'un oncle mort à la Jamaïque en 1837 l'avait faite plus riche que ses sœurs.

aucune ligne n'y est alanguie, et les étés et les hivers qui sur sa tête, à elle, ont passé, n'ont point flétri le bouton d'églantine, n'ont pas élargi d'une ligne le pétale rose qu'elle y vit poindre... Et la musique, la mystérieuse musique, voix de grive ou de fée, de rossignol ou de faune? elle l'entend encore. Non! pour elle le bocage n'est point perdu, la prière de son cœur aimant en perpétuera la verdure jusqu'à l'instant où la porte d'un autre jardin, encore inconnu, lui sera ouverte, où elle entendra proclamer que tout est perdu, mais reconquis [1] ».

Elle est arrivée mieux qu'on n'eût osé l'espérer (on avait cru sa fin très proche), mais pâlie, étiolée, vieillie, « gardant seulement avec ses magnifiques dents saines la belle expression de ses yeux sans pareils et de son noble front », ce front que ne parvenaient pas à diminuer « la profusion de cheveux noirs retombant en boucles des deux côtés du visage aminci dans le bas par un menton un peu fuyant. Yeux très doux, très pénétrants, regard austère sans aucune dureté, celui d'une créature loyale qui hait le mal et le mensonge, que nul ne trouve sans pitié. Les bords des yeux un peu gonflés révèlent une tristesse calme et résignée. Ce n'est pas le visage d'une jolie femme : mais le génie, la souffrance, la tendresse y ont mis une expression qui ne s'oublie pas [2] ». Tel est bien le visage

1. *The lost Bower.*
2. Lettre de Miss Mitford.

que reproduit le portrait gravé par Weger. Celui à l'huile, de Gordigiani, fait quelques années plus tard, donne à la bouche un trait plus dur et, par la masse noire de la chevelure, cause une sorte d'oppression. Le buste en marbre de W. W. Story, au contraire, sans modifier la coiffure, la discipline en boucles plus gracieuses, dégage l'ovale et rend tout le charme doux et distingué de la physionomie[1].

D'autre part, cette âme timide, mûrie dans le deuil et la solitude, revenait, à la surprise générale, plus communicative, sociable même quand son état lui permettait de recevoir; sa conversation, naguère un peu contrainte, se faisait soudain facile, étincelante, et ses amis voyaient un indice de santé, une promesse de vie dans cette transformation comme dans le renouvellement de son activité littéraire. Elle avait peine encore à croire à la réalité de la disparition cruelle... Bien qu'elle eût perdu, avec son cher compagnon d'études, l'espérance et toute saveur d'ambition, à Torquay même elle s'était préparée au travail.

Indépendamment des pièces écrites déjà (entre autres le *Drame de l'Exil*) et qui, complétées jusqu'en 1844, allaient former le célèbre re-

1. Ce buste, tout récemment, éveillait le mot ému « Carina! » sur les lèvres du cicerone — écho discret de filiale tendresse. — On signale encore un crayon de Lehmann, qui éveillait jusqu'en 1890 l'indicible émotion de son mari le retrouvant dans l'atelier du peintre, alors qu'il venait y poser à son tour.

cueil de cette date, elle avait, sur la demande de son éditeur, commencé un drame en collaboration avec lui sur le modèle des drames grecs. Il s'agissait de « moderniser » Chaucer; l'idée était de Wordsworth (*Poems of Geoffrey Chaucer modernised*), et plusieurs auteurs devaient apporter leur pierre à ce monument, notamment Leigh Hunt, souvent nommé dans la correspondance. Celle de miss Barrett devait avoir pour titre *Psyche Apocalyptë* (*l'Ame dévoilée*). Il resta de ce plan, tel qu'elle l'a exposé dans une page de sa correspondance, bien des éléments qu'elle utilisa, de façon plus profitable à n'en pas douter, dans *Aurora Leigh*.

En 1842 elle publiait, dans *l'Athenæum*, une série d'essais sur les poètes grecs des premiers siècles, (depuis Clément d'Alexandrie) jusqu'au seizième, sujet où sa compétence nous est déjà connue !

La première de ces études s'ouvre sur cette pensée :

La langue grecque fut une forte vie intellectuelle, plus vigoureuse qu'aucune autre langue articulée par le souffle des hommes et qui lui ait survécu. Il est merveilleux de laisser errer notre regard tout le long de ce grand Passé, à des milliers d'années en arrière, sur les générations entières qui se sont effritées dans la poussière; de retrouver le son de leurs trompettes, le roulement de leurs chars de guerre et cette grande clameur qui faisait tomber morts les oiseaux sous le soleil, plus silencieux à cette heure que la respiration d'un chien à nos pieds, que les pas d'une mouche sur la vitre; — il est merveilleux de penser

que de ce silence, pourtant, nous sentons monter, telle une fumée, des paroles d'hommes ou de femmes jadis peut-être prononcées à voix basse, mais à cette heure perceptibles et distinctes à travers tout le tumulte de vie et de mort, le tapage de la vapeur, le craquement de leurs propres bandelettes funèbres; — merveilleux de regarder vers eux, et de prêter l'oreille... d'entendre cette langue parlée par l'aveugle Homère après l'aveugle Demodocus, avec, autour de ses tempes, une lumière inextinguible sentie à travers sa cécité; Pindare prolongeant la clameur des jeux, y roula ses chariots, Sapho y rythma les battements de son cœur qui soulèvent ceux du monde, Eschyle la tendit à la mesure de ses pensées sublimes, Platon la couronna de ses divins *peut-être*, Aristophane l'enivra du vin de sa fantastique gaîté. Les derniers platoniciens y tissèrent leurs âmes hors de la portée des autres âmes. Les premiers chrétiens entendirent à travers elle la nouvelle révélation de Dieu, avec ses accents confessèrent leur Christ... A tous les temps et à leurs changements cette langue s'est prêtée, comme celle des cigales à toutes les générations de cigales, depuis celles de l'Hellade... Il y a dans cette langue grecque une étrange vitalité...

Ce fragment apparaît comme le morceau, le plus expressif de l'essai. En elle c'était la chrétienne, l'helléniste et surtout l'ancienne élève de Mr. Boyd, qui se sentait attirée vers un pareil sujet beaucoup plus que la femme poète. « Elizabeth n'ignorait pas que la poésie chrétienne se trouve surtout dans la prose des Pères de l'Église. Elle ne fut pas rebutée par le travail de bénédictin qui consistait à lire dans le texte les œuvres parfois considérables d'une vingtaine de poètes, dont les hellénistes de profession ne connaissent que les principaux[1]. »

1. Merlette.

Ce ne sont plus les vieux maîtres, les immortels, elle le reconnaît volontiers : « Ils ne sont pas des poètes authentiques; leur main, si haut levée soit-elle, n'atteint pas le pied le plus bas posé des autres. La langue antique a subi des défaillances, il y a les notes qui manquent, la raideur de l'instrument, les insuffisances des musiciens... Mais elle n'entend pas que, médiocres à côté des géants, on les appelle des médiocres tout court. »

Elle correspondait activemement à ce moment et à ce propos avec son vieil ami Boyd, alors retiré à Hampstead, discutait avec lui la valeur respective des génies anciens et modernes, criait au blasphème quand son ami osait comparer Ossian à Homère; jetait sur les « pieds d'argile » de Wordsworth, après une critique de certains passages un peu puérils, « l'ombre de son génie aux vastes ailes »; sentait en Tennyson le chantre qui, disparaissant, « laisserait le monde en deuil ». Au cours de ces entretiens à la plume, elle lui demanda un jour plaisamment si, à l'imitation des Athéniens, il piquait des sauterelles « à son chapeau pour prouver son patriotisme local ?... » Les sujets graves avaient leur tour plus souvent, et il arrivait à la causerie de faire place à une page de dissertation religieuse. Elle collaborait aussi avec Horne à une publication de critique littéraire, *The new spirit of the age*[1], dont l'éditeur

1. *Le nouvel esprit du siècle.*

assumait la responsabilité, et où elle contribua à collectionner une série de célébrités, à l'égal mécontentement, paraît-il, des admis et des exclus !

En 1842, elle avait écrit pour l'*Athenæum* son étude intitulée *Le Livre des Poètes*, où elle expose la théorie de la subjectivité, règle du poète, laquelle trouve sa justification dans cette parole du vieil auteur Sidney :

Foole, sayde my Muse to me,
Looke in thine heart and write[1].

Ce fut sa note très spéciale de combiner sans cesse dans son inspiration ce caractère subjectif éminemment intime avec l'amour des hommes et des choses, qui la préserve de l'écueil attaché souvent à cette tournure de la pensée, la recherche de soi si fatigante chez certains écrivains.

Elle « regardait dans son cœur » ; et puis elle parcourait de son regard sincère tous les points de l'horizon, toute l'aire de la nature... Elle n'avait pas de plus fin plaisir que d' « obtenir les confidences d'une petite mauvaise herbe ». C'est là l'épigraphe d'une courte poésie sur les *Leçons que donne le genêt*, — ce genêt épineux devant lequel, dit-elle, Linné s'agenouilla, remerciant le ciel pour cette vaillante qui brave les pentes abruptes et les hivers incléments. Ce qu'elle enseigne ? — ah ! peu de

1. Regarde, enfant naïf, en ton propre cœur, et puis écris.

chose, d'une voix bien faible, très douce — simplement que pluie et neige sur un sol aride sont éléments d'énergie ; qu'en l'absence de tous étés, les fleurs d'or parmi les épines peuvent jeter l'éclat d'un feu sur la colline et témoigner que la Beauté survit, qui a sa racine en terre profonde ; et encore que voix humbles sont porteuses des paroles les plus sages ; que pour habiter les sommets, il faut savoir se coucher au niveau des petites touffes sans orgueil, des toutes petites [1] ».

1. Recueil de 1844.

IV

LE RECUEIL DE 1844

Le silence de mon cœur s'emplit de chants.

Elle fit donc paraître en 1844 un nouveau recueil en deux volumes, à l'unanimité proclamé supérieur aux précédents. Il marque l'apogée de sa production avant son mariage.

Cette fois encore, l'œuvre placée en tête du volume et la plus étendue se trouva être la moins goûtée. C'est le *Drame de l'Exil* (Sortie de l'Eden). On l'a défini une sorte d'épilogue au drame de Milton; drame en vers blancs pour le dialogue, chœurs en vers lyriques (stances et strophes rimées); drame beaucoup moins que poème. A ce dernier titre surtout il a droit à occuper quelques instants l'attention de qui ne veut laisser échapper aucune des beautés de l'œuvre d'Elizabeth. Intime pénétration de la vie uni-

universelle, profondeur et très délicates nuances du sentiment y sont à un degré remarquable, avec un lyrisme bien à elle.

La sentence divine a été prononcée. Lucifer expose à l'ange qui garde la porte de l'Eden sa joie de voir la terre vouée désormais à la douleur et au péché. L'ange Gabriel l'adjure de la laisser à Dieu. L'esprit du mal, grand dans l'ironie tantôt et tantôt dans la révolte, tels ses prédécesseurs chez Gœthe, Milton, Marlowe ou le lointain Caedmon, n'entend rien perdre de ses droits. Il s'éloigne.

Ici le chœur des esprits d'Eden, que les fugitifs vont entendre pour la dernière fois :

Esprits aimants, qui regrettent leur ministère d'amour à peine commencé auprès de l'homme, disent avec tristesse comment, tout le long de la vie, il va voir pleurer à ses côtés leurs larmes pures et froides; comment, d'un effort sans cesse tendu, il poursuivra un idéal jamais atteint, sera visité parfois par une douceur d'en haut émanée de leur sollicitude, béni de grâces qui lui en rappelleront de plus divines, avec le sentiment, hélas ! de les avoir perdues irréparablement.

Les esprits des arbres, ceux des fleuves du paradis, ceux des oiseaux et des fleurs adressent un adieu aux fugitifs; chaque strophe s'achève sur un refrain doux et douloureux, où par trois fois la triste vérité est redite :

Notre voix, que tu vas cesser d'entendre
aux portes de l'Eden doit expirer;
et chacun de tes pas, à partir de cette heure
étouffera quelques-uns des murmures
qui te charmaient naguère...
Adieu ! plus jamais nos voix amies
désormais ne vous atteindront...

Adam et Ève, chassés à travers les terres désolées, se voient entourés de fantômes; les signes du Zodiaque leur apparaissent, symbolisant la douleur, l'écrasant labeur, les éléments hostiles. Lucifer bientôt survient, qui veut leur ôter l'espérance. Puis viennent à leur tour d'autres esprits: celui de la terre, celui des bêtes innocentes qui leur reprochent les désordres déchaînés par leur faute dans la création. Ève épouvantée s'attache à Adam, veut mourir. Il se redresse, énergique. Alors les voix *des créatures qui doivent naître* éveillent en elle le pressentiment de la maternité. — Puis c'est le Christ qui leur apparaît avec la promesse d'un avenir meilleur, et Adam prophétise le rôle nouveau qui attend la femme dans le monde.

Voici un passage emprunté à cette partie où Adam est tout à l'angoisse du jugement, de la présence divine perdue, où Ève, accablée par le sentiment de sa responsabilité vis-à-vis du compagnon devenu sa victime, se jette à ses pieds, le supplie de la punir comme fit le Maître, de l'écraser... Mais dans le cœur de l'exilé, le poète n'a mis ni les imprécations qu'attend la coupable, ni les récriminations de l'égoïsme. Écoutons-le ce duo de détresse et de réconfort: il n'en est pas de plus désintéressé dans Corneille.

ADAM

Faisons halte un moment sur la limite
des noirs espaces où s'arrête, éblouissant,

l'éclat surnaturel du glaive. As-tu la force,
bien-aimée, de regarder en arrière,
de revoir la barrière franchie ?

ÈVE

J'ai celle de lever les yeux vers ton visage.

ADAM

Nous avons besoin de force. Devant la porte,
ces nuages amoncelés, chargés de foudre,
du jugement de Dieu sont le visible sceau.
Pendule terrible, le glaive flamboyant,
issu de leurs flancs noirs oscille lourdement.
Remontés près de Dieu qu'il n'ont point offensé,
les anges n'accompagnent plus nos pas.
Nous pouvons deviner leur ferveur prosternée
— les distinguer, hélas ! plus jamais.

ÈVE

Fussions-nous assez proches
pour les voir resplendir encore,
l'ombre à ton front me serait plus auguste
que toute leur lumière.

ADAM

Eh ! quoi, mon Ève, te voilà défaillante,
et tu te laisses tomber à terre,
et sous le flot d'or de ta chevelure
halète ton corps affalé...

ÈVE

O Adam ! Adam ! par ce nom d'Ève
ton Ève, ta vie — qui désormais,
me convient mal, puisque je dois m'avouer
la cause de ta mort... Je t'adjure
de nous écarter de ta route,

moi et mon nom. Punis, doux ami,
et que ton amour fasse justice.
Avant de passer, de la lumière
par le glaive incandescent répandue
à cette nuit que pour nous devient la terre,
écrase ma tête de ton pied, ainsi qu'un jour
doit finir celle du serpent.
Au jardin, Dieu nous a frappés,
frappe à ton tour, maudis...
Puis, sa justice et sa colère satisfaites,
comme plus doucement il fit rouler sa foudre,
peut-être, tu pourras revenir à ton tour
à quelque doux instinct de miséricorde.
Frappe, mon Seigneur !... Pareille au serpent,
après avoir fait œuvre de tentation,
je me roule dans la poussière, je voudrais
manger de la cendre dans ta main.
Ainsi me sied-il, ô ma victime...

ADAM

Je n'ai, mon aimée, mon Ève et ma vie,
d'autre nom pour toi,
comme je n'ai qu'un nom pour le soleil.
Ma lumière, mon tout ! Nous sommes tombés
pour avoir tous deux failli. Dieu est juste.
Et puisque ensemble nous confond sa sentence.
c'est sans doute qu'à poids égal sa balance
pèse la première faute et la dernière.
Quoi ! j'aurais la prétention insigne,
trop faible pour marcher droit dans Éden,
de parfaire la justice d'un Dieu parfait,
de greffer châtiment sur châtiment,
— et cela contre *toi* ?

ÈVE

Peut-être Dieu pourrait ainsi te prendre à gre.
Ton jugement contre la pécheresse
lui prouverait ton horreur du péché.
Alors, les anges bénis pourraient redescendre,
marcher auprès de toi comme auparavant.

. . . . . .

ADAM

Si elle ne fut la première,
ma faute est la plus grande.

ÈVE

La tienne ?

ADAM

Si, nous donnant en partage le monde,
Dieu me fit en toi le meilleur des dons,
je lui devais plus de reconnaissance,
et pire en devient mon ingratitude.
O Dieu, je te rends grâces
et bénédiction perpétuelle
de mes lèvres très faibles de mortel
— telle une humble fumée,
encens montant d'un vase étroit,
peut emplir tout le ciel ! —
Car, frappant mes mains engourdies,
à laisser échapper tous autres biens,
beauté, puissance, joie,
tu m'as laissé cette Ève adorée, vie
enfermant toute vie, présent suprême,
miséricordieuse compensation.

ÈVE

Est-ce bien là ta voix ? ou le salut d'un ange
rappelant mes pas dans le jardin?

ADAM

O Dieu ! placé entre la gloire et la nuit,
j'élève à toi mes mains veuves de leur sceptre;
je te remercie
de m'avoir plutôt avec elle exilé,
que, laissé sans elle au paradis, où les chants,
les regards des anges m'auraient fait sentir

l'absence de ses yeux, de sa voix,
le désert d'une assemblée de délices
où sa consolation m'eût fait défaut.

ÈVE

Que parles-tu d'exil ? de perte ?
Se peut-il que, de mon aimé
cela soit le langage ?...

ADAM

Car, avec elle je me tiens droit
autant qu'il m'est possible désormais.
Mes yeux fixés sur son visage
se détournent du Ciel accusateur,
Mon front découronné
se couronne de son amour.
Comme d'un Éden mélodieux
je m'enveloppe de sa pensée ;
j'étreins son corps sur mon cœur,
sur ses lèvres se posent les miennes ;
mon souffle ranimé, s'il ne sait plus gravir
les raides parois du sépulcre,
du moins en dominera la douleur.

ÈVE

Me voici transformée. Mes yeux grandissent
de toute la lumière qu'ils voient aux tiens,
le silence de mon cœur s'emplit de chants.
... Parce que j'ai compris ta tendresse d'homme,
je ne veux trembler
devant aucune mort humaine,
et cependant, sachant la force de l'amour
il me semble connaître celle de la mort.

. . . . . .

(*Lucifer survient, et la salue de son ironie.*)

LUCIFER

Puissent tous les fruits désormais
te paraître agréables à la vue,

belle Ève, et très bons à manger!...
Ah! les temps sont changés
depuis notre entretien sous certain arbre
... bien que vous ne soyez pas encore des dieux!

ÈVE

Adam, prends ma main, tiens-la serrée...
C'est Lucifer, et nous avons l'amour à perdre.
. . . . . .

Plus loin apparaît la figure céleste que l'on trouva hardi, alors, d'évoquer. Le Christ confère à Adam le droit de bénir sa compagne d'exil. Et Adam alors :

— Reprends courage, Mère du monde.
Elève-toi, Femme, à tes fins suprêmes :
faire le bien, endurer le mal,
inlassable dans l'espérance.
Et avec toi, élève tes filles.
Si par toi le péché nous est venu,
et par lui la mort,
par son moyen viendront aussi
justice rédemptrice, vie céleste,
repos compensateur. Si par toi la détresse
s'est glissée en ce triste monde,
deviens-en l'ange consolateur.
A la place de ces autres anges
dont ta faute écarta les pas lumineux,
le monde, sois-en sûre, t'acceptera.
Ah! ne crains pas d'expier trop peu!
Tout le long de ton avenir de femme
tu vas avoir quelque chose à souffrir,
châtiment pour cette faute;
quelque angoisse à subir chaque fois
que se lèvera une existence nouvelle,
quelque lassitude à veiller sur elle,
quelque froideur de ceux que tu soigneras,
quelque défiance de ceux-là même

que tu auras loyalement servis :
quelque trahison de ceux-là même
que loyalement tu sus aimer ;
faiblesse au dedans, cruauté au dehors,
et l'oppression d'une tyrannie hostile
qui trouve dans ses os, ses muscles plus forts,
la raison d'un immense et dynastique orgueil.
Mais va... Après la tâche quotidienne,
ta tendresse se chantera à elle-même
ses béatitudes : un baiser d'enfant
rendra heureuses tes lèvres soupirantes,
un pauvre par toi servi te rendra riche,
un malade aidé par toi te rendra forte,
bénie toi-même
par la conscience du service rendu.
Sous les yeux du Christ aimant,
je pose sur ton front cette couronne
pour, dans l'avenir, te garder nette
de tout reproche à l'égard du passé.
Je tiens serrée la main qui désobéit,
je baise la bouche
qui formula le conseil mauvais.
Je te bénis au nom du paradis perdu
et du souvenir des édéniques joies ;
je te bénis par ce cyprès
qui verdoyait à côté de la porte,
et qui frémit à notre passage;
par le rossignol qui nous chante
son mélancolique adieu ; par les fleurs,
dont les esprits embaumés longtemps nous suivirent.
Je te déclare en bénédiction
aux déserts et aux épines,
aux éléments déchaînés,
aux rugissements des bêtes effarées,
aux saintes austérités de la douleur,
à toutes ces fins et à la fin de toutes,
à la Mort, à l'au-delà.

Ce beau passage a été appelé *les Béatitudes de la femme* ; le féminisme peut-être n'y trouve

pas encore son compte, mais la simple femme de tous les temps y reconnaîtra l'un des plus beaux portraits qu'ait tracés d'elle la Poésie.

Les lignes suivantes placées dans la bouche du Christ sont à citer à cause de leur conclusion très haute :

> Vivez, aimez, nobles parce que humbles,
> forts parce que patients, vivez, travaillez.
> Sans cesse en priant fixez en haut vos âmes.
> Que de votre héroïsme
> au-dessus de toutes agonies terrestres
> plane sans défaillance le sourire,
> Et connaissez la joie de la douleur.

La vision sublime s'efface, avec elle, les signes mystérieux. Les esprits de la terre, avant de se retirer à leur tour, au moment où se lèvent les étoiles, renouvellent le serment de rester secourables à ceux dont les âmes peuvent s'attarder, attristées sous l'empire des sens, sujettes tour à tour aux passions, à la paresse, aux défaillances, pour les mener jusqu'à la Rédemption. Et les nouveaux pèlerins, la main dans la main, s'avancent dans le désert. Alors, un chœur invisible fait descendre sur eux, très douces, des paroles d'encouragement et d'espoir : — Écoute, ô homme ! à travers la poussière, à travers le souffle, à travers la vie et la mort, écoute bien jusqu'au cœur des choses : tu y entendras, de nos ailes mystiques, le bruissement tout fait d'amour.

Mais la grâce, il est vrai, peut nous être donnée de mourir avant notre temps...

Dans ce recueil se trouve encore le *Cri des Enfants*, protestation véhémente et d'un admirable essor contre le travail des enfants dans les manufactures et dans les mines. En voici quelques strophes (la première fondit sur elle, a-t-elle dit, avec l'impétuosité de l'ouragan). Nous les empruntons[1] à l'excellente transcription de M. H. Jacottet qui « s'est efforcé de reproduire autant que possible le mètre et les croisements de rimes de l'original dans une traduction littérale ». L'émotion s'y transmet entière.

Entendez-vous pleurer ces enfants, ô mes frères,
Eux si peu mûrs pour les douleurs ?
Ils vont poser leurs fronts sur le sein de leurs mères
Impuissantes devant leurs pleurs.
Le jeune agneau bêle dans l'herbe haute,
Le jeune oiseau gazouille dans son nid,
Le jeune faon, dans les bois, joue et saute,
La jeune fleur s'ouvre et s'épanouit.

1. Avec l'autorisation de Mme Jacottet. Parue dans la *Bibliothèque Universelle* (1877), cette traduction fait aujourd'hui partie du Recueil *Pensées d'automne*, Fischbacher, 1904.

Mais ces jeunes enfants, ils pleurent, ô mes frères,
Et tant d'heureux sont à côté !
Ils pleurent, et combien leurs larmes sont amères
Dans la terre de liberté.

A ces jeunes enfants, dont le cri vous oppresse,
Demandez d'où vient leur chagrin;
Le vieillard peut pleurer les jours de sa jeunesse
Perdus dans un passé lointain;
Le vieil arbre est dépouillé de verdure,
La vieille année est froide en expirant,
La vieille plaie est toujours la plus dure,
Le vieil espoir est le plus résistant.
Mais ces jeunes enfants, savez-vous, ô mes frères,
D'où viennent leurs pleurs douloureux ?
Pourquoi sanglotent-ils sur le sein de leurs mères,
Dans un pays qu'on dit heureux ?

Il regardent avec leurs figures flétries;
Qu'il est triste de voir leurs yeux,
Et comme leurs couleurs ont disparu, ternies
Par les amers soucis des vieux !

« La vieille terre est, disent-ils, bien rude,
Nos jeunes pieds sont débiles, hélas !
A peine en marche, et pleins de lassitude,
Quand notre tombe est encor tout là-bas.
Demandez aux vieillards la cause de leurs larmes,
Ils ont la terre du dehors;
Ici, nous gémissons, en proie à mille alarmes;
Eux, du moins, seront bientôt morts. »

« Mais la grâce, il est vrai, peut nous être donnée
De mourir avant notre temps;
Quand la petite Alice est morte, l'autre année
Nous l'avons suivie à pas lents.
Nous avons vu creuser une fosse pour elle.
Aucun travail ne l'attend là-dessous !
Son sommeil est profond, personne ne l'appelle
En lui criant : Il fait jour, levez-vous !

Et, que sur son tombeau donne soleil ou pluie,
Ecoutez-bien : jamais nul cri n'en sort.
Reconnaîtrions-nous notre petite amie
Si nous pouvions la voir, comme elle dort ?

Non, car elle sourit, car la cloche pieuse
La berce dans les linceuls blancs ;
Oh ! disent les enfants, oh ! quelle chose heureuse
De mourir avant notre temps ! »

Ces pauvrets, si le poète les exhorte à sortir de la mine et à courir les champs pour mêler leur chanson à celle des mésanges, pour cueillir plein leurs mains de primevères jolies, et à rire comme les autres enfants, à voir ces fleurs s'éparpiller sur le sol à travers leurs doigts mal joints, — il les entend répondre dolents : — Ces fleurs dont vous parlez, ressemblent-elles aux mousses de notre mine ?

Ils demandent à être laissés tranquilles, à dormir à l'ombre.

Trop las pour sauter ou courir, ils ne pourraient, au bord d'une prairie, que tomber épuisés, alourdis par les fardeaux pesants traînés tout le jour au fond des sombres fosses... et par le bourdonnement des roues qui tournent, tournent.

« Nous entendons tourner et bourdonner les roues,
Fouettant nos faces de leur air,
Nos cœurs tournent aussi, le sang brûle nos joues,
Et tout tourne dans notre enfer.
Il tourne, le ciel gris au-dessus de nos têtes ;
Le long des murs où glisse un jour douteux,
Ils tournent en rampant, les noirs essaims de bêtes :
Ciel, mur, tout tourne, et nous tournons comme eux.
La roue, en bourdonnant, tourne, tourne sans trêve ;
Et d'une suppliante voix,
Nous voudrions lui dire : ô roue, ô roue, achève,
Fais silence pour une fois ! »

. . . . . .

Et sous cette dure servitude, pas un instant pour l'échange d'un regard, l'étreinte rafraîchissante d'une petite main amicale. Les roues de fer leur sont comme l'unique forme de la vie, de Dieu voulue ; elles tournent, et toute la moelle de leur être par ces dents est broyée, et ces âmes d'enfants que Dieu orienta vers le soleil, se meuvent, aveugles, dans la nuit. Leur dira-t-on de prier, là-bas, à ces petites âmes ? et que Celui qui bénit les autres, les bénira, elles, un autre jour ? Croiraient-ils, eux dont personne n'écoute les pleurs, que Dieu là-haut, parmi les harmonies éternelles aurait pour eux une oreille plus attentive ? A l'heure fatidique de minuit, il est vrai, deux mots de prière leur reviennent, et, regardant au plafond, ils marmottent un « Notre Père... » pour conjurer le sort mauvais[1]. Mais Dieu les entend-Il ? alors, s'Il est juste et bon comme on le dit, que ne les appelle-t-Il pour se reposer enfin auprès de Lui ?

Et les petits se remettent à pleurer, doutant de ce Dieu muet dont on leur dit qu'est l'image le maître qui veut qu'on travaille toujours : aveuglés par leurs larmes, pourraient-ils le voir ? Oh ! ces larmes des petits, négation de ce que prêchent les grands... Ils savent toute la tristesse de l'homme, eux qui n'ont point encore la sagesse ; ils tombent dans le désespoir de l'homme, eux qui n'ont point encore le calme ; esclaves, sans connaître l'affranchissement qui est en Christ, martyrs angoissés sans les palmes, orphelins de l'amour terrestre et de l'amour céleste à la fois, — qu'ils pleurent !... ah ! qu'ils pleurent seulement.

Ils regardent, avec leurs figures souffrantes ;
Pouvez-vous les voir sans frayeur,
Sans penser, devant eux, aux colères brûlantes
Qu'ont leurs anges près du Seigneur ?
« Jusqu'à quand, disent-ils, ô cruelle patrie
Fouleras-tu le cœur de tes enfants,
Écrasant du talon leur poitrine meurtrie,
Pour assurer tes destins triomphants ? »

1. Historique ; le fait se trouve consigné dans un rapport de commission.

Mais, ô riches, leur sang jaillit et vous inonde,
Sous vos pas, voyez comme il sort,
Riches, leur voix d'enfant vous maudit, plus profonde
Que le courroux de l'homme fort.

On sait que l'action fut bienfaisante de l'émouvant appel à la conscience nationale : peu de temps après, le Parlement se décidait à limiter le travail des pauvres petits martyrs.

*
* *

Au moyen des âmes émouvoir les âmes...

La *Rapsodie des Phases de la Vie* fait passer avec rapidité devant les yeux du lecteur toute la série des émotions, des joies, des ambitions, des déceptions humaines, chassées l'une par l'autre, précipitées comme sous l'impulsion d'une force acquise qu'indique la chute de chaque strophe : *O Life, o beyond...*

Mlle Merlette l'appelle le *Mystère de la Vie,* qui nous enveloppe de toutes parts, y voit « le tourment de l'inconnu faisant parfois s'élargir la blessure mortelle que nous apportons en naissant ».

Le mystère de la vie : il y a de cela. Mais l'idée n'est pas complètement rendue. Rapsodie, d'après le dictionnaire, cela signifie des morceaux distincts cousus ensemble. Ces chants, qui sont des lambeaux de vie et qui figurent la vie, elle les a joints par un fil hâtif — et, « qu'il soit permis, dirait-elle, d'user ici de féminines images » — cette hâte fait penser au fil à bâtir de nos corbeilles, pas très résistant mais docile, à quelque ouvrage d'art taillé dans une riche étoffe, dessiné d'un crayon inspiré, tracé, assemblé à peine par l'aiguille alerte de l'ouvrière, et dont pourtant le projet magnifique apparaît entier, dans son originalité, dans son ampleur, dans sa couleur.

Et sa *Rapsodie*, c'est encore la course aux rameaux fleuris de l'antiquité — pas encore la course aux flambeaux, simplement celle que doit courir pour son propre compte toute créature humaine dans l'arène que lui ouvre sa naissance. Les rameaux sont là, lierre et pampres, myrte et laurier, roses et palmes. Le coureur les prend (ou les reçoit de la destinée ?) l'un après l'autre ; il les prend, il les rejette l'un après l'autre... La course est haletante, toujours plus précipitée à mesure qu'en approche le terme ; et chez miss Barrett, est-il besoin de le dire, le poète qui est là en spectateur ne perd jamais de vue, de cette carrière, les fins supérieures.

I

Nous voici nés ! — étrange, douce, la vie nous apparaît;
Elle nous berce sur le sein d'un bienveillant mystère.
Elle va, d'une étape à l'autre, nous sourire;
des transformations qui nous guettent, nous ne pressentons rien encore,
nous ignorons l'espace.
Les cieux nous semblent proches comme le visage d'une mère,
et nous prétendons toucher les étoiles;
Sur nos lèvres s'attarde la blanche trace du lait maternel;
de nos mains d'enfant nous palpons sur toutes ses faces
le fruit de Vie pour nous par d'autres mains cueilli ;
tiédi par nos caresses, non par les feux du midi,
il nous semble, à le manier, le trouver mûr, rouge sur toutes ses faces.
Vie d'aujourd'hui, vie de demain,
plus douce, plus étrange tous les jours.

II

L'enfant, ainsi placé par le poète *sur le seuil*, va de surprise en surprise et trouve ravissantes toutes les révélations premières : les beaux lys qu'il voit grands à l'égal des arbres, l'abeille amoureuse des calices qui lui paraît chanter aussi haut que l'oiseau, l'oiseau lui-même chantant comme l'ange un hymne de beauté; de sa cime inclinée, le cèdre lui semble frôler des pieds d'archange, il croit le temps éternel, il juge le monde parfait, dans l'amour voit du divin. Doux enfant ! que Dieu le bénisse, et que ses parents adorent son innocence.

Miss Barrett, par la sympathie qui est le don spécial du poète, s'incarne dans les âges successifs. Après l'enfance, voici

la jeunesse à l'armure triomphale, au pas joyeux qui joyeusement fait résonner le sol.

III

La jeunesse, c'est l'hommage rendu au vrai, c'est l'amour offert à la beauté. Lèvres généreuses, sang bouillonnant, cerveau ivre de soleil; tandis qu'à ses sandales s'attache, hélas ! l'argile terrestre, voilà l'exaltation qui fuse d'un cœur jeune aux calmes espaces du ciel. D'où viennent ces transports, et d'où, tôt après, sa désespérance ? Un instant encore, et jusqu'à la douleur le plaisir fouettera ses nerfs, et tous ses efforts vers le beau rejetteront à terre les imprudents pâmés à ses pieds. Mais un secourable esprit sur lui veille. Sa fraîche haleine, franchissant les airs, ranime les défaillantes forces, réveille l'enfant grisé : est-ce lui qui parle, sont-ce les lèvres mêmes de la jeunesse qui reprennent le chant de vie, qui célèbrent la vie de demain, la vie, étrange toujours, qui sera douce encore ?

IV

Voici passer cette phase de la jeunesse où, par les enchantements de la nature, l'âme est comme supprimée, captive en une sphère magique qu'ont tissée autour d'elle, de leurs ensorcelantes volutes, les vents et les eaux.

Une joie toute physique a le dessus. L'être jeune participe à la vie universelle, se sent cerf avec le cerf,

poisson avec la truite, bondissant comme le coursier nerveux dont l'allure l'enivre. Et son allégresse déborde en accents si bruyants, qu'ils l'empêchent d'entendre les sourds gémissements de ses frères en humanité ; et si profond va son chant dans la création infinie qu'il reste sourd à la voix de Dieu. Age de folie, âge d'oubli, heure des roses qui parent la chevelure, heure où il ne faut demander à la jeunesse ni les pudiques rougeurs, ni les larmes de la compassion.

A la première ligne s'est fait entendre un appel à l'aide d'en-haut, à la foi humaine, à l'amour de la femme.

« Entre mes mains, petite tête, laisse pleuvoir tes grappes d'or. »

Le poète, au lieu de s'attarder dans l'idylle, semble hanté par de tragiques visions qui se précipitent : ici chaque ligne figure un acte de drame, où l'amour, le désespoir, la destruction lente du bonheur sont condensés avec une extraordinaire concision. A peine avons-nous entrevu l'ivresse, et c'est fini d'aimer. C'est fini de vivre presque.

V

... Mais non ! Après le froid du sépulcre, touché comme avec la main, après cet angoissant point d'interrogation, variante à l'affirmation du début : « La vie de demain serait-elle belle encore, serait-elle vraiment douce ? » l'âme redressée se reprend à agir. Elle aura un but désormais. Et ici, toute l'activité humaine passe sous l'objectif :

« Brider, dompter les courriers fous du désert;
de nos vaisseaux à deux ponts labourer l'eau profonde,
construire les cités énormes, accomplir les actions de valeur,
choquer l'acier contre l'acier, émouvoir les âmes au
moyen des âmes...

VI

Après ces lignes concrètes, l'imagination vagabonde de nouveau : le poète voit les nuages se heurter en un fracas grandiose. Il voit l'aigle Pensée chevaucher, dédaigneux, la tempête et les épis calcinés par la foudre tenus pour vile poussière. Il voit sur un trône l'orgueil assister impassible à ce spectacle : des ossements humains broyés, réduits à un total incolore au profit d'un égoïsme monstrueux qui n'admet pas de protestation et va clamant au troupeau servile :

Sous ma lumière et sous mon joug
courbez-vous à mes pieds, hurlez ! !

VII

Mais de cette folie l'heure passe à son tour. La pensée, naguère féroce, grandit et s'épure. La jeunesse s'est haussée à des spéculations meilleures jusqu'à atteindre « les limites de son être. Elle sent qu'emmail-« lotée ici-bas des doubles langes des matérielles rela-« tions et des conventions sociales [1] » elle a conscience toutefois d'une vision qui dépasse sa vue et d'une harmonie qui règne par delà ce qu'elle peut percevoir, « d'un Hadès qui, de toutes parts, roule ses flots profonds aux marées infinies, autour, au-dessus de nous ; » — qu'un instant vient, où l'arche puissante de la vie craque et se penche, prête à crouler, et qu'à travers ces sourds grondements se perçoit l'appel subtil d'esprits qui doucement nous disent à mi-voix le sens de

1. Idée favorite de l'auteur, longuement, éloquemment développée au chant V d'*Aurora Leigh*.

la marche mystique, le sens de cette Vie étrange et douce qui nous étreint. Ces esprits, nous les implorons tout bas :

« Venez plus près, plus près !
soulevez pour nous les plis de l'ombre, parlez plus clairement
enseignez-nous l'hymne que vous chantiez. »
Qu'ils répondent ou se taisent, nous sourions en pensée,
car rêver d'un bonheur, c'est doux comme de savoir.
Les merveilles alors nous soufflent au visage,
et nous ne demandons pas leurs noms ;
l'amour prend à son compte les hontes
de cette prison qui s'appelle le monde.
Et selon que nous entendons ces chants, nous y répondons.
Infatigablement au travers des nues,
nous faisons monter le nôtre, petite alouette
dont l'aile frappe à la porte close du ciel.
Toutefois les anges regardent en bas, et les mortels
[regardent en haut
regardent battre la petite aile,
et la pitié des uns, l'espérance des autres, au poète se
[fait bénédiction.
Placé entre ciel et terre, pourrait-il désespérer ?
O vie d'aujourd'hui, vie de demain,
tu es étrange, tu es douce.

VIII

Après toute cette vie subjective, la *Rapsodie* montre à l'œuvre la volonté bonne, l'existence personnelle ramenée au niveau des autres vies, *la coupe par nous emplie* à d'autres lèvres offerte.

Tout le bruit de l'industrie moderne sur les quais de la Tamise et sur ses ponts n'empêche pas les cygnes au calme intangible d'y flotter doucement, sourds au bourdonnement de l'humanité.

Et de même, sous le bourdonnement du monde matériel, notre pensée active peut atteindre à la vie pro-

fonde que vivent les âmes, nos lèvres lentes leur doivent enseigner les paroles fécondes : *Dieu, Liberté, Vérité* : ces âmes les saisissent, elles apprennent à les repenser à leur mesure, à en faire une harmonie. Le poète voit cette communion grandiose s'étendre à travers le silence et la gloire des espaces ; entend retentir de quelque rivage sidéral le cri des générations affranchies par ses accents, et qui y font écho : — « Dieu, Liberté, Vérité ! » Voilà de quoi braver les tristesses du linceul. — Ainsi vécue la vie, aujourd'hui étrange, sera douce demain.

Et voici venir, justement, l'heure solennelle où de nouveau, comme à la première heure de l'aube, l'homme fait appel au secours d'en-haut, à l'appui des hommes ses frères ; l'heure de l'abattement et de la faiblesse, de la mort approchante qui relâche ses tendons, s'insinue dans ses veines. A la sérénité de son âme, la douleur, tel un coin brutal, dispute son corps. Ce qui est extérieur, envahit son organisme d'argile.

« Pas de sanglots, pas de clameurs, mais le rapide déclin. L'esprit est prompt ; sa pensée va profond, clair est son regard. Il lui semble qu'il suivrait pas à pas un messager d'en haut marchant près de lui sur les hauteurs célestes du vrai. Car l'âme garde sa jeunesse tandis que, lassé de la course, le corps douloureusement languit... Et avant que d'avoir touché le but, le voici qui tombe de son char, ses mains débiles et glacées ont laissé échapper les rênes — il s'affaisse — la mort est sur ses traits... »

Mais est-ce la fin ? — Non ! en avant le char ! en avant l'âme ! Plus légers ainsi, plus rapides, ils arriveront seuls au but, à cela surtout qui est étrange et doux.

IX

« Aimer et vivre sont actes corollaires,
que couronne glorieuse la mort.
Et voici, nous nous retrouvons
bercés sur le sein du bienveillant mystère
qui d'une étape à l'autre nous a souri.
Alors nous rencontrons le repos.
O MORT, vie de demain,
combien douce, combien étrange... »

Est-ce que vraiment « le tourment de l'inconnu » fait ici « s'élargir la blessure mortelle apportée en naissant »? Il semble plutôt que sous la plume du poète il se fait chantant et fascinateur, au point de faire aimer la vie et très doucement accueillir la mort.

* * *

Je jette à terre le calice brisé
des antiques libations.

Essayons aussi de donner une idée de sa *Mort de Pan*, morceau écrit, dit-elle, en toute vénération de la mémoire de Schiller mais

en contradiction avec lui et comme une réfutation de ses *Dieux de la Grèce*,[1] dont on connaît la donnée : le grand poète regrette la riche source de poésie tarie avec le paganisme, le temps « où le Beau seul était considéré comme saint » ; il pleure sur les couleurs disparues, les joyeuses mélodies de l'antiquité. Ce n'est pas, comme il le semble d'abord, la victoire d'une foi plus austère qu'il déplore, c'est, en vrai poète, le triomphe d'une science sévère, de la froide raison, de la parole sans âme. La lyre chrétienne d'Elizabeth, qui l'a compris autrement, prend la défense du christianisme : elle reprend le thème du poète dans des strophes très belles, pour exalter au contraire la fin des temps païens et des païennes divinités, pour chanter avec la Nature éternelle la Beauté morale qu'elle a vu renaître avec la Croix et, dans l'ombre de cette dernière, estomper les ombres pâlissantes du vieil Olympe. Voici une partie de ce morceau :

Et ce cri terrible lentement s'éleva, — et lentement s'affaissa dans l'espace, — plein de la mélancolie de l'esprit, — plein du désespoir de l'éternité. — Et l'on entendit ces paroles : — Pan est mort ! le grand Pan est mort ! *Pan est mort.*

Si Pan, le grand Pan, est mort — c'est à l'heure où quelqu'un en Sion — par amour se laissait clouer sur le bois maudit — où son front se couvrait des froides sueurs de l'agonie — où son âme s'abîmait dans la conscience de l'abandon suprême, — où son ang de sacrificateur dégouttait à terre — où son

regard royal s'élevait vers le trône. — *Alors Pan fut mort.*

Par l'amour que seul Il personnifiait, — sa divinité unique se manifestait dans sa plénitude, — et les faux dieux tombèrent en gémissant — de leur siège vermeil. — Tous les faux dieux poussant un cri — rendirent leur divinité... *Pan était mort.*

La Pythonisse bégaya, sous le regard — de son dieu perdu qui l'abandonnait, — ses prunelles dilatées se figèrent dans l'horreur — et ses reins courbés tremblèrent. — Ses lèvres haletaient, écumantes, — d'une parole qui ne venait plus... — *Pan était mort...*

O faux dieux de l'Hellade, — pour toujours vous voilà silencieux. — Je jette à terre le calice brisé — des antiques libations : — Voyez-en le vin ramper dans la poussière — à la manière des vers... — ainsi de votre gloire, — puisque *Pan est mort* !

Tombez en poussière, comme de vulgaires mortels, — selon la loi commune. — Que nul Schiller des portes — de ce Hadès ne vous rappelle, — ne vous convie à pleurer — sur vos funérailles antiques. — *Pan est mort.*

Par votre beauté même qui prouve une beauté suprême au-dessus de vous ; — par la vérité que devine notre pensée — à travers vos mensonges, — nous ne pleurerons point ! *La terre va hériter — de chacune de vos auréoles. — Pan est mort.*

Car elle s'élance au delà des fantaisies et des mythes — dont on berça sa jeunesse, — et ces fables débonnaires — nous paraissent fades auprès de la réalité. — Le char de Phœbus a achevé sa course : — ô poète, lève les yeux vers le soleil, — *Pan est mort.*

Christ a fait descendre vers nous les anges. — La terre entière et les cieux — sont illuminés par les cierges de l'autel — allumés pour des mystères bénis, — Une main sacerdotale — calme et consacre toute la création. — *Pan est mort.*

La vérité est belle, n'allons pas la méconnaître. — Nos soupirs seraient-ils justes en s'adressant à un mensonge ? — Dieu lui-même est le Poète suprême — et le thème de son chant c'est le *Réel.* — Chantez à

pleine voix sa vérité, — sachez reconnaître la beauté de son œuvre. — *Que Pan soit bien mort*!

La vérité est grande ; nos aspirations — n'embrassent que la moitié de ce que nous pouvons être. — Honte à nous si, placés au milieu de la création, — nous doutons de la puissance du Vrai — en mettant le chant divin au-dessous — des pauvres contes que nous nous contons à nous-mêmes, — quand *Pan est mort.*

. . . . . .

O poètes ! ne taisez rien de ce qui est vrai, — n'y mêlez aucune parcelle de fausseté ; — regardez à Dieu seul, l'âme grave — dites la vérité dans des chants dignes d'elle. — Fidèles à votre mission haute, — tenez la vérité la plus vraie — pour la plus belle des beautés, — *Pan est mort.*

Avec son cousin Kenyon, qui avait écrit une paraphrase des *Dieux de la Grèce*, elle eut une amicale discussion au sujet des cinq ou six dernières strophes. Il trouvait inutile l'introduction du Christ dans cette pièce de vers (le même reproche lui avait été fait pour le *Drame de l'Exil*). Or c'était pour elle la raison d'être du poème. Plutôt que de sacrifier cette idée, elle lui proposa avec insistance de garder le manuscrit, tandis qu'elle renoncerait à sa publication. D'aucuns, disait-elle à ce propos, lui reprochaient de n'être pas assez chrétienne dans sa poésie...

Le recueil de 1844 contenait enfin, avec divers sonnets, *le Roman du Page, le Lai du Brun rosaire, les Fiançailles de lady Geraldine, la Vision des Poètes, le Bocage perdu, Bertha, Catherine*

à Camoëns, un poème tragique et mélancolique intitulé *Rimes de la Duchesse May*, avec son glas répété à chaque strophe « Toll slowly... » (lentement sonnez), *la Maison des Nuages*, et la *Romance du Nid de Cygne*.

V

VIE A LONDRES

> Nous nous hasarderons sur le seuil de la chambre où furent vécus, rêvés et composés les *Sonnets portugais* : elle nous apparaît plus glorieuse qu'un palais de roi.
>
> L. F.-F. Goyau.

Elizabeth, pour se donner une illusion de nature et de gaîté, avait demandé à sa cellule de Wimpole Street de ressembler à la fois à une bibliothèque et à une serre. Son lit pendant le jour se transformait en sofa, sa commode se continuait en étagère, d'autres rayons au-dessus de sa toilette supportaient encore des livres. Des bustes d'Homère et de Chaucer couronnaient l'armoire, qu'elle déplorait de ne pouvoir déguiser aussi. Tout près de là, s'étalait sa grande table de travail. Devant la fenêtre elle avait fait

placer une caisse contenant de la terre où poussaient vigne vierge, et capucines, et liserons; le cousin Kenyon prétendit même y faire vivre aussi une grande plante de lierre : les branches en restèrent languissantes, mais la prisonnière gardait à son endroit un espoir tenace : fraîches ou desséchées, elle se réjouissait d'en entendre battre les feuilles contre ses vitres... Elle eut un jour la fantaisie de se faire acheter un store bariolé que père et frère essayèrent en vain de discréditer à ses yeux, en relevant sa ressemblance avec ceux des confiseurs. Elle laissait dire, et les obligeait à convenir que les rayons, quand il en venait, qui traversaient ces belles couleurs, mettaient autour d'elle quelque gaîté. N'y trouvait-elle pas un semblant de paysage, un château, une grille monumentale, deux chemins, plusieurs paysans, un bosquet !!!... Toujours rêvant de campagne, elle avait fait peindre en vert ses volets; et l'on disait autour d'elle : histoire d'égaliser au sien le teint de ses visiteurs...

Dans cette chambre où les amis, de loin en loin, pouvaient être admis (ces visiteurs étaient vite énumérés : Horne, miss Mitford, miss Martineau, Mrs Jameson, John Kenyon), sans ses occupations favorites elle eût rapidement décliné. Le docteur Chalmers ne comprenait pas la place que tenaient dans sa vie les choses intellectuelles; il condamnait comme trop fatigante la lecture de ses chers Grecs; aussi, pour

soustraire son Platon à la proscription, l'avait elle fait, un peu hypocritement, relier à la façon d'un roman.

Sans doute, elle vivait en journalier contact avec les siens, mais de sa vie bien à elle, dans cette chambre close où la souffrance parfois, le recueillement aussi ne laissaient guère pénétrer en toute liberté que son épagneul, un don de miss Mitford. Flush était très habituellement le seul compagnon de son existence de captive, témoin discret des tristesses et des déceptions passagères, tendresse toujours prête et combien prisée, des vers à lui dédiés nous le disent; gracieux et compréhensif, fidèle même lorsque sur le conseil de son docteur la prison de l'infirme dut, pour quelques semaines, se faire sombre[1], « il épiait une parole murmurée, un soupir plus haut que les autres, tendrement agité par une larme tombée sur son oreille soyeuse,

.... sur quoi, surprise et toute consolée, elle rendait grâce « au vrai Pan, qui par le moyen de créatures inférieures conduit aux sommets de l'amour ! »

« Pas plus que Mr Barrett, il n'avait de goût pour le cadeau de Mr Boyd, le fameux vin au parfum de miel et de roses ; il y flairait évidemment un produit supra-terrestre et manifestait son

1. *Knowing that when light is gone,*
Love remains for shining

(sachant bien que, la lumière disparue, l'amour demeure et brille.)

respect par une retraite discrète. Mêlé ainsi à sa vie de tous les instants », il se montrait jaloux seulement des livres nouveaux que recevait sa maîtresse, et où elle s'absorbait volontiers d'une manière irritante pour Flush : il leur préférait ostensiblement les vieux in-folio, où sa tête câline pouvait du moins reposer pendant qu'Elizabeth lisait la page voisine ; quelquefois il se trouvait à son insu en tiers avec de plus autorisés : Mr Boyd l'avait-il caressé au cours de sa dernière visite, l'élève d'antan baisait avec vénération la place où s'était posée la docte main ; — arrivait-il à Flush de s'endormir le nez enseveli dans une fourrure pendant qu'elle écrivait une lettre, le fait aussitôt était mentionné comme un présage fâcheux pour le correspondant son prochain lecteur ! Elle l'appelait l'unique spectateur de sa vie (*her only looker-on*). Elle l'observait tant en retour, qu'elle trouva une fois dans la posture favorite de l'animal un point de comparaison : parvenue à une période plus lumineuse de son existence, elle devait déclarer que toutes les sympathies littéraires venues à elle, toutes les lettres admiratives reçues, ne lui faisaient pas même « un rayon où se complaire à la façon de Flush, couché le nez au soleil, les oreilles étendues à l'ombre des deux côtés du rayon ! » — Flush, un matin, a la sottise de se laisser prendre sur le pas de la porte par des malandrins qui connaissent l'importance du personnage, et rançonnent littéralement miss Bar-

rett. Pour l'arracher à « ces horribles gens » elle donne gaiement six guinées, menacée d'en donner dix la prochaine fois ! sur quoi elle informe Flush qu'à ce taux sa maîtresse vite ruinée ne pourra plus lui offrir de brioches. Cette affection lui a été reprochée comme trop puérile. C'est oublier l'importance que prend l'être vivant, une *Picciola*, dans toute existence de captif. C'est aussi méconnaître combien cette affection s'accordait avec la sensibilité d'une nature qu'aucun attachement ne devait laisser indifférente, et qui ne pouvait autrement que s'intéresser à toute marque d'intelligence de la part de son petit ami, à tout signe de tendresse surtout, avec la souplesse d'esprit qui lui a fait dire ce joli mot à propos d'un paysage jugé par d'autres au-dessous de sa réputation : « Comment peut-on trouver la nature insuffisante ? elle me semble bondir toujours au niveau de notre cœur. »

Les larmes rarement versées en la présence du seul Flush semblent souligner son habituel équilibre. Elle acceptait l'épreuve comme une ambiance naturelle où ne devait sombrer aucune parcelle de sa sérénité. Elle allait plus loin en concluant, dans *Vision de poètes*[1], que, chez eux, « la souffrance constitue une partie de la puissance[2] : », la souffrance virilement supportée,

1. Recueil de 1844. Toujours le thème de l'*Instrument de musique*.

2. N'aurait-elle pas dit quelque part : « Dieu lui-même serait moins Dieu s'il n'avait souffert » ?

exprimée sobrement, mieux encore revêtue d'un sourire. Les vers intitulés *Le Masque* rendent bien cette idée de secrètes amertumes sous la vaillance de la volonté.

Elle dit : J'ai une figure souriante,
j'ai pour tous les passants un mot plaisant;
et pour ma tête j'ai une guirlande,
et toutes les fleurs en sont parfumées,
c'est pourquoi vous me proclamez gaie,
dit-elle.

— La douleur, dit-elle, m'enseigna le sourire,
et l'injustice l'ironie ; mes fleurs
en une plate-bande furent cueillies
tandis qu'un glas funèbre sonnait.
Que vous en semble aujourd'hui ?
dit-elle.

Elle dit : Sous un sourire, l'âme peut être
inconsolée, plus qu'un captif sous les verrous,
alors qu'à un demi-mille à la ronde,
les doux rayons du jour lui restent cachés.
Implorons la pitié de Dieu,
dit-elle.

Elle dit : Mon visage est radieux, je le sais,
— ainsi sont radieux les soleils mourants.
C'est que du trésor qui va m'échapper
mon front porte la lumineuse empreinte,
le dernier reflet d'un jour qui finit,
dit-elle.

Si j'osais cesser de sourire, dit-elle,
et permettre à mes lèvres un gémissement,
autour de mes tempes tresser le cyprès,
doucement laisser une larme couler,
mon âme en serait plus sereine,
dit-elle.

Elle dit : Puisque cela ne doit pas être,
j'aime mieux quitter votre monde amer.
Calme, ah ! combien calme le sourire des morts,
ce sourire qui ne recouvre aucune tristesse.
— Au ciel, le *oui* est un *oui*,
dit-elle.

Elle dit : Mais, dans votre monde amer,
apparente gaité n'est toujours qu'un masque
coûteux à porter : son prix est angoisse,
torture lente et désespoir. Ainsi
jeu de vivre est fait du sérieux des douleurs,
dit-elle.

Elle dit : Vous pleurez sur ceux qui pleurent ?
Insensés, passez donc votre chemin.
Allez et pleurez sur ceux dont les cœurs
ont saigné tandis que leurs yeux restaient secs.
Qui pourrais-je dire plus triste ?
dit-elle.

Pourquoi ne pas la voir, notre poétesse quasi cloîtrée, toute à son labeur aimé, dans ce portrait qu'elle a tracé de son *Aurora* :

Jour et nuit, je rythmais ma pensée.
Aux saisons inattentive,
je creusais de sillons de vie
ma veille et mon sommeil. Mes joues pâlissaient
et mes yeux, plus luisants,
s'encadraient de bleuâtres ombres.
Et mon pouls avait des frissons d'oiseau
par des plombs meurtriers atteint. Comparée
à l'idéal que l'on se fait de la jeunesse,
la jeunesse réelle est austère.
Je travaillai avec courage
pendant les jours et les nuits, — ces jalons
sur le chemin de l'éternité ; palissade
dressée pour y marquer le temps

et dont au passage me blessaient les pieux,
sans m'arrêter jamais.

Assise à sa table de travail, elle sent bien des joies lui manquer dans sa vie d'écrivain; elle voit, en pensée, des amants se pencher ensemble sur ses vers et lisant avec leur émotion propre ceux où elle a parlé d'amour sans être aimée:

Tu sais, toi seul, ô Dieu, combien il est dur
d'entendre nos livres célébrés par l'amour,
de les savoir avec l'amour associés,
tandis que nous demeurons privées d'amour,
combien triste tout au moins...
C'est de l'amour encor que la gloire, a-t-on dit.
Un *homme* a dit cela...
Et puis il y a amour et amour:
auprès de l'amour d'un seul
(paradoxe permis à une femme),
l'amour de tous qu'est la gloire est très peu de chose.
Lorsqu'à l'enfant affamé,
vous expliquez qu'il peut se contenter
des magnifiques champs dont il doit hériter,
il n'en a pas moins faim, l'enfant!
il préférerait le petit pain d'orge
que vous lui refusez en comptant ses moissons.
Ainsi de nous, qui une fois de plus
nous montrons en ceci très incapables
de généraliser: *nous avons faim.*
Avoir faim! N'est-ce pas pitié, je le demande,
de gémir, tel l'enfant non encore sevré,
qui suce en affamé son petit pouce?
En ce monde où nous fûmes placés,
peut-être pour prier et jeûner, et aussi
pour apprendre le bien par son contraire,
qui donc, je vous le demande,
jamais n'eut faim? Ah! malheur à celui
qui trouva le repas suffisant. Si Ugolin

se déclare repu, c'est que ses dents broyèrent
quelque impur, quelque abominable aliment.
La satiété, ici, prouverait
plus irrémédiable pénurie,
et, puisqu'il faut que nous ayons faim,
mieux vaut se voir privé d'amour humain
que de vérité divine, mieux vaut manquer
de compagnons aimés que de convictions fortes.
Sachons porter nos faix, sachons préférer même
à une âme déserte un foyer désolé.

. . . . . .

On dit les rimeurs envieux... Si elle l'est, ce n'est pas de tel ou tel talent, de telle ou telle renommée. C'est de la tendresse qui fait siens tous les soucis, tous les succès du poète; celle de cette mère, par exemple,

sur les genoux de laquelle, tout enfant, il posait son alphabet, apprenant des lèvres maternelles à gazouiller, à picorer les lettres, à la façon des oisillons : — Bien, bien, murmurait-elle, alors, — et ce soir elle ne le dit pas plus admirative. Et, pourtant, plus émouvante lui apparaît cette sanction dernière, la sanction qui relie hier et aujourd'hui d'une parfaite corde d'amour...

Cette prisonnière qui de loin voit tant de choses, a une autre façon à elle de sortir de sa cage. Elle a rêvé un jour[1]

de se bâtir une demeure dans les nuages, où conduire ses pensées quand elles deviennent trop fantaisistes pour la terre, trop basses pour le ciel. Elle donne pour assises à l'édifice ce nuage argenté par la lune, naguère contemplé avec un être cher; pour murs, les

1. Recueil de 1844.

grisailles de l'aube, des colonnes d'ambre, la coupole cramoisie d'un couchant glorieux ; des lambris figurés par ces brumes de mai, pâles, scintillantes pourtant, dont chacune voile un rayon, garde un parfum ; des passages de mystère aux marches tournantes, celles-là même que les petits enfants aiment à gravir à la suite de leurs prières... Et dans ce palais elle aura une chambre de silence, où la lumière ambrée des soirs mettra la douceur avec la solennité, en bien transmuera toute tristesse ; les ondées estivales en seront les tentures, avec, pour tapis, les fraîcheurs vertes, les ombres calmes de la châtaigneraie, les reflets pourpres que l'été brûlant mit aux coteaux ; avec, pour frise sculptée, les cirrus folâtres de midi, où chacun voit ce qu'il aime... Pour le poète, choses invisibles sont plus proches que les visibles... quand les belles architectures se sont évanouies, le nuage seul reste, mais argenté toujours par le clair de lune plus précieux que toutes les splendeurs de rêve, par le souvenir de l'ami qui l'avait contemplé avec elle.

Et puis, approuvés par Flush ou désapprouvés par la Faculté, les livres étaient son univers.

En parlant des *Confessions d'un fumeur d'opium* : « son cœur a tremblé d'un bout à l'autre de cette lecture. Quel poète il y a dans cet homme ! »

Mlle Kenyon, écrivait-elle en 1841, m'appelle sa cousine omnivore. Je lis sans principe. J'observe bien une sorte de plan, mais il consiste à amalgamer plutôt qu'à choisir. Après avoir lu ma Bible hébraïque, de la Genèse jusqu'à Malachie, et les poètes grecs et Platon tout entier, j'ai absorbé tous les romans possibles et impossibles, anglais et autres, avec force métaphysique dans les intervalles... Aux connaissances utiles, seulement, et à la table de multiplication, je n'ai jamais appliqué mon esprit..

« *Ame livresque*, eût dit Montaigne ». Pendant longtemps elle put dire qu'elle n'avait vu

ni un grand fleuve, ni une haute montagne, et que ses frères et ses sœurs de la terre n'étaient pour elle que des noms. « Que reste-t-il à un poète privé à la fois de l'observation du monde et de celle de la nature ? il lui reste ce que Wordsworth a eu raison d'appeler cette vue intérieure qui est le privilège de la solitude ».

Dans la conversation, dans sa correspondance qui avait pris une grande extension, et à une époque où l'on avait du temps pour les absents, quelle richesse accumulée ! Non moins que ses vers, ses causeries à la plume fourmillent de souvenirs littéraires pleins d'à-propos, comme de réflexions mûries, dont quelques-unes révèlent une parenté d'esprit avec George Eliot, celles-ci par exemple :

Les hommes valent mieux que leurs livres, que leurs principes, que leurs actions quotidiennes parfois. Je m'écrie à chaque instant : bénie soit l'inconstance humaine ! — Vous n'étiez pas éloigné après tout, s'il est vrai que les pensées comptent comme rapprocheuses, (*bringers-near.*) — Le sens de certains mots change à mesure que nous avançons dans la vie. — Les douleurs vraiment inguérissables sont celles où demeure attaché le souvenir de nos fautes. — Mme X... est intelligente et ayisée, mais éminemment femme en toutes choses. Ses passions contiennent ses pensées, au lieu que ses pensées contiennent ses passions : voilà, n'est-ce pas ? l'ordinaire distinction entre l'homme et la femme... — Les comités philanthropiques, dont en Europe nous ne voulons pas démordre, vont broutant du bout des lèvres, arrachant çà et là une baie vénéneuse, mais le buisson reste avec sa racine, et de l'autre côté de la haie les enfants continueront à les croquer. — Ne tombons pas dans la catégorie des fils de Noé... Un jour, c'est

entendu, Noé s'enivra. Mais un autre jour, Noé construisit l'arche [1]. ... — Rude travail que celui de faiseur de routes, fût-ce à travers l'Apennin de l'existence. — La science nous fait défaut, ou la force, l'une et l'autre souvent. — Un homme qui marche doit mettre un pied devant l'autre; et en s'élevant (voilà beau temps que Dante en fit la remarque) le pied resté en arrière *e sempre il più basso*. Les dieux seuls, nous dit-on, gardent leurs pieds joints lorsqu'ils se meuvent en avant. — Les vérités partielles ne sont pas saines. — Tout ce qui se fait de grand dans le monde est fait par de grands esprits qui savent flâner. Quand un homme se fait une loi de ne jamais perdre un instant, c'est un homme perdu. — Après tout, la belle humeur n'est-elle pas la générosité dans les petites choses, et sans elle où serait la joie de l'existence? — Pour redevenir fort, il est très bon de sentir qu'un autre a besoin de notre force.

Ces causeries charmantes sont nôtres désormais. L'index qui les accompagne fait passer sous nos yeux la multitude des sujets auxquels touche cette incomparable correspondante, la variété des pensées qui journellement la visitent, des personnages vivants, historiques ou fictifs avec lesquels elle est en amitié. En les feuilletant nous entrons dans la sienne, nous suivons pas à pas l'intelligence, le cœur toujours actifs, l'imagination qui, telle la sève sous les tropiques, se prodigue sans s'épuiser jamais. Nous pénétrons dans les menus détails de sa vie (elle tenait elle-même aux détails venant des autres, et les nommait « poussière d'or pour les amis

(1) Chose assez amusante, c'est à propos de Rob. Browning qu'elle écrivit ces lignes, pour couper court à sa propre critique.

100443

absents) dans les plus fins recoins de sa pensée, dans les effusions ou les réticences de ses opinions; nous *voyons* ce qui la hante, l'amuse, l'indigne, l'enthousiasme; les gens, les idées, et jusqu'aux ombres d'ombres qu'il lui plaît d'évoquer. Elle n'est pas l'écrivain épistolaire suivant la formule, elle ne sait pas toujours se borner, il y a des répétitions inévitables dans des lettres successives, il y a des redites dans la même. Et cependant, à recommencer le recueil on n'en veut plus passer une page : sait-on ce qu'on y perdrait? une ligne, peut-être qui vaut bien des strophes, telle image jamais rencontrée, telle banale vérité sertie de la plus spirituelle façon.

Elle s'y montre aussi toute compatissante, les mains pleines de consolations, amie qui prend sa part des fardeaux, ne recule ni devant la profession de sa foi, ni devant les vérités à dire.

Deux ou trois jolies choses encore entre tant d'autres :

La mort, écrivait-elle à un cœur affligé, a son côté lumineux pour qui sait le chercher... L'amour, pour vous est des deux côtés de la tombe, et par dessus sa pierre s'en rejoignent les frondaisons. — Nous avons une chambre à donner, dont la porte s'ouvre d'elle-même quand elle pense à vous. — Croyez-vous que ce ne soit pas consolant pour moi de sentir vos tendres chaudes pensées me caresser doucement à travers la distance et mes heures sombres? (Lettre à Miss Blagden, janvier 1861.)

VI

1845

Albeit I sigh'd, the trees would blossom [1].

Idols.

On a remarqué que par sa vie retirée miss Barrett se trouvait privée des bienfaits de la critique — non de la critique professionnelle naturellement, mais de celle que les autres écrivains rencontrent au hasard de la vie mondaine — et que cela même la préservait des dangers de la banalité. « Elle occupait une sorte de camp retranché », qui lui permettait de garder toute indépendance vis-à-vis de J. Kenyon par exemple, ou même du maître vénéré qu'était Mr Boyd « quand, affectueusement tyrannique, il prétendait lui imposer ses vues du fond de sa

1. En dépit de mes soupirs, les arbres s'obstinaient à bourgeonner.

retraite de Saint-John's Wood ». Après ces escarmouches, revenue au fond d'elle-même, ne trouvait-elle pas « son jardin plein de roses et plein son cœur de chant » ?

Au sujet de *La mort de Pan* elle avait eu par écrit avec Horne une longue discussion littéraire, amenée par ses rimes si nouvelles, si hardies, auxquelles on pourrait trouver quelque ressemblance avec celles de nos décadents[1].

1. Dès l'apparition de ses premières œuvres, la critique proprement dite avait salué miss Barrett d'une bienvenue cordiale et admirative : les éloges n'allaient pas sans restriction. On vantait surtout des morceaux isolés, ses petits poèmes ; on relevait chez elle, avec quelque maniérisme, certain manque d'équilibre et de clarté, des rimes d'une fantaisie extravagante, des rimes *barrettiennes*, avait dit quelqu'un; et, en effet, il était parfaitement inédit d'associer *turrett* et *chariot*, *Hellas* et *tell us*, *snowstrom* et *know from*, *flowing* et *flow in*, *Bion* et *undying ! !* Et il y en avait de pires... Nul ne lui contestait le génie.

Un mot peut être dit ici sur sa versification que Robert Browning, dans une de ses premières lettres, avait qualifiée de *musique étrange et fratche*. Elle-même, dans la métrique, voyait surtout une musique; on a rappelé à ce propos la ligne de Verlaine

Fais de la musique avant toute chose,

et elle ajoutait, l'idée en revient à plusieurs reprises dans son œuvre, sur le mode mineur: ... *in sad, perplexed minors;... our pathetic minors... etc.* Pour obtenir cet effet musical, elle a eu recours à une incroyable variété de formes et de combinaisons : tantôt le vers blanc, « qui chez elle ne diffère guère dans le genre dramatique et dans le genre lyrique, reste en tel endroit très monotone, produit ailleurs beaucoup plus d'imprévu et d'effets heureux, (l'écueil de ce vers, sauf dans des œuvres très étudiées, telles celles de Milton et de Shakespeare, est de devenir facilement prosaïque); vers rimés avec les mesures les plus diverses et une certaine prédilection pour les rimes doubles (voir les *Rimes de la Duchesse May*). « En somme, peu de cette

L'admiration spontanée de Robert Browning, qui lui était personnellement inconnu à cette époque, pour cette forme même si discutée, lui fut communiquée par un ami et lui causa une vraie joie : son rythme avait obtenu là une sanction qui l'élevait à ses propres yeux au-dessus de toutes les chicanes d'école. Dans *Lady Geraldine's Courtship* elle avait déjà cité le jeune poète. Ils avaient collaboré à une même publication sans s'en douter peut-être.

En avril 1845, son nom apparaît à plusieurs

harmonieuse période poétique comparable à la période cicéronienne pour la prose, combinaison de strophes les liant comme par une chaîne ».

La poétesse savait bien que son écriture n'était pas toujours de lecture courante; elle acceptait gaiement sur ce point les reproches du bon Kenyon, se défendait seulement d'être « obscure avec perversité », ou « délibérément immorale »... car, chose étrange, le reproche fut formulé, à propos de sa ballade sur *Sir Walter's Wife*? plus tard? peu importe. « Il lui a manqué, fait remarquer M. Fernand Henry, d'exercer envers elle-même la critique sévère dont elle eût été si capable et de ne pas abuser de son extrême facilité pour produire parfois trop hâtivement; une fois — faut-il l'avouer avec elle? — pour grossir un volume, et aussi de sacrifier courageusement un certain nombre de pièces. Et son tort fut encore de défendre ses rimes mauvaises au lieu de se contenter de dire qu'elle avait voulu inaugurer un nouveau système de versification, la poésie *assonnante*, à l'imitation de la poésie espagnole; on fût mal venu à lui faire un grief de ce qui est le droit strict de tout poète. Ses combinaisons rythmiques constituaient une sorte de moyen terme entre le vers blanc et le vers rimé, et il n'y a pas de raison pour qu'on ne puisse faire de très bonne poésie de cette manière comme avec une foule d'autres procédés... On ne peut méconnaître que Mrs Browning n'ait réussi à produire des effets de toute beauté... »

« Sa muse n'a jamais chaussé le cothurne étroit, et pourtant sa forme sans recherche est capable de beauté grandiose ». (M. J. D.).

reprises dans la correspondance de miss Barrett. Elle le mentionne comme son ami, elle glorifie la profondeur et la puissance de ses productions, supporte mal les attaques de la critique à son endroit, l'appelle le *roi des mystiques*, méconnaissant ici le caractère dominant du poète, apôtre de la volonté, de l'action, « des reins ceints et de la lampe allumée » : *in the seeing soul all worth lies*... Mystique, il l'aura été une fois pourtant, dans la célèbre page qu'il adressera à celle qui l'avait quitté pour toujours. Elle avoue son extase devant l'une des premières lettres venues de lui, juge aussi, avec la liberté impartiale inséparable de son amitié, l'obscurité de tels passages, qui parfois la fait penser au sphinx, avec « son langage coupé en petits morceaux qu'il faut réunir comme font les enfants pour leurs cartes de géographie ; elle ne lui marchande ni l'étude, ni le temps... Il ne mourra pas, parce qu'il a en lui le principe de vie, mais il ne vivra pas la chaude vie estivale accordée à des personnalités inférieures à la sienne, parce qu'il ne vient pas au soleil ». On verra plus tard que telle ne devait pas demeurer son impression.

Une demande inattendue du poète venait d'effaroucher et d'illuminer à la fois la cellule quelque peu murée où avait tenu si longtemps son horizon. La réclusion même d'une captive, il est vrai, n'avait pu paraître terne à une âme chantante comme la sienne, « mais tous les rêves, toutes les créations, toutes les compen-

sations qui avaient éclairé sa chambre de malade jusqu'à sa trente-huitième année allaient pâlir devant un élément imprévu de tous ses amis. Elle allait, selon son mot radieux, apprendre la vie « sur un rythme nouveau ».

Le 10 janvier 1845, Robert Browning lui avait écrit pour lui demander la permission de la voir, et en quels termes bien inusités d'ordinaire dans les billets de ce genre ! « J'aime vos vers de tout mon cœur, disait l'homme célèbre — et je vous aime aussi[1]. » Cela était tout Browning, impulsif et cordial de façon extraordinaire. Son émoi fut grand. Elle dit *non* d'abord, puis *peut-être*... et surtout : *plus tard* !...

Parce que trop faible et trop délabrée pour admettre si auguste visiteur, elle renvoie l'entrevue au printemps, mais non sans répondre au sentiment délicat qui a dicté la démarche. Elle écrit :

« Toute sympathie m'est précieuse et très chère ; mais celle d'un poète, et d'un poète pareil est pour moi la sympathie par excellence. Voulez-vous en

1. « Savez-vous, ajoutait-il, que je fus un jour bien près de vous voir, de vous voir en réalité ? Mr Kenyon me dit un matin : Voudriez-vous voir Miss Barrett ? Il partit pour m'annoncer, mais revint en vous disant trop souffrante. Il y a des années de cela. Et il me semble qu'au cours de mes voyages j'aie passé tout près, mais tout près de quelque merveille, chapelle ou crypte ; qu'il n'y avait qu'un écran à écarter pour m'y laisser pénétrer, mais qu'une barrière légère, suffisante pourtant, y mit obstacle, me renvoya déçu à mes milliers de milles de distance pour ne jamais voir la merveille... La porte entr'ouverte se referma, mais voici, vos poèmes viennent à moi... »

échange accepter ma gratitude? et dire avec moi que de tout le trafic qui se fait dans le monde, de Tyr à Carthage, l'échange de la sympathie et de la gratitude est la plus royale des transactions. »

Pour le moment elle accepte l'idée d'une correspondance, celle-là même qu'en 1898 publiait leur fils et où tant de captivants détails, tant de pensées charmantes ont pu être retrouvées à travers la prolixité incontestable de deux plumes que rien ne rebutait et que menait un égal enthousiasme. Heureusement, selon sa propre expression, « le poète le plus prolixe ne laisse pas d'avoir certains tours plus concis que le plus concis des prosateurs ».

Sous les auspices de deux noms familiers, Horne et Kenyon, ainsi débutait l'inlassable duo que l'amour seul put faire si nourri et que l'admiration la plus fervente ne peut suivre sans quelque fatigue. Ce patient labeur est toutefois récompensé par le commerce de deux êtres d'élite et aussi par la rencontre de bien jolies choses. Robert promet à l'invisible amie de lui décrire un pays qu'il a vu dans son âme seulement, fruits fleurs, oiseaux; — pour expliquer que l'inaptitude à l'analyse est le fait même de l'inspiration, elle rappelle la façon mystérieuse dont les anciens dieux se mouvaient dans une gloire sereine sans jamais laisser voir leurs pieds... Ailleurs elle parle de lauriers déracinés, et en même temps du soleil dont les racines sont au-dessus des tempêtes! — Innombrables, les gemmes qui perdent

à être égrenées, les riens savoureux qui perdent à être imparfaitement transcrits; le tour personnel est souvent inimitable.

C'est une impression d'extraordinaire loquacité épistolaire qui reste en définitive de cette lecture, et d'une extrême minutie dans l'analyse, dans la discussion des moindres paroles dites ou écrites, dans la réfutation d'une erreur ou d'un compliment, dans l'affirmation du sentiment. Il y aurait quelque dureté de la part de la critique à se faire juge de ces effusions si primesautières, si peu faites, disons-le, pour la publicité, et qu'une main moins fidèle eût peut-être mieux respectées en ne les livrant que partiellement à la lecture de tous. Deux lignes peuvent résumer et justifier à la fois ces remarques incidentes : l'une d'Élizabeth, au sujet des premières pages de sa lettre du 7 juin 1845 : « Voilà une multitude de « paroles à propos de rien du tout »; — l'autre de Robert Browning (le 30 avril) : « Rappelez-« vous que je n'écris de lettres à personne et que « je manque de méthode et d'autre chose ». Ce dernier mot à traduire par : concision habituelle, simplicité dans la pensée, légèreté de tour, et nous aurons vu jaillir de la plume même des deux correspondants la vérité dure à dire par leurs amis. Fréquemment l'un des deux (Robert surtout!) est appelé à expliquer la lettre précédente, trop pleine d'allusions, de réticences, de subtilités de pensée ou d'expression pour captiver d'autres qu'eux-mêmes.

Il n'en reste pas moins que l'on a pu désigner ces « annales de tendresse et de noblesse »[1] comme « un monument remarquable de la littérature anglaise »[2].

Mr Browning essayait, cela va sans dire, de fléchir l'obstinée.

Mais ses pauvres hivers étaient si misérables, si effarouchée sa délicatesse, si ombrageuse à la pensée de se montrer malade au nouvel ami... De loin, au contraire, elle devenait très courageuse; dans une de ses premières lettres elle avait mis une sorte de coquetterie à confesser sa vie de recluse et l'avait contée de délicieuse façon : — Quand, à la date du 20 mars, vient à souffler le terrible vent d'est, cet ennemi né de toutes les poitrines anglaises et la plus redoutée de toutes les choses détestables qu'elles attendent de la Russie, elle se défend de gémir, se sentant moins mal qu'autrefois; elle devient seulement plus faible qu'à son ordinaire, « apprend dans l'ombre sa fragilité de mortelle, une leçon comme une autre ». Avril n'est plus loin. Il y aura un mois de mai, un mois de juin, et au bout, sans doute, une rencontre... Ah ! cette rencontre, comme elle la redoute tout en la souhaitant; il doit comprendre cela, lui qui connaît à fond la nature humaine et que la vie sédentaire, isolée, a de ces effets. Elle aura peur de lui d'abord, mais elle n'a pas peur en lui écrivant : n'est-il pas le *Paracelsus* qu'il a chanté, elle, une prisonnière qui a été rouée, et dont les nerfs pendent piteusement, frémissant au moindre bruit, à tous les souffles? Il a bu largement à la coupe vermeille de la vie, elle n'a vécu qu'au dedans, connu l'émotion que par la douleur. Ses jeunes sympathies pour la plupart avaient traîné à terre, guirlandes de chèvre-feuille que nul n'avait ramassées; livres et rêveries, sa véritable atmosphère, laissaient bourdonner autour d'elle dou-

1. Ruskin.
2. M. Dronsart.

cement la vie domestique, ainsi les abeilles dans la prairie. Puis la maladie, puis l'épreuve suprême étaient venues. Et un jour vint aussi où, désespérant de guérir, soit en son corps soit en son cœur, pareille à un homme qui mourrait sans avoir lu Shakespeare, elle avait cru quitter ce monde sans y avoir vécu : la nature humaine lui restait à peu près étrangère, la nature tout court, un livre fermé. (A quel point elle la doit sentir plus tard, une ligne comme celle-ci nous le dira : « on sent en soi pourquoi les arbres sont verts ».) Elle s'apparaît à elle-même comme une sorte de poète aveugle. Et gaiement elle donnerait une partie de son bagage littéraire pour quelque expérience de la vie, pour un peu de...

Mais « tout murmure est chose vile ! » Et la confession se poursuit, gracieuse, confiante, avouant sa passion pour les romans, celle-là même qu'ont les enfants pour les histoires écoutées sur les genoux paternels, en dehors de tout esprit critique. Et lui ?... la trouve-t-il puérile ?...

Evidemment elle prend un plaisir intense à ce *si*, *no*, *si*, *no*, de certain duo italien. Nous savons d'avance que quand la première visite enfin réalisée a donné un corps à la vision réciproque, le duo n'est pas près de finir. Quiconque a la patience de le feuilleter mesure après mesure, de suivre les variations du mode, les changements de clé, de ton, de mouvement, y trouvera, il faut le redire, de fort intéressantes, de précieuses indications sur les goûts d'Élizabeth, son caractère moral et littéraire, et verra l'humilité de la jeune femme se hérisser en face de lignes trop flatteuses, et l'entendra déclarer qu'elle « a beaucoup à recevoir de lui en libres dons de la pensée, de l'enseignement, des

master spirits; que sa sympathie, son amitié lui seront inappréciables, son influence et son secours très grands. Les erreurs du poète à son égard, elle les mettra de côté doucement, avec des larmes de gratitude dans les yeux, comme une grêle meurtrière aux couronnes — et aux bourgeons ».

Robert Browning, de son côté, écrivait à miss Barrett que s'il tenait à la voir, ce n'était point dans l'espoir de lui être utile comme elle l'estimait, mais de se faire du bien à lui-même; que la musique de ses vers, à elle, était pour son oreille, à lui, plus variée et plus exquise que celle de tout autre poète moderne; et même que, désormais, les poésies qu'il avait à lui montrer, si elles ne plaisaient à l'amie, plus jamais ne plairaient à leur auteur.

... Et voilà le fil d'or qui tient suspendu le lecteur même impatient: il s'attache au roman qui naît et grandit entre deux natures rares et hautes, deux roches de fière allure, pour emprunter à l'un des poètes une image. Les lichens que multiplie à leur surface l'exubérante nature, si touffue en soit la végétation, ne parviennent pas à diminuer les majestueux profils.

Le 21 mai la consigne fut levée; Robert Browning, admis dans la cellule de ses rêves où l'inconnue, déjà presque l'aimée, s'était tenue obstinément enveloppée de mystère cinq mois durant: « Il trouva ce que lui avait promis son amie et de plus ce que celle-ci voulait ignorer:

la candeur et la simplicité d'une enfant qui s'alliaient chez elle au génie; l'esprit malicieux et la grâce piquante, en délicieux contraste avec sa vive sensibilité et ce qui restait des charmes autrefois vantés par miss Mitford[1] ». Quant à Elizabeth, « sous ces yeux dominateurs, ses pensées à peine semblèrent lui appartenir à elle-même, elle se sentait presque effrayée par leur puissance. Avec cela, pas la moindre idée de ce qui pouvait arriver ultérieurement; c'est du moins ce qui ressort des propos badins tenus à son père sur cette première rencontre. Ils devaient être, simplement, de bons camarades, il trouverait en elle un *honnête homme*. »

Lui, cependant, singulièrement ému pour s'être trouvé en présence d'une personnalité exquise, après un premier mot respectueux et amical, avait écrit (le 23) sous cette impression avec une telle véhémence qu'Elizabeth, effarouchée, ne voulait plus rien savoir...

Que Mme Darmesteter permette ici la lecture d'une de ses charmantes pages : « C'était le 20 mai 1845. — Les voilà donc en présence, nos deux poètes. Nous connaissons miss Barrett. La voilà étendue tout à plat sur son canapé, si frêle, si menue : on dirait une fleur un peu fanée, mais d'un parfum encore très suave. Elle soulève sa petite tête timide pour contempler cet inconnu qui devient son hôte; de chaque

1. M. Merlette.

côté de son front pur, une avalanche de boucles brunes tombent sur de pauvres joues creusées par la douleur; des yeux gris, sérieux, candides, largement fendus, considèrent ce jeune homme avec une intensité toute spirituelle. Mais, tout entière, n'a-t-elle pas l'air d'un esprit? A t-elle jamais vécu de la vie humaine? Seule dans sa chambre sombre, telle Miranda sur son île enchantée, telle la Belle au bois dormant oubliée du temps et loin des luttes, elle èst demeurée hors de notre destinée commune. Et pourtant cette voix exquise, mais trop fragile, sait dire, sur tout ce qui agite les hommes, des choses senties, sincères, puissantes. Cette petite tête sert d'abri à de grandes pensées...

« Browning la regarde et tout de suite il s'éprend de cette femme malade qu'il croit condamnée à ne jamais faire aucun mouvement, qu'il sait quelque peu son aînée. Mais c'est un généreux, un passionné, c'est aussi un intellectuel. Il a beaucoup voyagé, beaucoup vécu; il a vu bien des femmes, et sans doute, il en a aimé. Mais c'est celle-là, cette créature d'austérité et de rêve, la femme qu'il lui fallait... Il savait qu'il tenait là une des âmes les plus rares, une des plus pures qui aient existé. Il savait aussi que c'était la femme faite à son image, fort différente par mille circonstances extérieures, et pourtant que leur accord devait parfaire enfin l'harmonie de sa conscience, de son imagination et de sa pensée. »

Ignorante de son propre charme, consciente seulement de son infirmité, Elizabeth ne peut admettre qu'une intimité paisible, et déjà s'afflige de s'en voir priver par l'ardeur inconsidérée d'un poète trop exalté. Le poète fait une retraite prudente, sinon adroite, et miss Barrett en toute innocence assume bravement la responsabilité du *malentendu*, remet tout au point.

... « A mon point de vue, c'était pure impulsion d'un homme généreux aux sympathies immédiates, saisissant à deux mains un intérêt soudain. Ainsi pensais-je. Mais dans l'intervalle, lettres et visites s'étaient mises à pleuvoir, et dans chacune il y avait quelque chose de trop ténu pour être analysé, ou remarqué, de trop résolu pourtant pour n'être pas compris. »

Dès lors, la causerie quotidienne peut s'établir, puis les visites régulières, une, deux fois par semaine, qui loin de la ralentir, la stimulent et l'alimentent.

« De constitution vigoureuse, bien pris dans sa petite taille, svelte d'abord, plus tard un peu trapue, il a des gestes plus larges, plus fréquents que les Anglais n'en ont d'habitude. Sa parole est chaude et au besoin agressive... Ses yeux perçants, un nez aquilin, une abondante chevelure noire, un teint basané, lui donnent un faux air d'Italien.

« Son pas est léger et rapide, son activité prodigieuse et sereine ; merveilleuse, sa confiance en lui-même comme en la vie qui, si elle se

voile par moments au contact d'une réalité pénible pour le déprimer un instant, s'affirme à nouveau avec une curieuse élasticité. »

A l'occasion du centenaire[1], feuilletant d'une main les lettres délicieuses, de l'autre les incomparables *Sonnets*, Mme F.-F. Goyau a évoqué à son tour très gracieusement la tardive idylle :

« Elizabeth n'a pas commis envers l'amour cette impiété de son Aurora, de repousser l'appel d'un Romney. Quand l'apparition divine s'est présentée à elle, elle a été à la rencontre de cet amour, elle lui a ouvert son âme qu'avaient traversée tant de rêves.

« L'entrée de Robert dans la vie d'Elizabeth apporte un jet de lumière parmi toutes les demi-teintes où se complaisaient son recueillement et sa solitude. Quelles correspondances mystérieuses y a-t-il entre les fleurs et l'âme humaine ? D'avoir été tant associées à ses deuils et à ses joies, ont-elles contracté avec cette âme une sorte de lien, d'affinité ? Toujours est-il qu'elles se remettent à vivre dans cette chambre de malade où elles mouraient. Et la pendule, qui sonnait des heures patientes, sonne maintenant des heures tour à tour illuminées ou tragiques, car un drame que nul ne soupçonne, drame d'où sortira l'un des beaux poèmes de l'humanité, se joue alors dans l'âme d'Elizabeth. Le jour où cette âme rencontre l'affection impérieuse, elle

1. *Revue hebdomadaire* du 10 mars 1906.

va se sacrifier, se renoncer douloureusement et magnifiquement. A Robert qui l'aime et qui veut l'épouser, elle criera : « Non ! » de toutes ses forces ; elle refuse d'attrister de sa faiblesse et de sa maladie la vie radieuse de l'ami. Pour comprendre son héroïsme, il faut même, avant de savoir combien elle aime Robert, se rappeler certaine page d'*Aurora Leigh*.

« Dans la série des *Sonnets* se lit page à page la lutte glorieuse. Leurs niveaux sont différents, et différentes doivent demeurer leurs destinées. Elle doit rester solitaire, l'aimer de loin — oh ! combien ardemment, savourer à l'ombre, dans la nuit, l'infinie douceur d'aimer, bien que sans espoir, d'aimer si haut ; — puis, bientôt, celle d'être aimée, de cet amour qui triomphe et relève à la fois et dont la chanson, comme celle du printemps même, la remet sur ses pieds, amène sous sa plume ces effusions ravissantes dont aucune traduction ne peut rendre le charme entier. »

Cependant « Robert a découvert le surnom d'Elizabeth, familier aux siens. Pour l'amoureux une pareille découverte équivaut à celle d'un trésor... Il ne tardera pas à s'en servir. *Ba*... pour signifier qu'elle était la moitié d'un baby, elle qui devait garder jusqu'à l'automne déclinant de la vie une telle grâce de jeunesse que vers la quarantaine, un vieux moine italien la traitait de *bambina* ! » Deux sonnets enfin chantent son acquiescement qui sont d'exquises pein-

tures de sa vie affective dans la première enfance, et dont les dernières lignes lui apportent, à lui l'héritier des tendresses passées, l'obéissance, la confiance, l'adoration de son présent[1].

« Mais tout cela, elle l'écrivait pour elle. Dans ses lettres, elle persistait à se refuser, sentant toutes choses contraires à son amour : santé, volonté paternelle, opinion probable des siens qui n'admettaient le mariage qu'avec cinquante mille francs de rente. « Que Dieu soit plus fort que nous, disait-elle, c'est une pensée sainte, et qui ne saurait nous être amère. » *Elle élevait son âme à la hauteur, où elle pouvait accepter cette négation de sa joie*[2] ».

Lutte glorieuse, certes !... Finalement, la poétesse se redresse à la hauteur même de la passion qu'elle a inspirée : « Aime moi pour l'amour de l'amour seulement ! »

M. Sarrazin a relevé la similitude de sentiment entre miss Barrett et Marceline Desbordes-Valmore, quand celle-ci écrivait :

Tu ne sauras jamais comme je sais moi-même
A quelles profondeurs je t'atteins et je t'aime...
. . . . . .
Mais attenter une heure à ton indépendance,
Mais te créer l'effroi de ma fidélité,
Acheter de la vie avec ta liberté ?

Essais de restitution littéraire, plaidoyers émus, œuvres d'imagination de la veille ou du

1. *Sonnets* XXXIII, XXXIV.
2. Mme F.-F. Goyau.

lendemain, tout est dépassé par l'essor des *Sonnets*. Dans la petite pièce intitulée *Refus*, qui fut certainement la première expression poétique de son sentiment, cueillons quelques lignes significatives :

Nous nous rencontrons trop tard, — trop tard,
ami qui ne saurais être davantage...
. . . . . .
Mort et vie se pourraient-elles unir ?
Regarde-moi.
. . . . . .
J'en aperçois une comme en rêve,
femme dans sa pleine valeur.
Sa voix cadencée, tel un ruisseau d'argent
révèle la source qui la fit naître,
plus jeune, plus libre de pensées,
plus belle et plus gaie, aux yeux plus brillants,
et qui ne sont pas mouillés comme les miens.
. . . . . .
Je suis finie, et ne puis changer qu'en pire,
je dois aller où nul n'osera dire :
regarde-moi.
Voici, je te bénis. N'aie jamais pensers
semblables aux miens. J'appelle.
l'huile à ta lampe, le vin dans ta coupe,
à ton foyer la joie, à ta main loyale
une loyale étreinte. — Pour moi,
je ne t'aime pas, je ne t'aime pas !... Va-t-en.
. . . . . .
Mais je n'ai plus le courage de te dire :
regarde-moi...

L'été de 1845 avait apporté comme les autres une légère amélioration à la santé générale de miss Barrett ; si légère que son docteur insista pour qu'elle ne passât pas l'hiver en Angleterre, conseilla un séjour à Pise. A ce projet, Mr Barrett mit

formellement obstacle par un égoïsme inconcevable, quand on réfléchit qu'il jouait l'existence même de sa fille[1].

« Demeurer au soleil est le problème à résoudre », écrivait-elle, et au commencement d'octobre ses lettres parlent encore de départ possible. D'après les suivantes, la porte de la prison s'est refermée, de cette prison où il faudra tout l'hiver rester enclose et qu'elle appelle « la seule alternative que l'Angleterre ait à lui offrir avec le tombeau ». Rien de surprenant à rencontrer ici des pages découragées, un peu amères par endroits, délicates malgré tout; à sentir son cœur cabré sous l'autorité qu'elle ne pouvait briser seule. Un frère, une sœur, lui offrirent de l'accompagner si elle voulait passer outre à la volonté paternelle, mais elle refusa ces propositions d'un dévouement qui eût entraîné pour eux de graves ennuis.

Mr Percy Lubbock révèle assez exactement l'état d'esprit de la malade après cette expérience. L'être aimé trahit la dernière forteresse de notre espoir. Nous avons tout accepté, tout pardonné à une condition : celle de pouvoir faire une réserve, de nous assurer qu'en telle ou telle circonstance extrême et bien déterminée,

1. Ce ne pouvait être pour une raison d'économie explicable en d'autres circonstances, car on se souvient que par le testament d'un oncle de la Jamaïque, mort en 1837, qui la favorisait, Elisabeth jouissait d'un revenu personnel de 160 liv. st. (4.000 francs) dont les cinq sixièmes environ furent capitalisés jusqu'à cette année.

notre foi ne serait pas déçue. Et le cas prévu se présente, et avec lui survient une dernière déception. Or cette déception elle-même n'est point une surprise — et c'est un ultime chagrin d'en convenir vis-à-vis de nous-même.

Elle resta donc, désolée de négliger le seul moyen possible de fortifier une santé qui lui devenait chère à cause d'un autre; journellement réconfortée par les pages toutes vibrantes d'une croissante affection, par les visites moins fréquentes — il fallait être prudents — mais toujours plus précieuses de l'ami, et commençant à sentir sans doute que le *oui* de son âme, ses lèvres quelque jour le prononceraient. Lui cependant ne se lassait pas de revenir à sa demande, plaidait sa cause avec une ferveur croissante et patiente à la fois. Tout au long de ces longs mois, tout au long de sa correspondance quotidienne, leur amour rivalise de délicatesse et d'abnégation raffinée, d'adoration aussi et de charmantes subtilités (voir par exemple les deux lettres du 30 mai 1846), et toujours conclut à l'abandon à Dieu de leurs existences unies; il appelle Élizabeth « sa *Ba bien à lui*, la réalisation de son meilleur rêve, l'accomplissement et la consommation de sa vie ».

Le 9 juin 1846, pour la première fois, l'un de ses frères la porta au salon.

Elle put bientôt sortir deux fois par semaine en voiture et s'offrir, sous les auspices de Mrs Jameson, une visite à Westminster, une à

la gare de Paddington pour assister à ce grand événement : l'arrivée d'un express ; une autre à la galerie d'un riche collectionneur ; de ceci elle écrit à Mr Browning avec une délicieuse fraîcheur d'impression, avouant naïvement avoir ignoré jusque-là que Rubens eût peint des paysages ; ravie d'avoir pu toucher de ses doigts une figurine de Michel-Ange, l'édition princeps du *Paradis Perdu* —, elle regrette seulement que l'amie charmante n'ait pas poussé la bonne inspiration un peu plus loin en les conduisant ensemble à cette fête[1]. La page est pleine de verve et de grâce.

Puis, le lendemain, ce sont de graves réflexions sur le suicide d'un ami, sur un devoir peut-être négligé, confession qui aboutit enfin à l'une de ces protestations ferventes où s'abandonne son affection nouvelle :

Meilleur qui soyez au monde ! vous m'aidez à vivre. Même en vous approchant sur ce papier, je me sens mieux et plus légère, déjà. Je vais maintenant rêver de vous — vous rencontrer sur quelque palier mystique pour être demain bien tout à fait. Nous sommes ici-bas tellement égoïstes que rien, si triste fût-il, ne nous attriste bien longtemps, jusqu'à ce que nous soyons atteints dans la prunelle de nos yeux, dans le fond de notre cœur, ce qui pour moi signifie en *vous*, mon bien-aimé. Ne craignez donc rien pour moi... Certes, vous valez mieux que moi en toutes choses. Meilleur au monde, oui, voilà ce que vous êtes. Je ne sais personne qui vous égale. Ne m'aimez pas moins à cause de ce que j'ai écrit. Croyez-vous que je ne vous *sente* pas

1. Lettre du 23 juin 1846.

m'aimer, malgré toute la distance qui nous sépare ? Si vous m'aimiez moins, je le saurais sans un mot de vous, sans un signe. Car c'est par votre tendresse que je vis...

Plus explicite et plus éloquent avait été son amour dès la lettre du 20 décembre 1845 :

Faut-il être vraie ? Je parlerai si vous promettez de ne pas vous fâcher. J'ai pensé quelquefois qu'à tout considérer, je voudrais mourir cet hiver, — à présent, avant de vous avoir désappointé...

... Car si quelques-unes de vos paroles me rendent heureuse, par d'autres vous m'effrayez et ceci est sérieux, trop sérieux : quand le moment d'en sourire est passé, j'ai peur, oui, je tremble. Quand vous me connaîtrez aussi bien que moi-même, qui, pensez-vous, m'empêchera de vous causer déception et déplaisir ? Affirmer une capacité, la réponse est-elle suffisante ?... c'est, je pense, la plus grande de mes capacités que d'aimer, je le pensais avant de vous connaître, et vous et une certaine forme de sentiment. Toute femme, il est vrai, pourrait vous aimer, toute femme assez compréhensive pour vous bien connaître (oh ! ne croyez pas que présomptueusement je magnifie mon rôle) ; je n'en persiste pas moins dans ma conviction. Pour beaucoup, vous pourriez être le meilleur des biens, l'un d'eux toutefois : à moi vous les remplacez tous. Pour d'autres vous seriez le couronnement du bonheur : à moi vous êtes le bonheur même [1]. Du fond des puits de mine on voit les étoiles plus glorieusement scintiller — et *de profundis amavi.*

« Ce cri des profondeurs est le cri de la résurrection. Élizabeth le jeta sans y prendre garde, semble-t-il. C'est une des plus belles paroles d'amour qui aient jailli d'un cœur féminin [2]. »

1. Cf avec *Sonnet* XXXIV.
2. Mme Goyau.

« *Mienne*, *mienne* désormais ! pouvait dès lors s'écrier le poète. Après l'aveu et la promesse, le chant d'amour s'élève, s'étend, s'élargit. D'abord Elizabeth pleure ses affections filiales, les visites du soir de son père, sa tendresse pieuse : Mr Barrett ne sait pas, mais il pressent un mystère. Peut-elle être aimée tant que cela ? Alors, c'est assez de lumière pour compenser toutes les ombres de la vie. Tout lui semblait fini ; il est venu, et elle a recommencé sa vie... Sous combien de formes charmantes elle lui répète cette pensée ! Elle la lui dit en femme et en poète, et l'*éternel recommenceur* lui souffle tant de manières de varier son *je vous aime* qu'on en reste émerveillé... Browning n'admet pas qu'elle puisse le vaincre en tendresse, en reconnaissance et en dévouement : elle met de nouvelles cordes à sa lyre, elle élargit son chant. Certaine lettre du poète est de la beauté la plus émouvante. Que miss Barrett décide alors et toujours. Il est à elle, créé pour elle, destiné à la chercher, à l'attendre, à devenir sien pour jamais[1]. »

Lettres pleines aussi de causeries littéraires remarquables par l'esprit de justice et de générosité de « ces grands esprits toujours enclins à la bienveillance. Quant à leur activité cérébrale, elle tient du prodige.

« Celle de Browning surtout, car Elizabeth, absorbée par la joie de se sentir revivre, travail-

1. Mme Dronsart.

la peu pendant ces dix-huit mois de résurrection à la fois si joyeux et si troublés; lui au contraire semble avoir trouvé dans sa joie nouvelle un stimulant, une sorte d'ivresse sacrée qui surexcite sa puissance créatrice... Il produit sans relâche et soumet tout au jugement de son amie. Les qualités et les défauts de ses vers passent dans sa prose; c'est un bouillonnement de cataracte, les idées surabondent, se précipitent les unes sur les autres, s'enchevêtrent, se brisant parfois sur les pierres des rapides, d'autres fois produisant des effets magnifiques. »

VII

ROBERT BROWNING

And this was Paracelsus.
R. B.

L'homme qui inspirait à Elizabeth Barrett cette passion tout à la fois débordante et prosternée était bien la nature la mieux faite pour comprendre et compléter la sienne, pour l'envelopper de tendresse au point de lui rendre pour quelque temps la santé par le bonheur. « Un homme de la plus vive intelligence, aux manières simples, d'une grâce spontanée, parlant comme si le cœur, chez lui, entrait d'emblée en scène. On a dit de son serrement de main qu'il donnait plus de valeur à l'existence, tant il révélait de sincérité et de ferveur dans la nature humaine. Il se multipliait auprès de ses hôtes avec sa conversation limpide, bienveil-

lante, si pleine d'à-propos, de vigueur et d'humour, d'entrain et de curieuse érudition, de pensée intense et de subtile sympathie, qui faisait de lui le causeur le plus charmant, un causeur exquis[1] ». Que devait être dans l'intimité, sous l'empire d'un sentiment dominateur, une individualité, qui en quelques minutes et jusqu'à l'âge le plus avancé, captivait ainsi les indifférents ? Elizabeth l'a exprimé mille fois, de la façon la plus incisive peut-être dans ces quelques mots : « Vous savez trop bien parler le langage qui va le plus profond ». L'ami Kenyon, lui, vantait son remarquable sens commun, contraste avec ce qu'il appelait sa *boueuse poésie métaphysique* !

Né en 1812 à Camberwell, quartier pauvre de l'est de Londres, il était, comme les Barrett, d'origine coloniale. On l'a cru de descendance israélite. Mrs Sutherland Orr[2] réfute la chose. A l'aide de notes fournies par ses oncles, elle établit que ses ancêtres paternels furent de pure souche anglaise, comme semblent l'attester d'autre part sa structure, les cheveux blonds et le teint clair de son enfance, remplacés plus tard par une coloration plus méridionale. Sa forte personnalité, son originalité savoureuse apparaissait plutôt comme une riche synthèse. Le berceau de la famille se trouverait à Woodyate, sur les confins du Wiltshire et du Dorsetshire

1. Hawthorne.
2. *Life and Letters of Rob. Browning.*

(paroisse de Pentridge), sans remonter, dit-on, à une parenté possible avec des Browning propriétaires, au seizième siècle, de deux manoirs dans ce dernier comté. La grand'mère de Robert était créole, et sur sa propriété des Indes occidentales le poète, très jeune, passa quelque temps, rebuté bientôt par l'esclavage encore en vigueur qui lui parut odieux. On a dit aussi que cette aïeule, créole de nom seulement, aurait transmis une certaine proportion de sang nègre à son petit-fils ; Mrs Sutherland Orr, sur la foi d'une autorité digne de confiance, nie encore le fait (« s'il était prouvé, ce serait tant mieux pour les nègres », dit-elle spirituellement). Ajoutons que rien absolument dans son type ne faisait croire à la vraisemblance de l'hypothèse.

Sa mère était née Wiedmann, fille d'un négociant de Hambourg fixé à Dundee, probablement transplantée plus tard à Venise sous le nom de Widmann[1] Rezzonico dont le palais a appartenu, jusqu'en 1907, à Mr Rob. Browning fils.

Autre coïncidence intéressante dans l'enfance de Robert et d'Elizabeth : le petit garçon fut bercé au son des odes d'Anacréon par un père très épris des lettres, et une amie parle aussi de combats homériques organisés à l'école avec des harangues empruntées à l'*Iliade* par le fils ou par le père enfant ? on ne distingue pas très bien entre eux dans ces réminiscences.

1. Il y a encore à Venise un *Rio Widmann*.

Robert Browning.

1833.

D'après J. G. Armytage

A cause des opinions religieuses dissidentes de son père, Robert avait été élevé en dehors de l'enseignement universitaire. De là, pour ce tempérament si riche et qui réunissait les qualités de plusieurs races, pour cet esprit indépendant et fécond, des conditions particulières de développement; guidé surtout par ses goûts, initié déjà par la culture personnelle aux langues étrangères comme au culte de l'antiquité classique, il avait acquis une somme énorme de connaissances. De très bonne heure s'étaient éveillées ses facultés poétiques.

« Ses années d'école terminées, au lieu d'achever ses études selon la mode consacrée, en se faisant de belles connaissances à Cambridge et Oxford, il s'en était allé dans l'Apennin central flâner pendant de longues journées devant les fresques des primitifs, fouiller les bibliothèques de solitaires couvents haut perchés, vagabonder tout seul, vivre de la vie du peuple, se griser d'art, d'érudition, de liberté, de belle jeunesse. De cette seconde éducation si forte, il lui était resté autant que de la première. Il était avec cela un musicien accompli[1] ».

Vers 1830, il se consacra complètement à son art. Drames et poèmes naissaient sous sa plume, mélange singulier de beauté et d'obscurité. Son recueil *Cloches et Grenades* avait été le premier

1. Mme Darmesteter.

lien entre les deux écrivains, lui avait attiré la sympathie de miss Barrett. « Mr Browning, avait-elle écrit à un correspondant américain, est un poète pour la postérité, la lumière de l'avenir brille à son front. J'ai en lui une foi absolue comme poète et comme prophète ». L'époque n'était pas éloignée où elle eût pu ajouter : et comme ami. A propos du volume déjà mentionné, elle dit dans *Les Fiançailles de Lady Geraldine* que « si l'on coupe par le milieu l'une des *Grenades* de Mr Browning, on y trouve un cœur tout teinté de sang, tout veiné d'humanité[1] ».

Cette admiration où l'amour n'entrait encore pour rien, peu de lecteurs la partageaient à ce moment. *Elle* était le poète en vue, lui le novateur plus que discuté.

Ses publications se succédèrent, élargissant peu à peu le cercle de ceux qui l'appréciaient, et bientôt des fanatiques, éveillant aussi une immense contradiction chez ceux, en grand nombre, qui ne goûtaient pas la manière de Browning, et ne voulaient voir dans sa poésie que des lacunes ou des hérésies de forme. Un mot suffira à faire saisir la cause d'opinions si ardentes et diamétralement opposées : on a pu dire de lui qu'il a été le plus grand psychologue entre les poètes et son œuvre « l'une des expressions les plus « héroïques de l'esprit d'un peu-

1. Le *Lyric Love* contiendra plus tard une allusion à cet éloge.

ple[1] »; de là le respect et le culte. Il a été entre les grands poètes anglais du dix-neuvième siècle l'un des plus obscurs, avec cela le plus hardi des révolutionnaires dans la forme : de là l'indignation. Ceci même peut être devait lui conquérir la sympathie littéraire de celle qui a écrit plus tard :

Quelle est, pour les poèmes
la forme la meilleure ?... Aux formes pensons moins,
à tout ce qui est extérieur.
Pour créer la forme fiez-vous à l'esprit,
— ainsi fait d'ailleurs la Nature souveraine —
sous peine, au lieu de l'incarner,
d'emprisonner l'esprit.
Du dedans au dehors, toujours !
c'est la loi de la vie,
et c'est la loi de l'art, qui est la vie encore.

Pour qui le lit en dehors de tout parti pris, l'impression première est celle d'une composition un peu incohérente, tantôt trop fragmentaire, tantôt très touffue, tout à fait en dehors des conventions, souvent perdue dans des digressions, égarée dans des abstractions, par là difficile à goûter, inintelligible parfois[2]... Pourtant,

1. SARRAZIN, *Renaissance de la poésie anglaise*, 2e série, Perrin éd.

2. Mr P. Lubbock a une image significative : il voit le poète entr'ouvrant la fenêtre à peine, et une multitude de créatures en sortir, toutes attrayantes, en telle abondance qu'à vouloir refermer sa fenêtre il en mutile, en écrase même quelques-unes.

« Les défauts de Browning l'empêcheront toujours d'être sans contestation placé au premier rang soit parmi les poètes, soit parmi les penseurs. Il est des plus grands parmi les premiers par la hauteur sereine de ses concep-

la hauteur des points de vue s'impose, des passages saisissent par leur profondeur non moins que par des merveilles d'expression ; on y sent, plus ou moins voilée, une grande pensée active avec la conscience d'un fils de Puritain, qui en a toutefois abandonné les croyances, inflexible, incorruptible sous la culture cosmopolite. Avec cela, un thème favori : le droit imprescriptible de chacun à l'intégrale personnalité.

A lire davantage et mieux, l'admiration grandit pour le cœur, pour l'intelligence avec lesquels on se familiarise ; pour le regard fait d'expérience et de génie qui va droit au fond d'un caractère, d'une douleur ou d'une passion ; pour

tions, l'idéalité de sa pensée, la richesse de son imagination, d'où tout contact fait jaillir l'étincelle poétique. Il l'est aussi par le mouvement entraînant de ses enthousiasmes, par les accents profonds qui subitement font tressaillir les âmes, par sa langue abondante et savoureuse, et par sa musique variée. Mais quand le lecteur, qui cherchait un poète, trouve un philosophe, il se lasse de le suivre laborieusement. Le discours devient moins net à son esprit déçu ; les allusions à des personnages inconnus, à des petits faits insignifiants et obscurs, l'irritent à la longue. L'enchevêtrement des phrases, les à-coups brusques d'un style où le familier presque vulgaire côtoie si souvent le sublime, les formes elliptiques des propositions, les conversations entremêlées, les parenthèses enfermées dans d'autres parenthèses finissent par le fatiguer, et il ferme le livre en accusant Browning de complication inutile dans la pensée et d'obscurité dans la forme. Pour le lecteur français, qui veut avant tout de la clarté, c'est là un arrêt de mort. Peut-être serait-il permis à un philosophe de sembler obscur, mais c'est le devoir du poète d'être clair. Ailleurs, au contraire, le poète s'est laissé emporter par la véhémence de ses sentiments, par le vol de son imagination, et le lecteur qui y chercherait un philosophe se trouverait également déçu... » (P. BERGER.)

la plume sûre, habile à fouiller les dessous profonds qui ne sont pas toujours le domaine du poète. Constamment il a mis au premier rang cette fidélité du moraliste, cette vue philosophique des choses et des hommes, tenant peu de compte des critiques que lui attiraient ses drames à l'action presque nulle, ses vers sans rimes, parfois sans rythme. Dans quelques-unes de ses œuvres pourtant, la beauté de la forme reste très grande.

Il ne saurait être question ici d'effleurer même cette œuvre énorme[1], mais quelques pages y peuvent être cueillies pour laisser en quelque sorte le poète esquisser ici sa propre silhouette, de façon plus impressive et plus suggestive que ne pourraient faire de longs commentaires.

« Dans *Men and Women*, merveilleuse gale-

1. Les principales publications de Robert Browning sont : *Pauline*, *Paracelsus*, *Strafford* (tragédie), *Sordello*, *Pippa passes*, *Bells and pomegranates*, *A blot in the Scutcheon*, *A soul's tragedy*, etc. ; *In a balcony*, *Dramatis personae*, *Christmas Eve and Easter Day*, *Men and Women*, *The Ring and the Book* (d'après le procès-verbal d'une cause célèbre du dix-septième siècle dont il avait retrouvé un exemplaire jauni, en flânant à Rome en 1881) ; *Balaustion's adventure*, *Prince Hohenstiel Schwangau*, *Fifine at the Fair*, *Red cotton night Cap country*, *Aristophane's Apology*, *The Inn Album*, *Pacchiarotto*, *La Saisiaz*, *Dramatic Lyrics*, *Feriphta's fancies*, *Asolando*.

Il faut renvoyer ceux qui voudraient se faire de cette œuvre une notion approximative à l'excellente étude de M. Milsand (en rappelant toutefois qu'à l'époque où elle parut le poète atteignait à peine au tiers de sa carrière littéraire, et que toute appréciation bornée à cette période serait forcément incomplète) en y ajoutant l'étude un peu plus récente de M. Gabriel Sarrazin, plus rapide mais qui donne une idée très juste de sa composition et de son éthique ; celle aussi de M. P. Berger et encore l'intéressant volume de Stopford Brooke *The poetry of Robert Browning*.

rie de figures représentatives, Browning élabore sa doctrine individualiste.

« Soyons nous-mêmes, paraît-il nous dire, ne demandons pas aux autres de voir les choses avec nos yeux. Chaque esprit a son pouvoir de réfraction et fait dévier suivant un angle différent la lumière universelle. Sacrifier les autres à soi, se sacrifier aux autres, deux erreurs également à éviter. Car le devoir envers soi-même est le devoir envers Dieu, et l'Eternel demande à chaque plante son fruit, à chaque fontaine son eau, et à chaque homme son talent. L'âme qui s'immole à une autre se précipite volontairement dans le néant. Etre, agir, croître, se développer, telle est la loi divine.

« C'est là ce que disent les hommes et les femmes de Robert Browning. Et ils le disent avec un pittoresque, une force, une ampleur étonnants [1]. »

Dans le morceau qui a pour titre : *Comment les choses frappent un contemporain*, quelques passages ont été choisis par M. J. Milsaud comme résumant à la fois sa poésie elle-même, et certainement Browning lui-même de façon caractéristique avec sa théorie de l'expérience du poète mise au service de l'humanité.

Je n'ai connu qu'un poète dans ma vie (c'est un des personnages imaginaires qui parle), c'était un vieillard à l'œil perçant qu'on rencontrait toujours seul dans les

1. M. D. Darmesteter.

rues de Valladolid. Il était partout et il connaissait tout le monde. Il s'arrêtait devant le garçon de café qui tournait son moulin, devant la marchande en plein vent qui coupait ses citrons. S'il se bâtissait une maison, il était là pour en essayer le mortier avec sa canne. Qu'il y eût un cheval battu, vous sentiez qu'il le voyait. Qu'un homme insultât une femme, vous sentiez qu'il l'entendait. Nous n'avions un gouverneur que pour la forme. C'était lui qui était le grand inquisiteur. Il savait, il notait tout ce que tous pensaient, disaient et faisaient, et le soir il rentrait chez lui pour écrire tout cela à notre seigneur et roi.

. . . . . .

— Pesez bien mes paroles, dit Paracelse à Festus. C'est dans l'individu que l'humanité se développe, et c'est seulement en suivant les traces d'un homme que la foule toujours lente a chance d'avancer.

... La mer reste dans son lit pendant des siècles, jusqu'à ce qu'une vague, une seule entre les multitudes, vienne étendre l'empire de toutes, en gagnant peut-être quelques pieds sur la bande de sable qui avait si longtemps arrêté leurs efforts. Dès lors les autres, jusqu'à la plus faible, se précipitent dans la brèche, qui est conquise une fois pour toutes. Je me trouverai satisfait si mes travaux, sans pouvoir plus, suffisent pour ouvrir ainsi une trouée, pour préparer à la pensée un plus vaste champ.

... Mon temps heureux, c'est celui où je me suis consacré à l'homme.

... C'était là tout pour moi... les énergies de l'humanité qu'il s'agissait d'entretenir et d'accroître, n'importe à quel prix, de dérouler et de faire éclater tout d'un coup, comme le signe, le blason et le caractère de l'homme... Je ne voyais aucune utilité dans le passé... Mais toi, fils chéri des jours à venir, tu ne le rejetteras pas ainsi, le passé tout rempli de profonds enseignements sur les termes auxquels la terre t'est donnée à bail... L'espoir et la crainte entretiendront en toi ta nature d'homme [1].

1. Traductions de M. J. Milsaud.

Dans la *Veillée de Noël*, rebuté d'abord par certaine étroitesse de conception, par certaines formes de l'adoration, le poète franchit la porte de la chapelle où il avait suivi la foule ; et rendu à l'air libre, une bouffée de pluie à la face, le cœur dilaté comme les poumons :

— Moi aussi, s'écrie-t-il, j'ai mon église à moi, et c'est dans cette église-là que j'ai senti la foi me venir !

. . . . . .

Puis, plus tard, enseigné par l'Ombre souveraine qui personnifie l'amour de Dieu, Celle qui a dit : Là où deux ou trois sont assemblés en mon nom... il proclamera :

A l'avenir, quand un toit d'église couvrira de la grande famille n'importe quelle espèce, n'importe quels êtres portant au front le mot *amour* au-dessus de leurs grands yeux sérieux, je ne mettrai plus un mur entre eux et moi.

Dans l'*Aventure de Balaustion*, cette apostrophe à Hercule, au moment où il quitte la table du festin pour arracher Alceste à la mort :

Toi, venu en notre monde pour l'aider, que joie te soit ! Ceci est le signe authentique, le sceau de la divinité : que sa joie aille augmentant, augmentant sans cesse jusqu'à bourgeonner et fleurir, s'épanouir en la passion de souffrir pour l'homme et de recommencer à la douleur [1].

Après la floraison la graine tombe, fin de tout. Dis, la voit-on mépriser notre terre et chercher le soleil ? Mais c'est son but, sa fin suprême de tomber pour

1. La même pensée se retrouve dans *Lyric Love*.

mourir dans ce sol, pour, une fois de plus, y savourer le froid, et la nuit, et l'oubli. Pour en jaillir aussi, et croître à travers la douleur vers la joie, toujours, toujours plus de joie, plus parfaite joie, faire en ce monde un peu de bien.

Et ailleurs :

Nous tombons pour nous relever, sommes vaincus pour combattre encore, dormons pour nous réveiller.

— N'y a-t-il pas, Festus, deux moments dans l'aventure du plongeur : celui où, mendiant, il se prépare à descendre ; celui où, prince, il remonte avec la perle ? Je plonge, Festus ! — Nous t'attendons à la sortie.

. . . . . .

... Non ! en plein midi, dans le tumulte de sa journée de travail, joyeusement acclamez celui que vous ne verrez plus. Dites-lui d'aller en avant, poitrine et dos tels qu'ils doivent-être ; de lutter et de vaincre, et de lutter encore ; de se comporter là-haut comme ici.

Dans certains morceaux, dans *The Ring and the Book* en particulier, on sentira une harmonie de pensée singulièrement intéressante entre l'auteur et celle qui, au moment où cette œuvre sera composée, aura depuis plusieurs années cessé de partager sa vie ; on peut bien dire d'eux, comme Montaigne en parlant de son ami, que *leurs âmes avaient charrié ensemble*. Et pourtant jamais il n'y eut entre eux collaboration. De tout ce que l'on sait sur leur manière de travailler, il résulte au contraire que l'appel à la critique mutuelle venait seulement une fois l'œuvre écrite.

Par la similitude de sa vocation et sa grandeur personnelle non moins que comme le com-

pagnon de la vie d'Élizabeth, Robert Browning avait droit à ces quelques pages, parenthèse nécessaire au roman. Il fallait présenter ici l'écrivain, à côté de l'homme déjà entrevu à travers les lettres de la poétesse, et qui va désormais partager avec elle notre attention.

VIII

LE CANTIQUE D'AMOUR

Va-t'en !.. mais pourtant je sens
[qu'à l'avenir,
Dans ton ombre toujours je
[resterai blottie.
Sonnet VI[1].

Laisse ces pages par un long
[rêve froissées;
Écris à mes jours une épi-
[graphe nouvelle.
Sonnet XLII.

En novembre 1845, enfin, ils s'étaient fiancés. Dans une lettre de février 1846, elle explique la subtile, la toute-puissante influence, l'effet victorieux d'une de ses paroles là où de longs discours venus d'autres lèvres eussent été vains, la conviction instinctive surgie, dès leur premier entretien, qu'il lisait en elle comme dans un journal. « Votre amour fut pour moi tel celui de Dieu. C'est à genoux qu'il faut le recevoir. Comment ai-je mérité cela de la part de Dieu?

1. Trad. Fèrn. Henry.

dit-elle ailleurs. Je sais ne l'avoir pas mérité. »

Ces quelques mots, écho de la constante humilité d'Élizabeth qui a souvent paru excessive, sont tout le thème du cantique d'amour composé au jour le jour, au cours de sa lutte entre le sentiment qui l'envahit et la conscience qu'elle a de ses misères, de ses lacunes, de sa fragilité, de sa tristesse relativement à son étonnante vitalité physique et morale, à lui, et qui d'avance la prosterne aux pieds de son libérateur : « pauvres dons à offrir » en échange de l'attachement merveilleux, qui, la glorifiant à ses propres yeux, l'inondait de joie.

Au poème anglais, pourquoi son titre de *Sonnets portugais* ? Robert, à qui, l'heure venue de les lui montrer, elle devait en proposer un autre, en trouva la suggestion dans un souvenir emprunté à l'œuvre même de sa femme. — Non, lui répondit-il, ces sonnets sont ceux de Catarina, ils doivent s'appeler *Sonnets portugais*. — Catarina, c'était l'amante de Camoëns, la belle dame de la cour pour laquelle il avait été exilé, et dont il apprit la mort à l'étranger. Dans une courte poésie du recueil de 1844, Élizabeth avait supposé la mourante écrivant à l'ami lointain son émouvant adieu, savourant jusqu'à l'heure des dernières prières le souvenir du cher madrigal qu'il adressait naguère « à ces yeux les plus doux qu'il eût vus », et tressant autour de lui ses pensées de tendresse. Dix-neuf strophes ramenaient en refrain final les mots chéris.

Le regard fixé sur la porte qu'il ne franchira pas, Catarina jette à l'aimé son adieu, rappelle les jours de printemps où la louange douce chantait à son oreille; se demande si, présent à cette heure, il les chanterait de même... Oui, peut-être, non pour leur beauté éteinte, mais pour l'amour de l'amour qu'il y saurait lire. Et son regard, à lui, retrouvé, ramènerait en eux la lumière envolée... Mais il est au loin. Elle sent son âme s'échapper déjà toute penchée vers la tendresse absente, vers les consolations qu'il ferait si bon en recevoir à l'heure du grand départ. Et tout se tait, seul répond le murmure de la fontaine; telle l'eau s'en égoutte en la vasque de marbre, ainsi s'effondre son triste cœur. Plus tard, du moins, reviendra-t-il? A cheval comme jadis à l'heure de l'angelus? sous les murs du couvent dont les chants pieux, mêlant leurs notes suaves aux propos des amoureux, appelaient les sanctions célestes? Elle entrevoit les possibilités de demain, les jeunes femmes qui viendront entendre le chant d'antan... De là-haut, elle veillera sur lui — sur lui veilleront les yeux les plus doux.

L'heure est venue des oraisons dernières.
Le prêtre attend, le chœur, pour la prière
s'est agenouillé. Et l'âme doit aller
aux harmonies plus hautes que les nôtres...
Miserere pour les cœurs las !
De Catherine on ne chantera plus
les yeux, les plus doux qu'on ait vus,

C'est vers le ciel à cette heure qu'ils doivent concentrer leur éclat. Elle ne veut même plus garder pour elle les mots consacrés; qu'ils portent demain les hommages de son ami à des yeux plus doux encore : les siens seraient parjures si une larme jalouse devait s'en échapper[1].

Si belle tendresse était faite assurément pour servir de patronne à celle de la poétesse, que son

1. Une partie de cette poésie a été traduite par M. Rostand dans son volume *Les sentiers unis*.

mari appellera souvent sa Catarina à lui, ou sa petite Portugaise, et dont elle a empli la plus parfaite de ses œuvres [1].

C'est à cette place qu'il faut lire les quarante-

1. Ce fut seulement assez longtemps après leur mariage que Robert eut pour la première fois connaissance des *Sonnets Portugais*. Voici comment Mr Edmond Gosse a d'abord raconté la chose dans les *Critical Kit-Kats* de 1896. Les époux avait coutume d'écrire dans deux pièces séparées, elle au premier étage, lui au rez-de-chaussée dans la salle à manger (à Pise, d'après cette version). Comme il attendait un jour, debout devant la fenêtre, que le couvert fût mis — il aurait, un instant auparavant observé en plaisantant qu'Élizabeth ne lui avait jamais encore dédié de vers comme ont coutume de faire les poètes amoureux, — il sentit sa femme, entrée derrière lui qui glissait furtivement quelques feuillets dans sa poche, l'empêchait de se retourner, et se sauvait avec la prière de tout détruire s'il n'était pas content de son cadeau. Or sur la demande expresse de M. Rosen, éditeur à Venise de l'édition bijou dédiée à la marquise Peruzzi, parue en 1906, le poète déclare que cela se passa non à Pise mais aux Bagni di Lucca quelques mois après la naissance de leur petit garçon. (Pourquoi alors la publication des *Sonnets* figure-t-elle pour l'année 1847 dans la liste chronologique des *Poetical Works* ?) Quoi qu'il en soit de la date, l'accord demeure sur la causerie qui amena à la lumière ce précieux manuscrit; elle avait eu pour objet la poésie amoureuse, et Robert avait, au cours de l'entretien, montré quelque scepticisme à l'endroit de la profondeur des affections qui s'expriment en vers, pour avouer du reste à la fin qu'il n'y avait rien d'absolu dans cette opinion... Et le lendemain, Elizabeth lui confessait son secret.

Robert ne déchira pas, ne remit pas dans la poche où elles s'étaient blotties, les petites feuilles dignes du grand jour et de l'immortalité. Je n'osai, a-t-il dit, garder pour moi les plus beaux sonnets qui aient été écrits en une langue quelconque depuis Shakespeare. » Et comme elle répugnait à mettre sous les yeux du public cette œuvre tout intime il lui déclara que, gardien de son génie, il avait pour devoir de la publier. Par les soins de miss Russell Mitford, une plaquette en fut faite d'abord. La publicité leur fut donnée en 1850.

quatre sonnets menant leur thème d'amour le long d'un crescendo ininterrompu. La traduction en vers, par M. de Guerrois[1], des *Sonnets* prétendus *Portugais* admettait à ses côtés d'autres tentatives. Trois versions en ont paru depuis : celle en vers de M. Léon Morel[2] ; une en prose de M. A. Savine[3] ; celle en vers encore et si artistique de M. Fernand Henry[4], heureux interprète, chaque fois qu'il s'y consacre, des chefs-d'œuvre d'outre-Manche, remarquablement heureux cette fois et dont l'ouvrage a été couronné par l'Académie française. La nouvelle version que voici, sans cesse remise sur le métier, a bénéficié de tous ces efforts pour pénétrer le plus avant possible dans une pensée parfois subtile. On se demande peut-être pourquoi cette transcription nouvelle après les beaux travaux dont le dernier a été en outre justement défini un véritable tour de force ? C'est qu'il a semblé utile de rendre, une fois dépouillé de toute recherche de prosodie conventionnelle, le chant dont l'émotion fait la beauté.

1. Lemerre 1885.
2. Hachette 1903.
3. Stock 1905.
4. Guilmoto 1905, accompagnée d'une fort intéressante notice biographique et de notes et commentaires également précieux à bien des titres. Voir à ce sujet l'opinion de M. Gabriel Sarrazin dans la revue *La Province* (1905) et celle de Mr James Douglas dans *The Star* (12 août 1905), hommages rendus à un admirable travail.

I

J'étais à songer un jour comment Théocrite
chante les années douces et désirées,
les montre offrant aux mortels jeunes et vieux
d'une main gracieuse chacune un présent ;
je revivais par le vieux chant bercée,
visions successives au travers de mes larmes,
les années douces, les années tristes
qui sur ma propre vie ont projeté leur ombre...
... quand les pas furtifs d'un être mystérieux
interrompant mon sanglot, je me sentis
par les cheveux attirer en arrière.
Et comme je luttais, une voix impérieuse
prononça : — « Devine qui te tient » — « La Mort », dis-je.
Et la voix reprit, argentine : — « Non, l'Amour ».

I THOUGHT once how Theocritus had sung
Of the sweet years, the dear and wished-for years
Who each one in a gracious hand appears
To bear a gift for mortals, old or young :
And, as I mused it in his antique tongue,
I saw, in gradual vision through my tears,
The sweet, sad years, the melancholy years,
Those of my own life, who by turns had flung
A shadow across me. Straightway I was'ware,
So weeping, how a mystic Shape did move
Behind me, and drew me backward by the hair;
And a voice said in mastery, while I strove, —
" Guess now who holds thee? " — " Death ", I said. But, there,
The silver answer rang, — " Not Death, but Love ".

II

Trois êtres seuls en l'univers de Dieu surprirent
ce mot tombé de tes lèvres : Dieu, toi, et moi.
Et l'un répliquant, c'était Dieu, mit l'interdit
sur mes yeux désormais empêchés de te voir,
tellement que, si j'étais morte,
les poids de mort posés sur mes paupières [1]
auraient signifié décret moins absolu.
Entre tous le *non* que Dieu prononce est le pire,
ô mon Ami ! car le vain parler des hommes
ne saurait nous séparer, ni les océans
nous changer, ni les tempêtes nous réduire.
Nos mains plutôt se joindraient par dessus les monts.
Le Ciel enfin fût-il entre nous dressé,
plus forts seraient nos vœux unis par les étoiles.

But only three in all God's universe
Have heard this word thou hast said, — Himself, beside
Thee speaking, and me listening ! and replied
One of us... *that* was God, ... and laid the curse
So darkly on my eyelids, as to amerce
My sight from seeing thee, — that if I had died,
The death-weights, placed there, would have signified
Less absolute exclusion. " Nay " is worse
From God than from all others, O my friend !
Men could not part us with their worldly jars,
Nor the seas change us, nor the tempests bend;
Our hands would touch for all the mountain-bars :
And, heaven being rolled between us at the end,
We should but vow the faster for the stars.

1. Allusion à l'usage qui, dans le Nord de l'Angleterre, faisait placer sur les paupières des morts, des pièces d'or conservées à cet effet dans les familles.

III

Nous sommes différents, ô Cœur princier,
deux fois différents, de mœurs et de destinées.
Quand leurs ailes se frôlent au passage,
nos deux anges gardiens s'étonnent.
Hôte des cours, désiré des fêtes mondaines,
où ton art exerce sa royauté,
cent yeux te récompensent
plus brillants que les miens même, brillants de larmes.
De tes hautes persiennes, pourquoi me suivre,
pauvre chanteuse errante et lasse
qui m'essaie à chanter dans la nuit,
appuyée au tronc d'un cyprès ?
Le chrème est sur ton front, sur le mien la rosée,
la mort seule doit les rendre égaux.

Unlike are we, unlike, O princely Heart!
Unlike our uses and our destinies.
Our ministering two angels look surprise
On one another, as they strike athwart
Their wings in passing. Thou, bethink thee, art
A guest for queens to social pageantries,
With gages from a hundred brighter eyes
Than tears even can make mine, to play thy part
Of chief musician. What hast *thou* to do
With looking from the lattice-lights at me,
A poor, tired, wandering singer, singing through
The dark, and leaning up a cypress tree?
The chrism is on thine head, — on mine, the dew, —
And Death must dig the level where these agree.

IV

Ta place, gracieux chantre de hauts poèmes,
est en un palais, où, pour surprendre
de nouveaux chants sur tes lèvres fécondes,
on verra les danseurs interrompre le bal.
Mon seuil est trop pauvre et trop pauvre ma demeure
pour abriter, splendeur vermeille,
l'ample richesse de tes harmonies.
Lève les yeux : vois ma fenêtre en ruine,
la chouette et la chauve-souris dans le toit.
Seul le grillon répond à ta mandoline.
Fais silence; n'éveille pas l'écho,
qui plus encore dirait ma désolation.
Une voix pleure ici solitaire, distante...
elle pleure comme tu dois chanter.

Thou hast thy calling to some palace-floor,
Most gracious singer of high poems ! where
The dancers will break footing, from the care
Of watching up thy pregnant lips for more.
And dost thou lift this house's latch too poor
For hand of thine ? and canst thou think and bear
To let thy music drop here unaware
In folds of golden fulness at my door ?
Look up and see the casement broken in,
The bats and owlets builders in the roof!
My cricket chirps against thy mandolin.
Hush, call no echo up in further proof
Of desolation ! there's a voice within
That weeps... as thou must sing... alone, aloof.

V

Je soulève mon cœur alourdi,
comme Electre autrefois son urne funéraire,
et mes yeux dans les tiens
j'en répands la cendre à tes pieds.
Vois la tristesse en mon cœur amassée,
et combien cette cendre grise
couve d'ardentes étincelles.
Ton pied méprisant peut les éteindre;
soumise, je courberai la tête.
Mais si, près de moi, Bien Aimé,
tu attends que le vent les disperse,
des flammes qu'il va faire jaillir
le laurier ne saurait préserver ton front.
Plutôt passe au large, va ton chemin.

I LIFT my heavy heart up solemnly,
As once Electra her sepulchral urn,
And, looking in thine eyes, I overturn
The ashes at thy feet. Behold and see
What a great heap of grief lay hid in me,
And how the red wild sparkles dimly burn
Through the ashen greyness. If thy foot in scorn
Could tread them out to darkness utterly,
It might be well perhaps. But if instead
Thou wait beside me for the wind to blow
The grey dust up,... those laurels on thine head,
O my Belovëd, will not shield thee so,
That none of all the fires shall scorch and shred
The hair beneath. Stand further off then! go.

VI

Et pourtant, j'appartiens à ton ombre
seule, je ne sais plus désormais
ni orienter ma vie,
ni commander à mon âme,
ni, comme auparavant sereine,
élever mes mains vers la clarté du soleil,
sans éprouver qu'une chose me manque :
l'étreinte de ta main dans la mienne.
La Destinée a mis entre nous la distance,
mais ton cœur dans le mien pour y battre double.
Ce que je fais, ce que je rêve est de toi,
comme le vin tire son goût de la grappe ;
que j'implore Dieu, c'est ton nom qu'il entend,
que je pleure, Il voit tes larmes dans mes larmes.

Go from me. Yet I feel that I shall stand
Henceforward in thy shadow. Nevermore
Alone upon the threshold of my door
Of individual life, I shall command
The uses of my soul, nor lift my hand
Serenely in the sunshine as before,
Without the sense of that wich I forbore —
Thy touch upon the palm. The widest land
Doom takes to part us, leaves thy heart in mine
With pulses that beat double. What I do
And what I dream include thee, as the wine
Must taste of its own grapes. And when I sue
God for myself, He hears that name of thine,
And sees within my eyes the tears of two.

VII

La face du monde me paraît changée
depuis qu'à mes côtés, doucement, ton âme
me défend de l'affreux précipice de mort
où je pensais sombrer,
et m'enseigne avec l'amour
un rythme nouveau de vie.
Prête à boire la coupe de tristesse
par Dieu donnée à mon baptême,
j'en prise la douceur auprès de toi.
Les noms de patrie et de ciel changent,
suivant que tu es ou seras ici ou là.
Ce luth et ces chants, aimés hier
(les anges le savent), ne me sont plus chers,
si ton nom ne résonne en leurs accents.

THE face of all the world is changed, I think,
Since first I heard the footsteps of thy soul
Move still, oh, still, beside me, as they stole
Betwixt me and the dreadful outer brink
Of obvious death, where I, who thought to sink,
Was caught up into love, and taught the whole
Of life in a new rhythm. The cup of dole
God gave for baptism, I am fain to drink,
And praise its sweetness, Sweet, with thee anear.
The names of country, heaven, are changed away
For where thou art or shalt be, there or here;
And this... this lute and song... loved yesterday,
(The singing angels know) are only dear
Because thy name moves right in what they say.

VIII

Comme jadis l'or fin, la pourpre sans mélange
exposés en offrande à la porte des temples,
tu m'offres, don royal, inespéré, ton cœur.
Pour être indigne de tes munificences
et n'avoir rien à donner en retour,
suis-je froide ? suis-je ingrate ?
Non, pas froide, très pauvre seulement ;
car — Dieu le sait —
les larmes que j'ai versées
ont éteint les couleurs de ma vie :
elles l'ont laissée étoffe si pâle,
si morte, qu'elle ne pourrait devenir
l'oreiller où reposer ta tête.
Eloigne-toi, et qu'on la foule aux pieds.

What can I give thee back, O liberal
And princely giver, who hast brought the gold
And purple of thine heart, unstained, untold,
And laid them on the outside of the wall
For such as I to take or leave withal,
In unexpected largesse ? am I cold,
Ungrateful, that for these most manifold
High gifts, I render nothing back at all ?
Not so; not cold, — but very poor instead.
Ask God who knows. For frequent tears have run
The colours from my life, and left so dead
And pale a stuff, it were not fitly done
To give the same as pillow to thy head.
Go farther ! let it serve to trample on.

IX

Ondée amère de mes larmes,
soupirs de mes ans, rares sourires
péniblement éclos à ton appel,
sur mes lèvres au renoncement vouées,
c'est là tout mon bien.
Pareils présents, je l'avoue avec tristesse,
ne sont pas d'un cœur généreux.
Dois-je te les offrir?
Pour être amants, nous ne sommes égaux!
Je ne veux pas souiller ta pourpre de ma cendre,
ni de mon souffle empoisonné
ternir ton cristal. Il serait injuste,
ô Bien Aimé, de t'imposer mon amour.
Je t'aime, et seule je dois aimer.

Can it be right to give what I can give?
To let thee sit beneath the fall of tears
As salt as mine, and hear the sighing years
Re-sighing on my lips renunciative
Through those infrequent smiles which fail to live
For all thy adjurations? O my fears,
That this can scarce be right! We are not peers,
So to be lovers; and I own, and grieve,
That givers of such gifts as mine are, must
Be counted with the ungenerous. Out, alas!
I will not soil thy purple with my dust,
Nor breathe my poison on thy Venice-glass,
Nor give thee any love — which were unjust.
Beloved, I only love thee! let it pass.

X

Et cependant l'amour, le simple amour
est beau en vérité et digne de suffrage.
Le feu brille, qu'il soit l'incendie d'un temple,
ou la flamme du chanvre. Une égale lueur
jaillit de la touffe d'herbe et du cèdre.
Et l'amour est un feu ; et si je dis : « je t'aime
oui... je t'aime », me voici transfigurée,
glorifiée à tes yeux, consciente que par moi
des rayons nouveaux éclairent ton visage.
Rien n'est bas en amour, si humble soit-il ;
des moindres créatures qui l'offrent à Dieu,
Dieu l'accepte. Alors, infime, je sens
le grand œuvre d'Amour illuminer en moi,
et magnifier le grand œuvre de Nature.

Yet, love, mere love, is beautiful indeed
And worthy of acceptation. Fire is bright,
Let temple burn, or flax ; an equal light
Leaps in the flame from cedar-plank or weed :
And love is fire. And when I say at need
I love thee... mark !... *I love thee* — in thy sight
I stand transfigured, glorified aright,
With conscience of the new rays that proceed
Out of my face toward thine. There's nothing low
In love, when love the lowest : meanest creatures
Who love God, God accepts while loving so.
And what I *feel*, across the inferior features
Of what I *am*, doth flash itself, and show
How that great work of Love enhances Nature's.

XI

S'il est vrai qu'aimer puisse être un mérite,
je ne me crois pas indigne tout à fait.
Pourquoi remarquer mes joues pâlies,
mes genoux tremblants sous le poids de la tristesse,
ma lassitude de barde, naguère
prêt à gravir les cîmes de l'Aorne,
aujourd'hui chanteur plaintif capable à peine
de se mesurer au rossignol du vallon?
Une chose est claire, ô mon Bien-Aimé;
je ne suis pas digne de toi, ni de ton rang.
Mais en aimant j'ai conquis le droit vainqueur
de continuer à t'aimer,
fût-ce en vain... de te bénir...
effort suprême, de renoncer à Toi.

And therefore if to love can be desert,
I am not all unworthy. Cheek as pale
As these you see, and trembling knees that fail
To bear the burden of a heavy heart, —
This weary minstrel-life that once was girt
To climb Aornus, and can scarce avail
To pipe now 'gainst the valley nightingale
A melancholy music, — why advert
To these things? O Beloved, it is plain
I am not of thy worth nor for thy place!
And yet, because I love thee, I obtain
From that same love this vindicating grace,
To live on still in love, and yet in vain, —
To bless thee, yet renounce thee to thy face.

XII

Mais cet amour, mon orgueil,
rubis sur mon front, assez éclatant
pour faire luire aux yeux de tous
les feux qui sont au dedans de moi,
je ne le connaîtrais pas
si tu ne m'en avais instruite,
lorsque tes yeux graves croisèrent les miens,
et que l'amour éveilla l'amour.
Je ne puis même parler d'amour
comme d'un bien qui m'appartienne.
Ton âme a transporté mon âme craintive,
l'a placée près de toi sur un trône d'or.
Si j'aime — soyons humble, ô mon âme —
c'est par toi seulement, toi mon unique amour.

Indeed this very love which is my boast,
And which, when rising up from breast to brow,
Doth crown me with a ruby large enow
To draw men's eyes and prove the inner cost, —
This love even, all my worth, to the uttermost,
I should not love withal, unless that thou
Hadst set me an example, shown me how,
When first thine earnest eyes with mine were crossed,
And love called love. And thus, I cannot speak
Of love even, as a good thing of my own:
Thy soul hath snatched up mine all faint and weak,
And placed it by thee on a golden throne, —
And that I love (O soul, we must be meek!)
Is by thee only, whom I love alone.

XIII

Et tu voudrais que, trouvant les mots pour le dire,
je te dise mon amour,
et, de mon cœur comme d'un flambeau
sous les vents hostiles, j'éclaire nos visages ?
Ma main le laisse tomber à tes pieds,
mon esprit s'insurge et résiste.
Au plus profond de mon être caché
mon sentiment ne veut pas de paroles.
Non : souffre que mon silence de femme
te soit garant de mon amour de femme,
..... résignée s'il le fallait
à déchirer le manteau de ma vie,
dans la crainte qu'un aveu de ce cœur
n'en révèle la blessure.

And wilt thou have me fashion into speech
The love I bear thee, finding words enough,
And hold the torch out, while the winds are rough,
Between our faces, to cast light on each ? —
I drop it at thy feet. I cannot teach
My hand to hold my spirit so far off
From myself — me — that I should bring thee proof
In words, of love hid in me out of reach.
Nay, let the silence of my womanhood
Commend my woman-love to thy belief, —
Seeing that I stand unwon, however wooed,
And rend the garment of my life, in brief,
By a most dauntless, voiceless fortitude,
Lest one touch of this heart convey its grief.

XIV

Si tu dois m'aimer, ne dis pas :
« Je l'aime pour son sourire, son regard,
son doux parler, le tour plaisant de sa pensée,
qui, tel jour, répondit à la mienne :
car ces choses, Bien Aimé, peuvent changer
— au moins pour toi — et l'amour
par elles enfanté, peut en mourir aussi.
Ne m'aime pas non plus pour la douce pitié
dont tu séchas mes larmes :
consolée par toi, l'on pourrait à la longue,
oubliant de pleurer, perdre ton amour.
Mais aime-moi pour la joie d'aimer,
afin que toujours tu puisses m'aimer,
aimer toute l'Eternité de l'amour.

If thou must love me, let it be for nought
Except for love's sake only. Do not say
" I love her for her smile — her look — her way
Of speaking gently, — for a trick of thought
That falls in well with mine, and certes brought
A sense of pleasant ease on such a day " —
For these things in themselves, Beloved, may
Be changed, or change for thee, — and love, so wrought,
May be unwrought so. Neither love me for
Thine own dear pity's wiping my cheeks dry, —
A creature might forget to weep, who bore
Thy comfort long, and lose thy love thereby !
But love me for love's sake, that evermore
Thou may'st love on, through love's eternity.

XV

Ne me reproche pas, je t'en conjure,
de garder en ta présence
un visage calme et songeur,
car nos yeux ne vont pas le même chemin,
nos fronts ne reflètent pas même clarté !
Toi, tu m'observes sans méfiance,
telle une abeille sous l'ambre captive,
prison d'amour où, par le chagrin réduite,
j'ai trouvé le salut pour n'en sortir jamais.
Mais moi, j'entrevois au-delà de l'amour,
la fin de l'amour,
l'oubli par delà le souvenir :
ainsi des hauteurs le regard suit le fleuve
jusqu'au flot amer où il le voit finir.

Accuse me not, beseech thee, that I wear
Too calm and sad a face in front of thine ;
For we two look two ways, and cannot shine
With the same sunlight on our brow and hair.
On me thou lookest with no doubting care,
As on a bee shut in a crystalline;
Since sorrow hath shut me safe in love's divine,
And to spread wing and fly in the outer air
Were most impossible failure, if I strove
To fail so. But I look on thee — on thee —
Beholding, besides love, the end of love,
Hearing oblivion beyond memory;
As one who sits and gazes from above,
Over the rivers to the bitter sea.

XVI

Mais puissant et noble, tel un roi,
tu peux triompher de mes frayeurs,
m'envelopper de ta pourpre
si étroitement, que mon cœur,
sur ton cœur pressé, en oublie
comme il tremblait quand il était seul.
Plus noble, plus entière est la victoire
qui relève au lieu d'écraser.
Ainsi qu'un soldat touché par l'épée
proclame en tombant la lutte finie,
prête à me relever à ta parole,
je déclare fini mon doute.
Parle, Bien Aimé, et grandisse ton amour
pour en grandir d'autant ma valeur à tes yeux.

And yet, because thou overcomest so,
Because thou art more noble and like a king,
Thou canst prevail against my fears and fling
Thy purple round me, till my heart shall grow
Too close against thine heart henceforth to know
How it shook when alone. Why, conquering
May prove as lordly and complete a thing
In lifting upward, as in crushing low!
And as a vanquished soldier yields his sword
To one who lifts him from the bloody earth,
Even so, Beloved, I at last record,
Here ends my strife. If *thou* invite me forth,
I rise above abasement at the word.
Make thy love larger to enlarge my worth.

XVII

Tu sais, mon poète, toucher toutes les notes
que Dieu a mises au livre de ses harmonies,
évoquer, du plein bruissement des mondes
une mélodie, la suivre flottante et pure
dans un air serein, musique bienfaisante,
antidote aux pires souffrances humaines,
en verser le baume en nos oreilles.
C'est là ton destin voulu de Dieu,
le mien est de te servir... Et dis-moi, Cher,
pour t'être meilleure comment me veux-tu ?
Te serai-je espoir et chant d'allégresse ?
ou mélancolie d'un beau souvenir
infusée à ton chant ? Me veux-tu, pour chanter,
ombre... de palmier, ou de pin ? Me veux-tu
la tombe pour reposer ton chant ?... Choisis.

My poet, thou canst touch on all the notes
God set between His After and Before,
And strike up and strike off the general roar
Of the rushing worlds a melody that floats
In a serene air purely. Antidotes
Of medicated music, answering for
Mankind's forlornest uses, thou canst pour
From thence into their ears. God's will devotes
Thine to such ends, and mine to wait on thine.
How, Dearest, wilt thou have me for most use ?
A hope, to sing by gladly ? or a fine
Sad memory, with thy songs to interfuse ?
A shade, in which to sing — of palm or pine ?
A grave, on which to rest from singing ? Choose.

XVIII

Prends, Ami, la boucle de cheveux qu'à cette heure,
pensive, j'enroule autour de mes doigts.
Nul homme jamais n'en reçut.
Hier a pris fin la journée de ma jeunesse.
Mes sauts ne feront plus bondir ma chevelure,
je n'y piquerai plus, comme les jeunes filles,
la rose ou le myrte : elle doit, sur mon front
penché par l'habitude de la tristesse,
sur mes joues pâlies masquer désormais
la trace de mes pleurs. Des ciseaux funèbres
devaient, pensais-je, les premiers m'en dépouiller.
Mais l'amour y a droit. Prends-la pour y trouver,
pure après tant d'années, la trace du baiser
qu'y mirent en mourant les lèvres de ma mère.

I NEVER gave a lock of hair away
To a man, Dearest, except this to thee,
Which now upon my fingers thoughtfully
I ring out to the full brown length and say
" Take it ". My day of youth went yesterday
My hair no longer bounds to my foot's glee,
Nor plant I it from rose or myrtle-tree,
As girls do, any more : it only may
Now shade on two pale cheeks the mark of tears,
Taught drooping from the head that hangs aside
Through sorrow's trick. I thought the funeral-shears
Would take this first, but Love is justified, —
Take it thou, — finding pure, from all those years,
The kiss my mother left here when she died.

XIX

Ce gage, je prétends l'échanger,
comme on fait des gemmes sur le Rialto,
contre un don pareil de mon Poète.
plus précieux que les trésors d'Argos...
Sur les tempes des muses, Pindare
a vu l'ébène et la pourpre;
sur les tiennes, Bien Aimé,
le laurier a marqué son ombre;
mon haleine caressante
saura l'y retenir.
Ici, près de mon cœur,
j'ai placé ton présent,
pour qu'il y garde la chaleur de ton front
jusqu'à ce que la mort refroidisse la mienne.

The soul's Rialto hath its merchandize;
I barter curl for curl upon that mart.
And from my poet's forehead to my heart
Receive this lock which outweighs argosies, —
As purply black, as erst to Pindar's eyes
The dim purpureal tresses gloomed athwart
The nine white Muse-brows. For this counterpart,...
The bay-crown's shade, Beloved, I surmise,
Still lingers on thy curl, it is so black!
Thus, with a fillet of smooth-kissing breath,
I tie the shadows safe from gliding back,
And lay the gift where nothing hindereth;
Here on my heart, as on thy brow, to lack
No natural heat till mine grows cold in death.

XX

Quand je pense que déjà l'autre hiver
Aimé, mon Aimé, tu vivais en ce monde
pendant que, gisante ici dans la neige,
je n'y savais voir la trace de tes pas,
entendre à ta voix fuir le silence;
anneau par anneau, comptant mes servitudes
comme si jamais ta main ne les dût rompre.
... Je bois à la coupe des merveilles, m'étonne
de n'avoir pas senti le jour et la nuit
tressaillir de tes actes, de tes paroles,
et dans la fleur des perce-neige épanouis
sous tes yeux, de ne t'avoir pas pressenti.
C'est ainsi que l'athée, en sa torpeur aveugle,
ne sait pas évoquer le Dieu qu'il ne voit pas.

Beloved, my Belovëd, when I think
That thou wast in the world a year ago,
What time I sat alone here in the snow
And saw no footprint, heard the silence sink
No moment at thy voice, but, link by link,
Went counting all my chains as if that so
They never could fall off at any blow
Struck by thy possible hand, — why, thus I drink
Of life's great cup of wonder! Wonderful,
Never to feel thee thrill the day or night
With personal act or speech, — nor ever cull
Some prescience of thee with the blossoms white
Thou sawest growing! Atheists are as dull,
Who cannot guess God's presence out of sight.

XXI

Dis et redis encor, dis que tu m'aimes,
dût cette redite une fois de plus
te sembler chant de coucou. Souviens-toi
qu'à la colline, à la plaine, à la vallée,
au bois, jamais le frais printemps, sans ce refrain,
ne battit son plein de verdure.
Saluée en ma nuit par l'appel incertain
d'une voix surnaturelle, je n'ose y croire
Je t'en supplie : parle et redis que tu m'aimes.
Qui pourrait trouver trop d'étoiles au ciel,
trop de fleurs au cours de l'année ?
Rythme argentin, sonnerie jamais lassante,
dis que tu m'aimes, que tu m'aimes... cependant
que tu m'aimeras dans le silence du cœur.

Say over again, and yet once over again,
That thou dost love me. Though the word repeated
Should seem " a cuckoo-song ", as thou dost treat it.
Remember, never to the hill or plain,
Valley and wood, without her cuckoo-strain
Comes the fresh Spring in all her green completed.
Belovëd, I, amid the darkness greeted
By a doubtful spirit-voice, in that doubt's pain
Cry, " Speak once more — thou lovest ! " Who can fea
Too many stars, though each in heaven shall roll,
Too many flowers, though each shall crown the year ?
Say thou dost love me, love me, love me — toll
The silver iterance ! — only minding, Dear,
To love me also in silence with thy soul.

XXII

Quand, droites et fortes, nos deux âmes se dressent
face contre face, et silencieuses approchent
leurs ailes, jusqu'à faire jaillir la flamme
au contact de leurs extrémités frémissantes,
quelle amertume pourrait nous offrir la terre,
et pourquoi n'y serions-nous pas heureux longtemps ?
Les anges, là-haut, de leur perfection
nous oppresseraient, troubleraient,
en semant l'or de leurs chants divins,
la profondeur de notre silence aimé.
Plutôt restons ici où l'humeur des hommes,
hostile aux purs esprits, permet la solitude,
asile où aimer la durée d'un jour,
en attendant l'heure de la mort.

When our two souls stand up erect and strong,
Face to face, silent, drawing nigh and nigher,
Until the lengthening wings break into fire
At either curvèd point, — what bitter wrong
Can the earth do to us, that we should not long
Be here contented ? Think. In mounting higher,
The angels would press on us and aspire
To drop some golden orb of perfect song
Into our deep, dear silence. Let us stay
Rather on earth, Belovèd, — where the unfit
Contrarious moods of men recoil away
And isolate pure spirits, and permit
A place to stand and love in for a day,
With darkness and the death-hour rouding it.

XXIII

Et si cette heure sonnait ? si j'étais morte,
manquerait-il vraiment quelque chose à ta vie ?
la tombe humide où dormirait ma tête
ferait-elle plus froid l'éclat de ton soleil ?
Cette pensée m'éblouit. Je suis tienne,
il est vrai — mais le suis-je à ce point
que ma main tremblante emplisse ta coupe ?...
En ce cas, je consens à vivre, et te dis :
aime, aime-moi ! A moi tes regards, ton souffle !
Pareille à ces femmes de haute lignée
dont l'amour gaiement sacrifie terres et titres,
pour toi je renonce au tombeau.
J'échange la douce perspective du ciel
contre la terre à tes côtés.

Is it indeed so ? If I lay here dead,
Wouldst thou miss any life in losing mine?
And would the sun for thee more coldly shine
Because of grave-damps falling round my head ?
I marvelled, my Belovëd, when I read
Thy thought so in the letter. I am thine —
But... *so* much to thee? Can I pour thy wine
While my hands tremble ? Then my soul, instead
Of dreams of death, resumes life's lower range..
Then, love me, Love ! look on me — breathe on me !
As brighter ladies do not count it strange,
For love, to give up acres and degree,
I yield the grave for thy sake, and exchange
My near sweet view of heaven, for earth with thee !

XXIV

Que s'éteigne la malice du monde
dans la main tiède et douce de l'amour,
telle, inoffensive, une lame refermée ;
et que des luttes humaines le cliquetis
n'atteigne pas notre oreille.
Ma vie est sans alarme, appuyée à ta vie.
Contre les coups impuissants des mondains,
je me sens assurée ainsi que par un charme.
Très blancs toujours, les lis de nos destinées
peuvent puiser à nouveau dans leurs racines
la vigueur des durables floraisons,
boire aux rosées célestes, sur les sommets
pousser droit leurs tiges hors l'atteinte des hommes.
Dieu seul, qui nous fit riches, nous peut appauvrir.

Let the world's sharpness like a clasping knife
Shut in upon itself and do no harm
In this close hand of Love, now soft and warm,
And let us hear no sound of human strife
After the click of the shutting. Life to life —
I lean upon thee, Dear, without alarm,
And feel as safe as guarded by a charm
Against the stab of worldlings, who if rife
Are weak to injure. Very whitely still
The lilies of our lives may reassure
Their blossoms from their roots, accessible
Alone to heavenly dews that drop not fewer;
Growing straight, out of man's reach, on the hill.
God only, who made us rich, can make us poor.

XXV

Jusqu'au jour, Ami, où j'ai vu ton visage,
j'ai traîné d'année en année un cœur pesant;
où tristesse après tristesse tenaient la place
des joies naturelles au cœur de la femme,
perles légères qu'à l'heure de la danse,
une à une, soulèvent ses battements.
Mes espérances devenaient longs désespoirs
et la grâce de Dieu même pouvait à peine
l'élever au-dessus d'un monde désolé.
Mais tu m'as dit de t'apporter ce cœur,
de l'abandonner, sereine, à ta puissance,
comme à la loi de son être. Et voici,
le tien sur lui se referme, médiateur
entre les astres et le sort inaccompli

A HEAVY heart, Beloved, have I borne
From year to year until I saw thy face,
And sorrow after sorrow took the place
Of all those natural joys as lightly worn
As the stringed pearls, each lifted in its turn
By a beating heart at dance-time. Hopes apace
Were changed to long despairs, till God's own grace
Could scarcely lift above the world forlorn
My heavy heart. Then *thou* didst bid me bring
And let it drop adown thy calmly great
Deep being! Fast it sinketh, as a thing
Which its own nature does precipitate,
While thine doth close above it, mediating
Betwixt the stars and the unaccomplished fate

XXVI

Depuis des années, seule avec mes visions,
je trouvais en elles d'aimables compagnes,
et ne pensais ouïr plus douce musique.
Mais leurs robes de pourpre bientôt
furent atteintes par la pousssière,
leurs luths se firent silencieux.
Et je sentis sous leurs regards mourants
mon esprit défaillir, mes yeux se voiler.
Alors tu vins être ce qu'elles semblaient être.
Leur brillant éclat, leurs chants, leur splendeur
sanctifiés comme l'eau des fonts baptismaux,
se sont retrouvés en Toi, et, venant de Toi,
ont comblé tous les besoins de mon âme :
tant les dons de Dieu surpassent nos plus beaux rêves.

I LIVED with visions for my company
Instead of men and women, years ago,
And found them gentle mates, nor thought to know
A sweeter music than they played to me.
But soon their trailing purple was not free
Of this world's dust, their lutes did silent grow,
And I myself grew faint and blind below
Their vanishing eyes. Then THOU didst come — to be,
Beloved, what they seemed. Their shining fronts,
Their songs, their splendours, (better, yet the same,
As river-water hallowed into fonts)
Met in thee, and from out thee overcame
My soul with satisfaction of all wants:
Because God's gifts put man's best dreams to shame.

XXVII

J'étais gisante sur la terre désolée,
et tu m'as relevée. Et mes boucles tombaient
languissantes, quand tes baisers sous l'œil des anges
ont, de leur souffle rédempteur, sur mon front
fait briller l'espérance. Aimé mien, mon Aimé,
tu vins à moi quand le monde m'eut délaissée.
Et moi qui ne cherchais que Dieu, je te trouvai.
Je te trouve et suis sauve, forte, heureuse.
Comme aux champs d'asphodèles on triomphe
à rappeler les langueurs de l'humaine vie;
ainsi passant de la tristesse à la joie,
j'ai le cœur gonflé d'orgueil, et j'atteste
que l'Amour, puissant à l'égal de la Mort,
comme elle régénère.

My own Beloved, who hast lifted me
From this drear flat of earth where I was thrown,
And, in betwixt the languid ringlets, blown
A life-breath, till the forehead hopefully
Shines out again, as all the angels see,
Before thy saving kiss ! My own, my own,
Who camest to me when the world was gone,
And I who looked for only God, found *thee* !
I find thee ; I am safe, and strong, and glad.
As one who stands in dewless asphodel,
Looks backward on the tedious time he had
In the upper life, — so I, with bosom-swell,
Make witness, here, between the good and bad,
That Love, as strong as Death, retrieves as well.

XXVIII

Mes lettres, papier mort, toutes, muet et blanc !
Et pourtant elles semblent frissonner et vivre
entre mes doigts tremblants qui, de leurs nœuds défaits,
les laissent échapper sur mes genoux ce soir...
L'une implorait me voir une fois en ami.
Une autre, chose simple qui me fit pleurer,
fixait un jour de printemps pour serrer ma main;
Cette autre, papier léger, disait : « je t'aime ».
Alors je m'affaissai, sentant que mon passé
s'écroulait foudroyé par les desseins de Dieu.
Cette autre : « Je suis tien », et l'encre en a pâli
pour avoir souvent pressé mon cœur agité.
Et celle-ci... L'amour aurait parlé en vain
si j'osais dire ce que celle-ci disait.

My letters ? all dead paper, mute and white !
And yet they seem alive and quivering
Against my tremulous hands which loose the string
And let them drop down on my knee to-night.
This said, — he wished to have me in his sight
Once, as a friend : this fixed a day in spring
To come and touch my hand... a simple thing,
Yet I wept for it ! — this,... the paper's light...
Said, *Dear, I love thee*, and I sank and quailed
As if God's future thundered on my past.
This said, *I am thine* — and so its ink has paled
With lying at my heart that beat too fast.
And this... O Love, thy words have ill availed
If, what this said, I dared repeat at last !

XXIX

Je songe à toi. Mes pensées t'enveloppent,
pampres sauvages, bourgeonnent et s'entrelacent,
et bientôt masquent de leurs larges feuilles
l'arbre où ma tendresse les tient attachées.
Mais que nul ne me soupçonne, ô mon Palmier,
te préférer mes pensées. Parais,
ta présence vaut mieux et m'est plus chère.
Du sommet altier que bruisse la ramée!
Secoue ce parement de verdure
et le brise et disperse à tous les vents,
et montre entier le stipe à découvert.
Joie de te voir, de t'entendre,
de respirer à ton ombre un air nouveau,
trop près de toi pour penser à toi.

I THINK of thee! — my thoughts do twine and bud
About thee, as wild vines, about a tree,
Put out broad leaves, and soon there's nought to see
Except the straggling green which hides the wood.
Yet, O my palm-tree, be it understood
I will not have my thoughts instead of thee
Who art dearer, better! Rather, instantly
Renew thy presence; as a strong tree should,
Rustle thy boughs and set thy trunk all bare,
And let these bands of greenery which insphere thee,
Drop heavily down, — burst, shattered, everywhere!
Because, in this deep joy to see and hear thee
And breathe within thy shadow a new air,
I do not think of thee — I am too near thee,

XXX

Je vois ce soir ton image à travers mes larmes,
— pourtant aujourd'hui je te vis sourire —
et cherche d'où me vient cette tristesse,
de toi, Bien Aimé, ou de moi ? Devant l'autel
où chantent l'allégresse et l'action de grâces,
l'acolyte peut tomber inanimé ;
confus alors à ses oreilles bourdonnantes
résonne l'amen des répons. Ainsi perplexe,
loin de tes yeux, j'entends confusément ta voix,
et tes serments me deviennent incertains.
M'aimes-tu ? ou bien ai-je rêvé cette gloire,
et d'éblouissement me suis-je évanouie ?
se peut-il que revienne la lumière,
réelle et chaude comme à cette heure mes larmes ?

I see thine image through my tears to-night,
And yet to-day I saw thee smiling. How
Refer the cause? — Belovëd, is it thou
Or I, who makes me sad ? The acolyte
Amid the chanted joy and thankful rite
May so fall flat, with pale insensate brow,
On the altar-stair. I hear thy voice and vow,
Perplexed, uncertain, since thou art out of sight,
As he, in his swooning ears, the choir's Amen.
Belovëd, dost thou love? or did I see all
The glory as I dreamed, and fainted when
Too vehement light dilated my ideal,
For my soul's eyes ? Will that light come again,
As now these tears come — falling hot and real ?

XXXI

Tu viens : plus n'est besoin de paroles.
Mon âme sous ton regard déborde de joie
comme sous leurs paupières heureuses
frémit au soleil l'âme des enfants.
Voici, j'errais affolée par le doute,
et pourtant je ne puis regretter ma faiblesse;
je regrette ton absence, et le ministère
d'appui mutuel un instant évanoui.
Demeure près de moi, colombe secourable,
oppose à mes terreurs ton cœur serein.
De tes divines inspirations,
couve mes pensées tremblantes,
faibles oisillons égarés sans défense
sous la nudité du ciel.

Thou comest ! all is said without a word.
I sit beneath thy looks, as children do
In the noon-sun, with souls that tremble through
Their happy eyelids from an unaverred
Yet prodigal inward joy. Behold, I erred
In that last doubt ! and yet I cannot rue
The sin most, but the occasion — that we two
Should for a moment stand unministered
By a mutual presence. Ah, keep near and close,
Thou dove-like help ! and, when my fears would rise,
With thy broad heart serenely interpose :
Brood down with thy divine sufficiencies
These thoughts which tremble when bereft of those,
Like callow birds left desert to the skies.

XXXII

Il me semblait, quand sur ton serment
le soleil s'est levé pour la première fois,
que le jour finissant dût rompre des liens
trop hâtifs pour nouer un durable contrat.
Des cœurs trop pressés d'aimer, pensais-je,
peuvent passer bientôt de l'amour à la haine.
Qu'étais-je pour la foi d'un homme pareil?
Viole usée, que le chanteur avec dépit
rejette aux premières notes discordantes,
de peur d'en gâter son chant.
Mais c'était te faire injure, car, de même
que d'un mauvais instrument la main d'un maître
sait tirer des accords parfaits,
ainsi d'un même élan les grandes âmes savent
et créer et s'éprendre de leur création.

The first time that the sun rose on thine oath
To love me, I looked forward to the moon
To slacken all those bonds which seemed too soon
And quickly tied to make a lasting troth.
Quick-loving hearts, I thought, may quickly loathe
And, looking on myself, I seemed not one
For such man's love! — more like an out of-tune
Worn viol, a good singer would be wroth
To spoil his song with, and which, snatched in haste,
Is laid down at the first ill-sounding note.
I did not wrong myself so, but I placed
A wrong on *thee*. For perfect strains may float
'Neath master-hands, from instruments defaced, —
And great souls, at one stroke, may do and doat.

XXXIII

Oui, nomme-moi de mon nom familier,
mon nom d'enfant, celui dont l'appel me faisait
laisser mes jeux, ma cueillette de primevères,
pour courir aux figures souriantes
dont le regard me disait aimée;
ravie à la terre, unie aux chœurs célestes,
leur tendre voix ne m'appellera plus;
le silence couvre les tombes, et vainement
je recours à Dieu... à Dieu... Que tes lèvres
héritent de leurs lèvres inanimées.
Des fleurs du Nord complète le Midi; récolte
dans mon vœu tardif la primeur de mon amour.
Oui, appelle-moi de ce nom : le même cœur
est là pour te répondre, j'en fais serment.

Yes, call me by my pet-name! let me hear
The name I used to run at, when a child,
From innocent play, and leave the cowslips piled,
To glance up in some face that proved me dear
With the look of its eyes. I miss the clear
Fond voices which, being drawn and reconciled
Into the music of Heaven's undefiled,
Call me no longer. Silence on the bier,
While I call God — call God! — So let thy mouth
Be heir to those who are now exanimate.
Gather the north flowers to complete the south,
And catch the early love up in the late.
Yes, call me by that name, — and I, in truth,
With the same heart, will answer and not wait.

XXXIV

Je répondrai du même cœur, ai-je dit,
quand ta voix à son tour me donnera ce nom.
Vaine promesse ! est-il bien le même, ce cœur
qu'ont troublé les hostilités de la vie ?
Tu sais combien j'étais empressée jadis
à laisser mes fleurs, souriante encore
en obéissant, du sourire éclos au jeu :
pour te répondre, je m'arrache à cette heure
aux graves pensers, ceux de la solitude ;
et mon cœur va vers toi... ah ! songes-y,
non comme vers un bien, mais à tout son bien !
Mets ici ta main, sens comme il bat,
et reconnais, Ami, que nul pied d'enfant
ne pourrait courir aussi rapide.

With the same heart, I said, I'll answer thee
As those, when thou shalt call me by my name —
Lo, the vain promise ! is the same, the same,
Perplexed and ruffled by life's strategy ?
When called before, I told how hastily
I dropped my flowers or brake off from a game,
To run and answer with the smile that came
At play last moment, and went on with me
Through my obedience. When I answer now,
I drop a grave thought, break from solitude ;
Yet still my heart goes to thee — ponder how —
Not as to a single good, but all my good !
Lay thy hand on it, best one, and allow
That no child's foot could run fast as this blood.

XXXV

Pour toi, je laisse tout, seras-tu tout pour moi ?
Et se peut-il que jamais ne me manquent
la causerie du foyer, sa bénédiction,
et le baiser que chacun donne et reçoit;
qu'à mes yeux ne paraissent étranges
les parois, le sol d'une demeure nouvelle ?
Veux-tu prendre la place qu'auprès de moi tiennent
des yeux morts, trop tendres pour être délogés,
épreuve suprême : vaincre la douleur,
plus forte que l'amour, plus dure à vaincre,
amour et douleur par surcroît ? *
J'ai souffert, hélas ! et suis dure à aimer.
Aime-moi pourtant, le veux-tu ? Ouvre ton cœur,
pour abriter l'aile humide de ta colombe.

If I leave all for thee, wilt thou exchange
And be all to me ? Shall I never miss
Home-talk and blessing and the common kiss
That comes to each in turn, nor count it strange,
When I look up, to drop on a new range
Of walls and floors, another home than this ?
Nay, wilt thou fill that place by me which is
Filled by dead eyes too tender to know change ?
That's hardest. If to conquer love, has tried,
To conquer grief, tries more, as all things prove ;
For grief indeed is love and grief beside.
Alas, I have grieved so I am hard to love.
Yet love me — wilt thou ? Open thine heart wide,
And fold within, the wet wings of thy dove.

* Allusion à la mort de son frère.

XXXVI

Lorsque l'amour naquit de notre rencontre,
je ne crus pas à un édifice de marbre.
Oscillant comme un pendule entre deux tristesses;
cet amour pouvait-il prétendre à la durée?
Craintive, je me défiais de la lumière
qui venait éclairer mon sentier; je tremblais
de livrer, fût-ce un doigt, à ce guide incertain.
Depuis, bien que j'aie vécu sereine et forte,
je crains toujours, Dieu, je pense, l'a voulu,
que nos mains ne faiblissent dans l'étreinte;
que notre baiser d'amour et de foi ne tombe
inavoué entre nos lèvres refroidies.
Ah! mente l'amour, plutôt que pour un serment
Il perde une joie assignée à son étoile.

When we met first and loved, I did not build
Upon the event with marble. Could it mean
To last, a love set pendulous between
Sorrow and sorrow? Nay, I rather thrilled,
Distrusting every light that seemed to gild
The onward path, and feared to overlean
A finger even. And, though I have grown serene
And strong since then, I think that God has willed
A still renewable fear... O love, O troth...
Lest these enclaspëd hands should never hold,
This mutual kiss drop down between us both
As an unowned thing, once the lips being cold.
And Love, be false! if *he*, to keep one oath,
Must lose one joy, by his life's star foretold.

XXXVII

Pardon, oh ! pardon... Si, de la fermeté,
que je reconnais en toi divine,
j'ai pu me faire une folle image de sable,
c'est que d'un bond m'ont ressaisie
les années insoumises à ton empire,
qu'elles ont forcé ma pensée flottante
à subir leurs doutes et leurs craintes, à nier,
aveugle, la pureté de ta ressemblance,
à transformer le plus noble amour
en indigne contrefaçon de l'amour.
Tel, rentré sauf au port, le païen naufragé
sculptait, échine convulsée, ouïes béantes,
un dauphin, qu'en hommage à son dieu protecteur
il allait déposer sur la marche du temple.

Pardon, oh, pardon, that my soul should make
Of all that strong divineness which I know
For thine and thee, an image only so
Formed of the sand, and fit to shift and break.
It is that distant years which did not take
Thy sovranty, recoiling with a blow,
Have forced my swimming brain to undergo
Their doubt and dread, and blindly to forsake
Thy purity of likeness and distort
Thy worthiest love to a worthless counterfeit.
As if a shipwrecked Pagan, safe in port,
His guardian sea-god to commemorate,
Should set a sculptured porpoise, gills a-snort
And vibrant tail, within the temple-gate.

XXXVIII

Lorsqu'il me baisa pour la première fois,
son baiser à peine vint effleurer
les doigts de la main qui tient cette plume.
Plus blanche elle en est devenue et plus pure,
lente au salut mondain, prompte à faire silence
quand parlent les anges ; je n'y saurais porter
améthyste à mes yeux plus brillante.
Le second baiser plus haut et plus fier,
cherchant mon front, se perdit dans mes cheveux,
don princier, saint chrème d'amour, consécration
de ma douce couronne d'amour... Le troisième
a vêtu mes lèvres des plis de la pourpre ;
cette fois, en vérité, l'orgueil m'est venu
et j'ai dit : « mon amour, mon bien. »

First time he kissed me, he but only kissed
The fingers of this hand wherewith I write;
And ever since, it grew more clean and white,
Slow to world-greetings, quick with its " Oh, list, "
When the angels speak. A ring of amethyst
I could not wear here, plainer to my sight,
Than that first kiss. The second passed in height
The first, and sought the forehead, and half missed,
Half falling on the hair. O beyond meed !
That was the chrism of love, which love's own crown,
With sanctifying sweetness, did precede.
The third upon my lips was folded down
In perfect, purple state; since when, indeed,
I have been proud and said ; " My love, my own. "

XXXIX

Puisque pouvoir et grâce te sont donnés,
sous le masque blanchi par la pluie des ans,
de saisir la figure vraie de mon âme,
témoin lassé de ma course à travers la vie;
puisque la foi et l'amour te font discerner
sous la froide léthargie l'ange patient
qui attend une place aux nouveaux cieux,
que péché, ni malheur, ni afflictions de Dieu,
ni les approches de la mort, ni les défauts
qui éloignent de moi les autres
et me rendent lasse de moi-même;
puisque rien ne t'arrête... Alors, très cher,
apprends-moi à répandre la reconnaissance,
comme tu sèmes les bienfaits.

Because thou hast the power and own'st the grace
To look through and behind this mask of me,
(Against which years have beat thus blanchingly
With their rains), and behold my soul's true face,
The dim and weary witness of life's race, —
Because thou hast the faith and love to see,
Through that same soul's distracting lethargy,
The patient angel waiting for a place
In the new Heavens, — because nor sin nor woe,
Nor God's infliction, nor death's neighbourhood,
Nor all which others viewing, turn to go,
Nor all which makes me tired of all, self-viewed, —
Nothing repels thee,... Dearest, teach me so
To pour out gratitude, as thou dost, good!

XL

D'un bout du monde à l'autre on proclame l'amour.
Pour ma part, certes, je n'y saurais contredire;
en ayant toute jeune entendu le langage,
et depuis, l'heure n'est pas si loi taine,
que le parfum ne dure aux fleurs alors cueillies.
Musulmans et Giaours jettent le mouchoir
au sourire, et n'ont pas pitié du sanglot;
La blanche dent de Polyphème fut sans prise
sur la noix, quand l'averse l'eut polie;
de même un rien suffit à changer en haine,
en oubli, maints amours. D'autre sorte est le tien,
Tu sais, Aimé, bravant chagrin et maladie,
attendre l'heure où rapprocher les âmes,
estimer tôt quand d'autres crient : trop tard.

Oh, yes ! they love through all this world of ours !
I will not gainsay love, called love forsooth :
I have heard love talked in my early youth,
And since, not so long back but that the flowers
Then gathered, smell still. Mussulmans and Giaours
Throw kerchiefs at a smile, and have no ruth
For any weeping. Holypheme's white tooth
Slips on the nut if, after frequent showers,
The shell is over-smooth, — and not so much
Will turn the thing called love, aside to hate
Or else to oblivion. But thou art not such
A lover, my Belovëd ! thou canst wait
Through sorrow and sickness, to bring souls to touch,
And think it soon when others cry " Too late ".

XLI

Je remercie tous ceux qui de cœur m'ont aimée,
à eux de tout mon cœur amour et merci !
Je rends grâce à ceux qui pour épier mon chant
firent halte devant le mur de ma prison,
interrompant leurs pas vers le marché, le temple,
où, trop faible, ma voix ne pouvait atteindre.
Mais toi qui, pour surprendre au travers de mes larmes
les balbutiements de mes lèvres tremblantes,
laissas tomber l'instrument d'un art divin,
comment te remercier ? — Aux années futures,
remettre l'entière possession de mon âme,
leur en demander l'épanouissement,
saluer, des bords de la vie qui s'en va,
l'amour, qui demeure...

I THANK all who have loved me in their hearts,
With thanks and love from mine. Deep thanks to all
Who paused a little near the prison-wall
To hear my music in its louder parts
Ere they went onward, each one to the mart's
Or temple's occupation, beyond call.
But thou, who, in my voice's sink and fall
When the sob took it, thy divinest Art's
Own instrument didst drop down at thy foot
To hearken what I said between my tears,...
Instruct me how to thank thee ! Oh, to shoot
My soul's full meaning into future years,
That *they* should lend it utterance, and salute
Love that endures, from Life that disappears !

XLII

L'avenir ne saurait copier mon passé,
écrivais-je un jour; et croyant à mes côtés
mon ange gardien prêt à m'appuyer,
d'un regard dirigé vers le trône de Dieu,
je me retournai, et te vis à sa place,
toi dont l'âme est apparentée aux anges.
Ce fut après la souffrance le réconfort.
Sous ton regard, mon bâton de pèlerin
vint à se couvrir d'un vert feuillage
de rosée matinale emperlé.
Je ne cherche plus à revivre ma vie;
laisse ces pages par un long rêve froissées;
écris à mes jours une épigraphe nouvelle,
ange mien nouveau, sur terre inespéré.

"*My future will not copy fair my past* —
I wrote that once; and thinking at my side
My ministering life-angel justified
The word by his appealing look upcast
To the white throne of God, I turned at last,
And there, instead, saw thee, not unallied
To angels in thy soul! Then I, long tried
By natural ills, received the comfort fast,
While budding, at thy sight, my pilgrim's staff
Gave out green leaves with morning dews impearled.
I seek no copy now of life's first half:
Leave here the pages with long musing curled,
And write me new my future's epigraph,
New angel mine, unhoped for in the world!

XLIII

Je t'aime, laisse m'en compter les manières,
profondément, largement, aussi haut
que mon âme peut atteindre en poursuivant
les fins de l'Être et de la Grâce idéale.
Je t'aime dans l'humble devoir de chaque jour,
à la lumière du soleil et du foyer,
Je t'aime librement comme on s'attache au bien,
purement comme on fuit la louange,
avec la passion de mes vieilles souffrances
et ma foi d'enfant que j'ai cru perdue,
avec les êtres saints que j'ai perdus.
Je t'aime du souffle, des sourires
et des larmes de toute ma vie,
et si Dieu veut, t'aimerai mieux après la mort.

How do I love thee? Let me count the ways.
I love thee to the depth and breadth and height
My soul can reach, when feeling out of sight
For the ends of Being and ideal Grace.
I love thee to the level of everyday's
Most quiet need, by sun and candlelight.
I love thee freely, as men strive for Right;
I love thee purely, as they turn from Praise.
I love thee with the passion put to use
In my old griefs, and with my childhood's faith.
I love thee with a love I seemed to lose
With my lost saints, — I love thee with the breath,
Smiles, tears, of all my life! — and, if God choose,
I shall but love thee better after death.

XLIV

Bien-aimé, tu m'as apporté beaucoup de fleurs
cueillies au jardin tout l'été, tout l'hiver;
on les eût dit germées en une chambre close
et n'y avoir manqué de soleil ni d'averses.
Prends en retour ces pensées de ma retraite.
Venues par le chaud et par le froid,
elles ont fleuri sur le sol de mon cœur,
plate-bande envahie par les ronces,
la rue amère, et qui attend le jardinier.
— Voici des églantines, voici du lierre !...
Place-les où elles n'aient plus à souffrir.
Apprends à ton œil à en reconnaître
la vraie couleur, et dis à ton âme
que leurs racines sont restées dans la mienne.

Beloved, thou hast brought me many flowers
Plucked in the garden, all the summer through
And winter, and it seemed as if they grew
In this close room, nor missed the sun and showers.
So, in the like name of that love of ours,
Take back these thoughts which here unfolded too,
And which on warm and cold days I withdrew
From my heart's ground. Indeed, those beds and bowers
Be overgrown with bitter weeds and rue,
And wait thy weeding; yet here's eglantine,
Here's ivy! — take them, as I used to do
Thy flowers, and keep them where they shall not pine.
Instruct thine eyes to keep their colours true,
And tell thy soul their roots are left in mine.

Robert écrira un jour, beaucoup plus tard, de longues années après la mort de sa femme, dans son beau poème *The Ring and the Book*, la page suivante, réplique inavouée, mais réplique certainement au Cantique d'amour :

INVOCATION

Lyrique amour, ange ailé,
émerveillement et sauvage désir,
le plus hardi des êtres
qui jamais ait bravé la lumière, salut !
Salut à toi qui sus répondre
quand les appels des ténèbres
vinrent un jour pâlir l'azur des cieux,
ternir leur gloire et t'en précipiter,
t'appeler à la peine pour les hommes,
t'enjoindre la souffrance pour eux, ou la mort.
Salut à toi, qui, des hauteurs, ton sanctuaire,
as pu jeter à la face du soleil
les chants d'une âme apparentée à la sienne,
humaine pourtant et mûre
de la rouge maturité du cœur;
toi dont le cœur n'a pu changer, salut !
Une voix t'implore à cette heure et c'est la même.
Des hauteurs d'où nous vient le secours, écoute :
« Que nul jour je n'adresse à Dieu mon chant
— Dieu jamais mieux ne m'apprit à chanter
que lorsqu'il me fit don de toi —
sinon le front courbé et la main tendue
pour supplier que, malgré la distance et la nuit,
puisse être ce qui fut : renouveau de ta grâce,

splendeur ancienne de ta pensée,
bénédiction retrouvée de ton sourire !
Que jamais non plus mon chant ne s'achève
sans que ma main et mon front se dressent
où les yeux sans atteindre savent chercher
tout espoir, tout appui, tout réconfort;
plus haut toujours, jusqu'aux cieux secourables,
ta demeure, t'offrir en reconnaissance
quelque éclat dont tu puisses être fière,
quelque langueur où poser tes pas. »

IX

MARYLEBONE CHURCH. PISE. FLORENCE.

Beautiful, beautiful Florence !
Lettre à Mrs. Jameson.
(9 avril 1857.)

« Moi qui croyais qu'ils se voyaient pour parler grec ensemble[1] » !...

Il faut maintenant redescendre à la prose de la correspondance, où va se refléter pour nous la vie intérieure et extérieure d'Elizabeth.

Bien touchantes sont les pages à son ami, où, sentant le devoir d'ouvrir son âme en toute sincérité, elle lui expose la très spéciale épreuve que représentent pour elle les rapports si tendus parfois entre Mr Barrett et ses enfants. Elle voudrait instamment lui faire saisir comment

1. Mot d'une amie apprenant leur mariage.

son père « n'est pas de pierre, et pourtant est aussi impossible à ébranler que la pierre ».

Mr Barrett, alarmé par l'état maladif de sa fille, jaloux de sa gloire et d'une affection à laquelle il faisait si peu appel cependant, et, il faut bien le dire, tenant en égoïste à la sécurité que lui promettait leur vie murée, n'admettait, on le sait, pour aucun de ses onze enfants l'idée du mariage.

Il les voulait tout pour lui, il ne pardonna jamais à ceux qui crurent avoir droit à une existence, à un bonheur personnels. Il s'y fût opposé pour Elizabeth avec une inflexible obstination.

Pour elle qui avait rencontré dans sa prison même un amour unique et qui allait par là encourir la très particulière indignation paternelle, le seul moyen d'obéir à la fois à son docteur et à son cœur lui parut être de prévoir et d'éluder l'inévitable défense, de confier sa faiblesse à qui l'implorait comme un don royal, de partir pour l'Italie comme la femme de Robert Browning.

C'est pourquoi le 12 septembre 1846, au lendemain d'une première sortie après sept années de réclusion, d'une promenade en voiture à Regent's Park où elle avait pour la première fois depuis sa jeunesse posé le pied sur du gazon, — sans avoir confié son plan à aucune oreille amie [1],

1. Ils avaient même usé de machiavélisme vis-à-vis de l'ami Kenyon, essayant de mentir avec une maladresse qui leur faisait honneur à tous deux. — M. Merlette.

(ses sœurs seulement la savaient fiancée [1]), sans vouloir exposer personne à partager leur responsabilité, elle rejoignit Robert Browning à l'église de Marylebone où leur mariage fut béni ; pauvre petite église dont, plus tard, dans ses retours à Londres, il ira en pèlerinage baiser le seuil.

Après quoi, rien ne pouvant plus mettre obstacle à son voyage, elle rentra pour le préparer à Wimpole Street. Le visiteur quotidien s'abstint pendant toute une semaine de venir demander comme à l'ordinaire son admission auprès de miss Barrett ; à leur égale droiture le mensonge eût coûté.

« Dans sa famille à lui, également ignorante de l'événement, l'opposition eût été à peine moindre. Si leur amitié y était approuvée, le mariage n'en eût pas moins paru à tous une folie, un acte de pure pitié dicté par la chimère ou la déraison, une inqualifiable imprudence. »

Si le charme pénétrant de cette fragile belle-fille, de cette douce belle-sœur, devait bien vite conquérir Mr Browning père et sa fille Sarianna, leur inquiétude première fut légitime. Une amie écrit plus tard à ce propos les lignes suivantes, dont il est difficile de ne pas sentir la justesse : « Malgré des améliorations éphémères

1. C'est de la même façon clandestine que sa sœur Arabella dut conclure son mariage avec le capitaine Surtees Cook.

il était impossible à Elizabeth de partager le côté le plus actif de la vie de son mari. Il dut alternativement la supprimer ou la vivre sans elle. La tendresse profonde, la sympathie intellectuelle conservèrent à leur union, jusqu'à la fin, une rare beauté. Mais il serait faux de dire qu'elle s'est faite d'une manière magique, sans effort ni sacrifice chez lui, sans résignation chez elle, autant que de ne pas affirmer leur bonheur. »

Voilà donc échappée à la captivité anémiante, à la vie sans air et sans soleil, l'amie que Robert s'était juré d'arracher à la mélancolie de sa destinée, l'Elizabeth préfigurée dans ce poème de la *Fuite de la Duchesse*, qu'il lui avait fait lire dès le début de leur amitié.

And she listened, and she listened...

Elle allait, comme la princesse de ce poème échappée à un joug impitoyable, « subir l'épreuve concluante qui lui ouvrirait l'accès de la tribu nomade, la vie libre des gypsies ! se montrer digne devant tous de voir le signe, d'entendre l'appel, de prononcer le serment, qui ajoute aux enfants de la bruyère une enfant de plus au front sincère, aux grands yeux fidèles ;... elle allait apprendre dans le vaste cercle fraternel que l'amour est le seul bien de ce monde, qu'entraînée avec eux dans la lumière et la joie, elle serait à son gré l'arbre qui soutient la liane, la

liane qui cherche un support : pouvait-elle les aider ? cherchait-elle leur appui ? » Et le poète conclut :

> She was so different, happy and beautiful,
> I felt at once that all was best.

La traversée (19 septembre), le trajet jusqu'à Paris furent plus durs peut-être que ne l'avait prévu Robert, même lorsqu'il croyait sa fiancée incapable de se tenir sur ses jambes, et malgré le dévouement de la fidèle Wilson, qu'ils avaient emmenée pour soigner sa maîtresse (ainsi que Flush... pour *être servi* par Mr Browning, assurait ce dernier). A Paris, ils rencontrèrent leur amie, Mrs Jameson, l'heureuse isolée, comme on l'appelle, parce que libre après un mariage malheureux. Elle leur sauta au cou à tous deux, les appela « gens très sages encore que fous poètes », se mit à dorloter la voyageuse. Elle déclara, en écrivant à quelqu'un, que la façon dont il s'occupait de sa malade faisait d'elle l'amie de Mr Browning. Elle ajoutait : « Que le ciel vienne en aide à mon poète et à ma poétesse. Excellents tous deux. Mais je me demande comment leur cerveau et leur cœur de rêveurs vont cheminer dans les prosaïques sentiers de notre monde ».

En chemin de fer, en diligence, plus loin descendant le Rhône en bateau, avec cette secourable amie ils poursuivirent leur route vers le

Midi ; firent halte, après Moulins, à Avignon ; visitèrent la Fontaine de Vaucluse dont « l'amour et la poésie prirent une seconde fois possession », dit gaiement Elizabeth en racontant l'excursion et l'ingénieuse sollicitude de Robert à l'en faire jouir sans fatigue, portée par lui de pierre en pierre comme une enfant. Sur quoi Flush, croyant venue la fin du monde, se jeta à l'eau avec un héroïsme dont il n'était point coutumier et rejoignit sa chère maîtresse en piteux état, déconcerté tout à fait par un esprit d'aventure aussi nouveau pour lui que pour elle.

Voyons, à travers le récit d'*Aurora Leigh*, ce que dit son premier tunnel à cette captive d'hier, n'oublions pas surtout que nous sommes en 1847, et que pour tout le monde le chemin de fer avait encore la saveur du dernier prodige.

. . . . . .

Notre train parcourait des campagnes ouvertes et des vallons plus resserrés ; traversait de longs tunnels, pareil à la foudre enfoncée par les marteaux géants de Thor, et qui pénètre la roche et s'y fraie un brusque passage. Fumant d'effort, tremblant de résolution, il jetait aux parois les rugissements désespérés du sifflet, qui dans l'obscurité s'éteignaient étouffés ; nous emportait émus et haletants, tels les Titans oppressés jadis sous le cauchemar des monts entassés.

Enfin nous voici revenus au jour ; sur les terres l'aube flotte : collines aux formes variées, à leur pied champs, riches vignobles, au nom de la France semblent nous faire accueil. Tout le long des coteaux un sol rouge comme le sang de Charlemagne fait ressortir l'environnante verdure. Quelqu'un dit : Marseille ! et voici la cité, Phocée avec derrière elle ses mâts, et

au-delà sa mer toujours miroitante, cimeterre que tient sa main droite et dont la lame nue au bleu du ciel oppose son bleu.

Lisons encore la fin du voyage de son héroïne où c'est toujours Elizabeth qui décrit et qui se raconte :

La nuit vint, se passa entre l'eau et le ciel,
le pourpre du ciel et celui de la mer.
Et tandis que ma compagne dormait, je restai
sur le pont assise à contempler la nuit,
prêtant l'oreille aux échos d'Italie,
pareille au chien qui guette le pas de son maître,
et ne peut s'assoupir, et ne veut pas manger
tant qu'il ne l'a pas entendu...

. . . . . .

Du pays des âmes
je sentais un souffle léger m'arriver.
A l'horizon, les monts miraculeux
se profilaient l'un après l'autre,
pareils aux ombres odysséennes
si grandes et mélancoliques,
altérés du vin frais et bleu des mers,
et curieux de contempler les voyageurs !
Je voyais au-delà de la mer empourprée
les grands plants d'oliviers, voilés de brume,
couvrant les côteaux, et qui s'estompaient
dans la fraternelle clarté de la lune.
Çà et là quelque sombre tour de couvent
paraissait faire corps avec la roche sombre,
et les feux des petits hameaux
faisaient songer à des constellations
qui sur ces hauteurs seraient tombées,
hameaux comme suspendus aux rochers,
et qu'on s'attend à voir glisser au fond des gorges,
avec la scintillante écume des cascades
qui, sur leur chemin, argente à l'envi
bosquets d'orangers et bosquets de myrtes.
Oui, c'était bien là mon Italie !

Gênes, au matin, se montra. Des Doria,
le palais à la façade longue et pâle
nous apparut parmi les verts mamelons,
perçant l'incertaine lueur de l'aube.
Alors, je ne pensai plus : Mon Italie !...
Je pensai : Mon Père !...

Ce cri muet si douloureux sera le sien quand elle reviendra au pays natal ; pour elle, y aborder ce sera retrouver parmi les morts un père encore vivant.

. . . . . .

O mon Italie, ô maison de mon père,
sans lui, qu'allez-vous être !
Les sites sont ou trop, ou trop peu pour nos cœurs :
trop peu quand un printemps d'amour fleurit la terre,
et trop, quand cette splendeur verte,
devenue sécheresse et fouillis,
vient autour de nos pieds bruisser tristement.
Si nous aimons à retrouver un site,
c'est que, sur telle pierre,
nous eûmes un jour quelque rêve.
Mais, au réveil, à y revenir sans le rêve,
il peut arriver, hélas ! d'y trébucher
et de s'y meurtrir. Parfois aussi
elle retombe sur nous et nous écrase,
transformée en dalle funéraire,
et de toutes la plus pesante
rencontrée en ce sol classique des tombeaux.

. . . . . .

Avec l'amie Jameson, ils atteignirent Pise, où ils s'installèrent pour l'hiver.

Un mois plus tard, Élizabeth écrit longuement à une autre amie intime, Mrs James Mar-

tin[1], qu'une circonstance indépendante de sa volonté l'avait seule empêchée de prévenir à la première heure et qui, loin de s'en offenser, avait agi en amie véritable, comme M. Kenyon, du reste, avait essayé de son mieux de calmer les esprits masculins à Wimpole Street.

Informée du fait, Mrs Browning lui dit sa gratitude, lui conte son roman, excuse elle-même l'attitude de son père et de ses frères d'un mot éloquent et simple :

« Ce n'était pas chez eux manque d'affection. « Nous nous étions tous habitués à l'idée d'une « tombe et *j'étais enterrée, voilà tout.* J'avais « abdiqué au point de croire qu'il ne valait pas « la peine d'étendre le petit doigt pour toucher « ma part de vie. Je considérais ma poésie « même comme chose extérieure à moi et qui « devait être faite. Ce qu'on en disait ne me « touchait pas en réalité. État morbide, désolé, « vers lequel ma pensée ne retourne pas sans « horreur, ainsi ferait quelqu'un qu'on aurait « habillé pour le mettre au cercueil et qui, « réveillé à temps de sa léthargie, pourrait « regarder en arrière, revivre sa toilette funèbre. » Elle rappelle comment elle a d'abord, de toutes ses forces, repoussé l'idée de l'amour, expliqué à Mr Browning que son infirmité seule, l'impossibilité d'un mariage, lui permettait d'admettre amitié et visites de la part d'un étranger. Puis

1. *Letters* I, 286. 20 octobre 1846.

vint un jour où il lui déclara que son affection n'était pas de celles qui passent; qu'il attendrait vingt ans s'il le fallait, que de son libre choix il préférait aux réalisations des plus beaux rêves le droit de rester assis une heure chaque jour à côté de sa chaise longue... Puis vient la page déjà citée à propos de Mr Barrett, où elle analyse tout — le caractère de son père, son cœur filial, son découragement d'une part; de l'autre, cet élément nouveau pénétré en elle, ces chauds rayons d'un tel foyer, faisant toutes choses nouvelles et lui persuadant qu'elle a encore œuvre à faire ici-bas, du bonheur à donner, une vie à vivre : « *I was driven and I was drawn*[1] ». On pouvait lui reprocher, elle le sentait bien, d'avoir manqué de générosité, encombré d'un poids mort la carrière de son mari... Ce qui l'avait vaincue, c'était l'attachement très exceptionnel d'un homme très exceptionnel lui-même, la grande réalité de l'amour qui rétablit le niveau entre des valeurs inégales. Elle explique enfin comment elle a jugé plus sage de se passer de l'autorisation paternelle que de recourir à des mesures qui fussent devenues inévitables, elle qui se trouva mal un jour, longtemps avant qu'aucun sentiment personnel fût en jeu, pour avoir entendu son père blâmer un mariage analogue en des termes qui lui font écrire ceci : « Il y a des paroles que je ne puis supporter.

1. J'étais chassée d'une part, de l'autre j'étais attirée.

J'aimerais beaucoup mieux être battue si cela devait me dispenser d'en entendre de pareilles. » « Terribles sont *les coûts* d'ici-bas, a-t-elle écrit quelque part après ses expériences douloureuses, nous acquérons la science en perdant ce que nous espérions, la liberté en perdant ce que nous aimions. »

Pendant tout le cours de cette lettre narrative, elle s'est imposé de ne pas faire l'éloge de son mari; s'est contentée de citer ce mot de l'ami commun : « Mr Browning est grand en toutes choses ! » et de le confirmer : elle sait cela mieux que personne. Mais à la fin son âme déborde, elle se sent autorisée à proclamer que chez ce compagnon inespéré le génie, les talents merveilleux sont les moindres dons d'une nature morale noble et haute entre toutes, à la vaste expérience, à la vie intérieure réfugiée en Dieu, au caractère aussi près de la perfection que cela est possible dans un monde imparfait. Elle renchérit encore dans une lettre à miss Mitford : « L'intelligence chez lui est si peu de chose, au regard du reste, de la tendresse toute féminine, de l'inépuisable bonté, des aspirations élevées de chaque heure. Caractère, humeur, manière d'être, il n'y a de paille nulle part. Il m'arrive de fermer les yeux et de croire à un rêve de mon ange gardien ». Elle devait dire un jour qu'elle avait senti sa nature morale se fortifier près du chêne devenu son appui : ne lui avait-elle pas confessé dès les premiers jours de leur amitié,

constamment consciente de sa présence, joie et force à la fois, *qu'une fois venu il n'était plus parti.*

Sa santé se raffermit étonnamment dans l'atmosphère d'inaccoutumé bonheur et sous le doux ciel de Pise. Elle considérait comme significatif à cet égard le fait que Flush avait fini par n'être plus trop surpris en l'entendant rire. A propos de quelque maladie côtoyée et évitée, elle parle « du luxe subtil qu'il y aurait eu à être malade et à se sentir aimée ».

Ils habitaient en ce premier hiver le collège Ferdinando, près du Dôme, construction de Vasari. Leur vie y était d'une extraordinaire simplicité; ainsi en témoignent les charmantes lettres de novembre. Flâneries de jour dans la vieille cité paisible aux jardins murés, aux vues estompées, aux ponts ensoleillés jetés sur la large rivière; au crépuscule, causerie de l'âtre et bienheureux isolement — une place, pourtant, pour le petit compagnon d'une longue captivité, non seulement au foyer nouveau, mais dans la correspondance, comme sa maîtresse lui en avait fait une naguère dans les mélancoliques effusions de sa retraite.

« Le soir, nous discutons nos projets en croquant des grappes de raisin et des châtaignes rôties. Flush approuve beaucoup Pise (et les châtaignes), parce qu'il sort tous les jours et parle italien aux petits chiens [1].

1. Lettre à miss Mitford, nov. 1846.

Plus colorées encore devinrent ses missives : de Paris à Florence, de Sienne à Rome, elle allait faire partager à ses amis les impressions de la voyageuse, de la femme et plus tard de la mère. Tout lui était amusement dans la vie primitive de leurs retraites italiennes, depuis la vaste jarre à huile apportée en manière de *tub*, jusqu'aux olives et aux grenades qu'elle considérait comme bibelots d'étagère, « non destinés à être mangés corporellement ! »

« Pise est merveilleuse, elle respire le repos sans aucune idée de désolation, repos du sommeil plutôt que de la mort. Après dix jours de pluie, un soleil divin a paru qui nous fait l'effet de devoir être perpétuel, un temps si lumineux et si exquis, à se croire en juin au lieu de novembre. Je sors chaque jour, et les oranges me regardent passer du haut des murs. Quand je suis lasse, nous nous asseyons, et nous regardons courir les lézards. Nous sommes allés jusqu'au bord de la mer, nous avons vu votre belle île bleue (la Corse), ou plutôt Gorgona dit Robert, bleue et belle en tout cas. Nous sommes allés aussi jusqu'au pied des Apennins les voir se mirer dans le pur petit lac d'Ascemo, et dans les pins, où nous avons rencontré de vrais chameaux défilant un à un, chargés de fagots. Demandez-moi après cela si je jouis de ma liberté !... Ma tête en est comme grisée. Avais-je jamais connu le bonheur ? Ah ! il va sans dire, les pensées douloureuses surgissent. Certaines affections sont trop tendres pour me faire trouver léger le sentiment de leur déplaisir et de leur injustice. Seulement il me semble qu'avec le temps et la patience mon pauvre bien cher père se laissera éclairer sur nos vrais motifs, se laissera toucher et nous rouvrira ses bras [1]. »

. . . . . .

1. Lettre à Mrs Martin.

A partir d'avril 1847, avec de petits séjours aux bains de Lucques, ou à Sienne, Florence était devenue l'habituelle résidence des Browning (d'abord, mais pour très peu de temps, dans une petite rue près de Sta Trinita). Ils avaient espéré passer leur premier été à la Vallombrosa « aux châtaigneraies splendides, aux cascades qui se précipitent tête baissée parmi les pins frémissants, avec ce cercle magique de montagnes aux magnétiques correspondances, attentives aux mystérieux messages venus d'en haut », à la Vallombrosa, où toute la haute société de Rome se rend aujourd'hui en tram électrique ou en automobile, et où les mena un traîneau d'osier attelé de quatre bœufs blancs! Ils avaient compté sans les règlements du couvent de Camaldules, hostiles aux visites féminines, et qui n'auraient gardé que l'un des poètes. Priés au bout de trois jours de redescendre, ils en furent réduits à rentrer en ville : ils trouvèrent alors au Palazzo Guidi, (via Maggio) près du Palais Pitti, la demeure définitive à jamais associée à leur mémoire sous le nom de *Casa Guidi*[1]. « Ses murs de forteresse furent le berceau de poésies peut-être immortelles. Sur sa terrasse étroite, située en face de San Felice, haute muraille grise, nos deux poètes amoureux se sont assis combien de fois ! Là, devenue mère, notre Muse, la plus délicieusement radoteuse

1. Dont la voûte devait avoir l'honneur d'abriter Flush dans son dernier sommeil.

des mamans, promènera les premiers pas de son petit Florentin. Et là enfin, s'affranchissant du cercle magique tracé par son bonheur, elle écoutera d'une oreille prophétique les premiers sons tout légers encore, les bruissements à peine perceptibles qui annoncent la révolution prochaine [1]. »

Leurs essais de villégiature échouaient ailleurs encore ; à Fano, sur l'Adriatique, par la déception que leur causa le pays sec et brûlant, « où les visages des habitants semblaient confirmer l'habituelle absence de pluie (R. B.) » ; mais il reste de cette excursion un souvenir qui a son prix, quelques vers de Robert à propos du *Guardian Angel* qu'ils y avaient admiré, tableau représentant un enfant aux mains jointes, à qui son ange enseigne la prière :

> We were at Fano and three times we went
> To sit and see him in his chapel there
> And drink his beauty to our soul's content,
> My angel with me too — my love is here [2].

Comme la *Duchesse* du poète, la bohémienne nouvellement initiée avait vite appris à butiner à toutes les haies. Elle devait plus qu'une autre paraître différente d'elle-même dans sa nouvelle vie. Le passé — « sa seule expérience du

1. Mme J. Darmesteter.
2. Nous étions à Fano et trois fois nous fûmes nous asseoir dans sa chapelle pour l'admirer; jusqu'à rassasier nos âmes, avec auprès de moi mon ange aussi. Mon amour est ici.

passé avait été une tragédie » — le passé c'était l'existence cloîtrée, repliée sur elle-même, limitée à certains contacts, à quelques causeries, à l'étude considérable sans doute, mais solitaire... Le présent, c'était la porte ouverte sur le monde des vivants [1].

Et c'était la nouveauté de tous les aspects, la solitude absolue à l'étranger (les hommes qu'on ne connaît pas valent autant que des arbres !) et cette chose merveilleuse d'être comme si l'on n'avait pas vécu jusque-là, comme si, en vérité, on ne vivait qu'autant qu'il plaît de vivre, avec la fantaisie des sauterelles enfantées par le sol, mais de sauterelles que nul ne s'avisera de capturer. On possède ce monde imprévu animé de créatures nouvelles, lune, soleil, fleurs et gens ! — et rien de tout cela ne vous possède. De vous nommer par votre nom nul n'a le droit, ni de s'enquérir de votre destination, ni de vous demander votre avis sur le livre de Monsieur X, le mariage ou le décès de Mme Z ; ni comment va votre névralgie depuis l'autre jour, ni pourquoi, ne l'ayant plus, vous êtes si pâle encore? Un affranchissement pareil des ennuis de la vie est l'œuvre en général de la mort : c'est ici le dépouillement sans l'angoisse.

Elle s'étonne après cela que « tant de gens dédaigneux des voyages demeurent immobiles par choix, tels des fakirs, jusqu'à laisser sur tout leur corps croître la mousse, pleins d'admiration pour leur verte parure et la vertu dont elle est la preuve !... » Elle parcourt « d'étroites rues qui ne la reconnaissent pas; plus d'un fronton de palais regarde tristement à travers

1. Lubbock.

ses fenêtres jadis grillées de fer à double fin, invite aux amants, aux ennemis embuscade. Elle entre dans les églises où, pendant la plaintive psalmodie de vêpres, quelques femmes prient à genoux sur les dalles sombres, tournées vers la gloire argentée de l'autel. Et souvent quelque rayon tremblant va dorer un visage plus fervent que les autres, de secours plus avide. Alors elle imagine un roman adapté à chaque attitude ». A la façon dont elle lit dans leurs pensées, il semble bien qu'un souvenir d'Erasme ait frôlé sa clairvoyante fantaisie : ces âmes chétives qui, « pour s'élever au ciel, ne trouvent qu'à se tortiller le long de la queue du diable », — car c'est tantôt la convoitise qui parle en elles et tantôt l'intérêt et tantôt la vanité; — n'est-ce pas l'illustration de cette vérité, *que l'on demande parfois aux saints ce qui concerne la folie* ?... Mais à ces naïves oraisons quelque bénédiction doit répondre. « Et nous, d'ailleurs, qui leur cherchons des excuses, est-ce toujours d'idéal que notre âme a soif ? »

Et puis, il y a la campagne toscane... Et il faut bien accorder une place encore à ces pages charmantes. Une fois de plus elle s'y incarne dans son Aurora, elle décrit de cette campagne les menues joies mélangées de façon si touchante à ses chères souffrances personnelles, présentes toujours, atténuées par son actuel bonheur, mais comme gardées au fond de tout pour le préserver d'égoïsme :

Et maintenant, je viens, ô mon Italie, ô mes montagnes, je viens !... Pareille à la mère qui sent son enfant puiser en elle sa nourriture et qui lui sourit, sentez-vous ce soir combien mon âme brûle en aspirant à vous ? Non. Plus indifférentes qu'aux éclairs de chaleur, lueur tremblante à vos cimes inviolées, immuables, vous poursuivez votre marche déterminée vers le soleil levant, ombre à ombre, lumière à lumière, sans dévier jamais de la progression grandiose, comme si en vérité Dieu vous avait faites pour vous-mêmes, et ne voulait pas votre vie troublée par la nôtre.

. . . . . .

Les jours s'écoulaient. De tous ces plaisirs toscans
usés, dépouillés de leur charme,
je faisais revivre l'heureux passé.
Ainsi nous retrouvons, par un jour gris d'automne,
un volume égaré jadis dans l'herbe drue,
après l'avoir coupé par un beau jour d'été,
auprès d'un ami cher. Et nous le retrouvons
quand l'ami n'est plus là, et quand l'herbe est fauchée,
et quand il est trop tard... Alors le regarder
est prétexte à mélancolie intense. On se souvient
que deux mains jadis tenaient le volume,
tenu par une seule aujourd'hui. Le coup d'ongle
dont l'un de nous, tel jour, souligna quelques mots,
de l'autre éveilla le sourire ; et les mots
n'ont plus de mystère que pour un seul...
Je vivais donc et de tendresse et de tristesse.

. . . . . .

Elle évoque les oiseaux et les bestioles, mêle aux enchantements du lumineux midi ses fraîches impressions des toutes premières années, retrouvées après un long sevrage dans ce contact intime repris avec la nature. Elle découvre comme tout de nouveau :

« les insectes qu'on dirait issus des fraîches corolles avec lesquelles ils rivalisent d'éclat, les mites au corps trop

frêle, aux ailes lourdes, les beaux papillons aux ailes bleues trouées de charbons si ardents qu'en leur vol ils zèbrent de feu le bleu du ciel; les lucioles, mignonnes lampes d'amour qui, à travers la nuit vibrante, vont portant leur flamme mignonne, éteinte aussitôt par l'éclat des étoiles immuables, la chouette

dont la note unique suffirait
à exprimer par la musique la tristesse,
et tout le silencieux tourbillon
des chauves-souris qui semblent, dans l'air,
suivre le vaste pourtour d'un dôme d'ombre
invisible pour nous.
Et cette voix des rossignols, dont le chant,
quand nous nous promenons dans la cité,
emporte notre cœur bien haut,
par dessus tous les murs de tous les jardins,
parmi les amandiers... Alors,
plongés dans la lumière d'or de la lune,
nous sentons vaciller sous nos pas
les colonnes d'appui de notre terre...

Elle reconnaissait encore :

les couleuvres aux reflets d'opale, inoffensives, la grenouille à la bouche immense qui vante en coassant les charmes du fossé, le lézard à la tête fine, aux yeux demesurés, dont les verts éclairs sillonnent les murailles, ou qui, si le promeneur reste immobile et muet, le flatte en le prenant pour une roche et familièrement vient courir sur ses pieds.

Ils sont là,
ces petits amis de mon passé,
mais entre nous, quel gouffre!
Ils ne sont plus à moi,
je ne leur suis plus pareille.
Avec l'homme riche de la parabole,
pour rafraîchir mon palais, je soupir.
après une goutte d'eau,
une goutte de cette rosée du passé,
l'innocence de mon enfance

que rien ne pourra rendre et dont je jouissais
avant que sur ma vie n'eût passé
mon cœur en feu ; alors que l'enfant
avec les passereaux pouvait marcher de pair.
A cette heure,
les passereaux sont devenus pour moi trop fiers,
et l'éclat du soleil
a supprimé toute rosée.
Je suis revenue pour trouver mon nid vide,
les oiseaux, plus sages, ne reviennent pas !
Sur cette terre abandonnée,
j'entends résonner le pas de mon père,
j'entends, dans ce silence,
sa voix me redire les noms de la plante,
de l'insecte, ou de l'arbre, ou de la fleur,
ou des constellations au-dessus du Val d'Arno,
avec ces mots souvent répétés : « Mon enfant ...
Mon enfant » ... Quand un père dit : « Mon enfant »
la compréhension nous devient plus facile,
et des transitions étranges de la vie,
et des merveilleuses lois de l'univers.

Puis, l'heure mélancolique passée, le retour au présent, la volonté du bonheur :

Soyons homme ! et, comme autrefois
pieusement fut enfoui le corps d'Alaric,
au lit d'un cours d'eau désséché,
sachons immerger les trésors de notre âme
pour y laisser couler ensuite
à nouveau le courant de vie,
flotter les bateaux marchands chargés de soie,
flotter la nef plaisante emplie de chants !
Soufflez, ô brises !... aidez-nous.

A la Casa Guidi, il suffisait d'ouvrir la porte pour retrouver avec le courant de vie la nef plaisante de chants emplie.

X

PENINI

I must not die, with mother's work to do.
(*The virgin Mary.*) [1].

But now, o baby mine, together.
We turn this hope of ours again
To many an hour of summer weather
When we shall sit and intertwine
Our spirits, and instruct each other
In the pure loves of child and mother!
Two human loves make one divine [2].
(*Isobel's child.*)

Le 9 mars 1849, le petit Robert Wiedemann Barrett Browning venait au monde [3] et plon-

1. Je ne dois pas mourir ayant à remplir tâche de mère.
2. Et maintenant, ô bébé mien, nous espérons de nouveau vivre plus d'une heure d'été ensoleillée, assis paisibles, occupés à tresser ensemble nos esprits, à nous instruire l'un l'autre dans cette affection pure d'enfant et de mère. Car deux amours humains font tendresse divine.
3. On sait qu'en Angleterre on donne souvent pour prénoms des noms de familles alliées : Wiedemann était celui de la mère de Robert, Barett est ici un autre prénom, Penini, un surnom expliqué plus loin.

geait son père dans une extase de joie, l'état de la frêle maman ne donnant aucune inquiétude.

C'est son fils sans doute qui inspira à Elizabeth les passages suivants empruntés à son *Aurora Leigh* : Et d'abord la description d'un enfant endormi sur le lit de sa mère, qui doucement le découvre pour le montrer à une amie :

On n'eût pas plus soigneusement, plus doucement pelé fruit délicat ni révélé grenade aux plus belles couleurs. Sur le dos couché, le petit être d'un an était chaud, humide de vie jusqu'au fond de ses jolies fossettes, jusqu'au bout des boucles adorables qui se jouaient autour de ses traits. Pour abriter ses yeux, on l'avait trop couvert, et chacune de ses joues brûlait, écarlate, telle cette rose, la première où s'infusa le sang d'un berger amoureux.

. . . . . .

De même ici l'amour était présent :

dans la jolie bouche aux lèvres bien closes, qui semblait rêver du lait maternel, dans les petits pieds nus retirés à la façon des oisillons blottis au nid. Tout était doux et tendre, jusqu'aux mains, ces mains mignonnes qui, pour dormir, autour du doigt de sa mère s'étaient serrées, en avaient conservé l'empreinte.

Et tandis que nous restions muettes, le grand jour fit entr'ouvrir ses yeux, puis les ouvrit tout grands, tout bleus, surpris à notre aspect — embarrassés peut-être de concilier avec les petits anges qu'il venait à coup sûr de visiter, notre présence très mortelle ! Petit à petit, cependant, il reconnut le visage de sa mère, l'accepta en échange du ciel, avec un sourire que sans doute il venait d'y apprendre, ne bougea pas du tout, persista seulement à nous sourire — torpeur et extase — si heureux là-haut, si heureux ici-bas qu'en aucune façon il n'admettait d'être troublé...

Comme une rose ? aussi rouge, oui, qu'aucune rose fleurissant sereine au silence de ses pétales, satisfaite en fleurissant de remplir sa destinée.

Et, penchée, elle l'aspira comme un breuvage, effusion d'amour tenant à la fois du ravissement et de l'angoisse, car l'amour comprend l'entière nature, et rien n'est au delà, sinon le seul amour. D'elle-même oublieuse, hors d'elle projetée, toute sa figure pâle et passionnée, bouche, front, yeux, regardaient. Puis, comme il continuait à sourire, elle aussi sourit inconsciente, et son visage à celui de l'enfant parut prendre un reflet.

Pour sentir ce qu'a été la mère en elle[1], il faut continuer à relire les pages où elle fait de cette invraisemblable et captivante Marian Erle, innocemment déchue, l'incarnation de l'amour maternel avec ses transports, sa passion triomphante, ses raisons que la raison ne comprend pas.

. . . . . .

... Je suis morte, je vous le répète. Si, pour empêcher l'enfant de mourir, la mère en moi a survécu, c'est un miracle de Dieu : je ne suis plus que mère. Pour mon fils seulement j'ai chaud ou froid, j'ai faim ou j'ai peur, je sens le parfum des fleurs, la chaleur du soleil, pour lui seul...

Le soupçon d'une faute volontaire la cingle, la navre. — « J'ai volé mon enfant, dites-vous ?... »

... Elle saisit le petit être dans ses bras, l'inonde d'un torrent de larmes, tire de longs sanglots de leurs

1. Voir aussi l'*Enfant d'Isobel*, poésie remontant à 1838.

frémissantes racines... — Ma fleur ! ma seule joie terrestre, mon amour, mon trésor !...

Il semble bien que pour avoir rendu de façon aussi intense, et avec les accents qu'on va voir, le sentiment de cette jeune mère, il faut que la poétesse ait puisé dans ses propres émotions les éléments du drame. Ce fils, qu'elle n'eût jamais osé attendre de la vie, ne l'avait-elle pas un peu volé, elle aussi ? Mariée en dépit des obstacles, mariée contre la volonté paternelle, a-t-elle bien le droit de se parer de cette fleur, de se réjouir de ce trésor ? Voilà ce que lui ont demandé tout bas les voix de la raison et de l'autorité méconnues. Et, forte de son amour de mère, des devoirs même qu'il lui apporte, n'a-t-elle pas répondu à ses propres scrupules intimes par les émouvantes paroles qui se multiplient sous sa plume :

— Il est à moi, dit-elle, à moi !...

. . . . . .

Mon droit est aussi certain que celui de n'importe quelle mère dont le nourrisson mord l'anneau de mariage pour percer ses dents. Si elle en appelle à la loi, moi aussi !...

Mais, ô ma fleur ! mon chéri ! j'ose oublier que je t'ai dans mes bras, je me mets en colère contre le monde, et je t'effraie et je te fais pleurer. Oh ! que c'est mal, n'est-ce pas ? Oh ! la mauvaise mère !...

... Hélas ! vous êtes très bonne, mais je voudrais que vous ne fussiez pas venue pour me mettre dans cet état et effrayer l'enfant. Il est malsain pour ces tout à la joie [1] de se voir arrosés si tôt par nos larmes. Et

1. *Pleasure plats.*

puis ! qui sait ? il m'aimera peut-être moins qu'avant pour m'avoir vue fâchée. On est laid quand on se fâche. Il a les yeux d'un ange, mais il ne voit pas à une aussi grande profondeur. J'ai toujours gardé en sa présence une espèce de sourire pour lui plaire, comme on place la fleur du jardin dans une coupe pour faire croire qu'elle y a poussé [1]. Regarde-moi, trésor, mon chéri ! voici revenue la figure que tu aimes !... Il rit de nouveau, il m'aime : — Ah ! miss Leigh, vous êtes grande et pure ; mais fussiez-vous plus pure encore, eussiez-vous foulé de vos pieds la Jérusalem céleste, et tenu élevés les cordons de votre luth de peur que traînant ils ne vinssent à balayer les douze pierres et s'y tacher blanc sur blanc, la largeur d'une pointe d'aiguille — ce n'est pas vous que l'enfant choisirait, c'est moi, — c'est à moi qu'il s'attacherait, moi la pauvre Marian perdue, qu'il préférerait. Vous auriez beau lui tendre les bras, il résisterait en criant comme nous faisons quand Dieu nous dit d'aller plus haut. Laissez-nous donc. Nous sommes heureux ensemble. Il ne me repousse pas, lui, il est satisfait de m'avoir — moi je n'ai besoin de nul autre !

Et se redressant de toute sa hauteur, présentant son enfant à longueur de bras comme une oriflamme qu'elle opposerait à une armée de reproches, elle continue : Par la tête et les boucles de mon enfant, par ces yeux purs en face desquels aucune femme n'oserait mentir, je jure...

. . . . . .

D'autres femmes déchirées et écrasées, restent capables d'aimer... Pour moi, une fois tuée, le fantôme que je suis, ce fantôme de Marian n'aime plus que l'enfant, plus personne.

... Nous seules pouvons ne jamais dire orphelin qui a Dieu et sa mère ! O mon enfant, ma jolie, jolie fleur qu'une rafale a jetée sur ma poitrine, peut-on

1. Ne croit-on pas voir Elizabeth elle-même recourant à ce subterfuge de tendresse quand le courrier de Wimpole Street menace d'amener sur son front la gravité douloureuse que son *pleasure plat* n'aime pas ?

croire que j'en aurais un autre appelé plus heureux — quoi, plus heureux que le mien, mon trésor, qui ce soir riait si fort avant de s'endormir ?... Non !... je n'aurais plus de place dans mes bras pour d'autres enfants, plus de baisers pour eux : je n'aurais jamais le courage d'écarter mon chéri pour bercer des nouveau-nés. Cette main qui restera nette, sans anneau nuptial, guidera mon fils jusqu'à ce qu'il quitte mes genoux de son propre gré pour marcher au milieu des hommes. Alors je ne l'aurai plus. Il m'aura toujours.

Les premiers mois passés, lorsqu'à l'heure matinale, avec ses chères grandes tulipes sauvages ont été cueillis les lis pourpres de Dante

qu'un souffle de prophète a faits plus amples,
et quelqu'un de ces roseaux grêles
poussés sur les bords de l'Arno, gerbe de sceptres
posés là, jadis,
par la défunte dynastie des dieux,
et qui, depuis, se prennent à fleurir
aux seuls nœuds qu'a touchés, chaude de sang divin,
la main olympienne...

voilà ce qu'au matin elle trouve au réveil sur son lit au son d'un rire clair d'enfant, qu'un « chut ! » en vain essaie d'étouffer. Et les yeux clos toujours, elle attend souriante le baiser qui vient, les caresses qui sur elle vont tomber, tel un bouquet de fleurs dont le poids ferait casser le lien.

Le bambin a grandi : un soir, il trouve trop lente à venir la pulpe rutilante d'une figue que sa mère prépare

et tend à ses petites lèvres impatientes. Comme le fruit sont écarlates, sous les rayons du couchant, ses boucles et son visage. Il crie : — Donne-moi !... donne !... « et de son pied impérieux (nous sommes tous nés princes) il frappe le sol... »

Dans la correspondance de sa maman (*de toutes la plus délicieusement radoteuse*) on le retrouvera bien souvent. Et encore dans cette réflexion du livre I : « Une mère ne craint jamais de parler à son enfant avec trop de sévérité, elle sait que l'amour justifie l'amour ! »

Presque en même temps que cette grande joie, une grande tristesse était venue à la Casa Guidi. Avant d'avoir pu connaître la naissance de son petit-fils, Mrs Browning mère succombait à une maladie de cœur dont ses enfants ne se doutaient même pas. Élizabeth n'avait connu qu'à distance son affection, mais assez pour en sentir la perte, surtout à travers le cœur de son mari profondément atteint. Pas un jour ne s'était écoulé depuis leur mariage, écrit-elle à sa belle-sœur, qu'il ne lui eût parlé d'elle avec ferveur. Ces lettres à miss Sarianna Browning sont délicieuses de sentiment, vraiment fraternelles, riches de doux souvenirs et de fortifiantes paroles, d'exhortations à ne pas s'abandonner au chagrin : — « Nous avons à vivre, nous avons le devoir de ne pas nous coucher sous notre fardeau... Pour vivre bien, il faut marcher en avant et ne pas chercher en arrière de façon morbide les pas, imprimés dans la poussière, de nos bien-aimés qui, hier encore, voyageaient avec nous. Eux-mêmes ne sont pas derrière, mais devant, et nous gardons en nous la ten-

dresse vivante que nous leur portions, pour la compléter quand le cercle de cette vie sera complet aussi. »

Une âme digne de son amitié, cette sœur par alliance, droiture parfaite et parfaite aménité, tendre et discret dévouement, remarquable empire sur soi, telle elle apparaissait trente ans plus tard dans le cadre intime de De Vere Gardens. Dès son mariage, Élizabeth la résumait ainsi : hautement accomplie, le cœur au niveau de la tête.

La douleur de Robert touchait à la désolation. Le voyant si changé, si déprimé, incapable d'aller affronter en Angleterre le vide cruel, sa femme le décida à faire une excursion à la recherche d'un joli coin où passer quelques semaines. La Spezzia avec ses calanques bleues encadrées de bois, Carrare et ses blancheurs scintillantes, les forêts d'oliviers brodant le sol de leurs dentelles d'argent et les festonnantes vignes, tout les enchante. Finalement, les Bagni di Lucca les captivent par la paix du séjour et sa fraîche verdure, et ils y amènent leur fils avec la bonne Wilson, demeurés entre temps à la Casa Guidi. Des trois villages formant cette localité, ils choisissent le plus élevé, nid d'aigle où le poète parvient à reprendre son équilibre; où Élizabeth se met à grimper sur les collines, à monter à âne, à devenir si forte qu'elle ne se reconnaît plus; et le bébé prospère merveilleusement. « Cet air vivifiant de la montagne va,

dit-elle, au cœur autant qu'aux poumons, ravit, entraîne, ravive. » — Son mari, tout heureux de cette transformation, conte-t-il ses exploits, elle lui enjoint de ne pas faire croire aux gens qu'une femme munie de deux pieds est un miracle de la nature.

Pendant les heures de flânerie s'exerçait au milieu de la douce et calmante nature ce ministère de réconfort qu'elle devait un jour décrire :

« Leurs chaises approchées, avec son instinct de femme auprès du chagrin d'un doux ami, elle murmurait à son oreille de ces riens consolants sans forme précise, dont le sens nous échappe à nous-même en les disant, mais qui apaisent l'âme et la fortifient et lui donnent le temps de se ressaisir, d'entendre ce qui est au-delà du murmure; — de ces choses impossibles à transcrire tant elles sont ténues, plus secourables pourtant que si elles étaient davantage... Plus que les fines réflexions — ces séries chromatiques — qui jaillissent des lèvres du penseur; plus que les modulations savantes et les vérités inattendues des maîtres discoureurs, ne sommes-nous pas touchés et relevés souvent par un seul mot — une phrase entrecoupée et que pourrait redire un enfant de trois ans — un regard, un soupir, une main serrée, qui ne veut pas même dire : je vous aime ?

XI

DES FENÊTRES DE LA CASA GUIDI

I heard last night a little child go singing
Past Casa Guidi's windows, by the church
O bella Libertà, o bella ! [1]

Casa Guidi Windows.

A ces esprits si cultivés l'hiver, à Florence, paraissait un peu sevré de lecture. Naguère Balzac et G. Sand pénétraient à travers les barreaux de la prison et gardaient à sa vie quelque couleur, dit Mrs Browning. Aujourd'hui, ils lui manquaient ou se faisaient trop attendre. Des amis américains, entre autres le sculpteur Powers et sa femme, leur apportèrent quelque charme de société.

Les premiers temps de son mariage, où la pro-

1. J'entendis hier soir un petit enfant
qui s'en allait chantant sous les fenêtres
de la Casa Guidi près de l'église :
O belle, belle liberté !

duction littéraire tient peu de place, semblent avoir en revanche élargi le cercle de pensées d'Elizabeth. Les souffrances de l'Irlande lui tenaient fort à cœur, elle les considérait comme une humiliation pour sa patrie, « lèpre de l'orgueil appelant la purification par la souffrance ». Toutes les grandes questions humanitaires la passionnaient. Des États-Unis où ses œuvres étaient très goûtées, et très largement payées, son nom en grand honneur, on n'eut pas de peine à la gagner à l'anti-esclavagisme : l'esclavage était, il va sans dire, à ses yeux « une honteuse cicatrice au front de l'Amérique ». Sur cette iniquité et ses malédictions elle composa la poésie déjà indiquée, dont elle regretta un peu la violence en comprenant que ses amis d'outre-mer pouvaient l'interpréter dans un sens trop hostile ; sous la même inspiration, elle devait publier encore à la fin de sa vie un morceau célèbre. Elizabeth ne devait pas voir la fin de cette crise terrible, mais son intelligence et sa sympathie lui montraient « l'ange d'une grande cause marchant dans la fournaise, et la justice en sortant avec lui[1] ». L'Amérique a rendu un très délicat hommage à la mémoire d'Elizabeth Barrett : dans un lycée de jeunes filles, le Wellesley Collège, une belle salle porte son nom, parloir aux larges baies, dont les vitraux figurent les scènes les plus gracieuses de sa poésie, em-

1. *Lettres*, I, p. 286 (20 octobre 1846).

pruntées au *Nid de Cygne*, à *Lady Geraldine* et à *Aurora Leigh*.

La vie publique en Italie allait absorber toute la puissance de sympathie dont était capable la nature ardente des Browning.

Déjà, en 1846, l'élection de Pie IX au trône pontifical, qui semblait promettre des réformes libérales, avait rempli leur cœur de joie. Le grand-duc de Toscane et Charles-Albert de Piémont étaient supposés favorables aux libertés italiennes. Durant l'automne de 1847, sans doute, Elizabeth écrivit la première partie des *Fenêtres de la Casa Guidi* en spectatrice, non en historien de l'enthousiasme national.

Hymne à l'Italie et à la liberté, tableau d'une révolution vécue et inachevée, ce court poème[1] ne se rattache à aucun genre spécial. Par des moyens très divers, il fait assister à toutes les impressions qui se succèdent dans l'âme de l'auteur, doublées d'une imagination toujours en éveil, toujours rajeunie au contact des souvenirs de l'histoire ou de la littérature qui vivent en elle. Son thème essentiel est le devoir pour l'Italie de semer dans le présent un grand avenir, de vivre de telle façon que ses morts n'aient pas vécu en vain. Toute vibrante des émotions traversées à la porte du palais Pitti, elle rappelle aux Toscans qu'il s'agit d'apporter dans cette lutte, avant des épées, des

1. 1851.

âmes ; elle y fait appel à la générosité de l'Angleterre ; elle y exhorte enfin le peuple italien, quelle que soit l'issue de la lutte, à considérer sa cause comme sainte, et le fait seul de l'avoir défendue comme une bénédiction divine, récompense de la droiture par la justice. Si elle concédait que dans telle ou telle manifestation du caractère national, certains enfantillages çà et là pouvaient appeler le sourire, elle ajoutait qu'une chose demeurait dont il fallait se garder de sourire : la sincérité et la croissance du sentiment populaire.

Il y a une deuxième partie aux *Fenêtres de la Casa Guidi*, un envers à cet enthousiasme : après la révolution, la contre-révolution ; après la procession joyeuse du *Popolo* que symbolise si bien ce tout petit enfant chantant la liberté par les rues d'une voix stridente et de tout son cœur, incapable encore et de la vouloir et de la garder — le retour du grand-duc, l'entrée solennelle des troupes, le revirement des idées... La république toscane avait eu la durée d'un songe.

Au chant d'espoir de la première partie, la seconde fait donc succéder une chronique rimée sur un ton d'amère ironie inspirée par le serment du grand-duc à la constitution, la fuite de Léopold (février 1849) et son retour sous la protection des baïonnettes autrichiennes. Ici la note est toute de violence soit contre Léopold, soit contre les Florentins, soit contre l'Église romaine et toutes les grandes puissances. Et les

incohérences de son jugement, l'écart entre certains élans et certaines conclusions, « son amour de la justice manquant de justice parfois », déroutent un peu le lecteur malgré les magnificences du poème. Le mot final seul rattache cette seconde partie à l'autre par une de ces raisons du cœur qui fait songer à la tempête apaisée soudain par une douce ondée. Son enfant sur les genoux, elle ne veut plus maudire, elle ne peut plus trembler. Il sourit, le petit prophète aux yeux bleus : c'est donc que son pessimisme, à elle, se trompe, et que la Providence de Dieu reconstruira ce que l'histoire a démoli.

Relevons dans la première partie, entre nombre de très beaux passages, cette parole, peut-être déjà une réminiscence : « l'Italie, c'est le trésor commun de tous les peuples ». Et aussi cette page, où guidée par ses rêves généreux, elle tournait ses regards vers sa propre patrie pour lui demander de surhumaines vertus.

Apprenons, en cueillant nos raisins, à abaisser les pampres à la portée des enfants, afin qu'ils en aient leur part ; apprenons à combler une brèche avec des branches d'olivier ; à éteindre un mensonge au moyen d'une vérité, à frapper notre ennemi à la joue au moyen d'un baiser, suivant la méthode triomphante du Christ. Ces choses sont dignes d'être faites par une grande nation afin de prouver la faiblesse de ces « armes victorieuses » dont se vantent les rois des armées... Sois telle, ô mon Angleterre ; puisse ton exemple enseigner aux nations que la gloire et le bien sont une seule et même chose. Proclame la loi par la liberté ; exalte la chevalerie par la paix ; fais comprendre l'empire

d'un regard clair et calme, et comment des mains pures, simplement étendues pour délier une chaîne d'esclave, n'ont point à tirer le glaive pour tenir en respect... O mon Angleterre, que ta pourpre ne sois souillée ni par l'agonie de tes adversaires, ni par des luttes d'accaparement, ni par aucune guerre vile ! Licencie tes généraux, transforme tes victoires, sois grande désormais à la façon des esprits de miséricorde, non plus en humiliant, mais en portant secours [1].

Avec ses plus grands admirateurs on pourra peut-être bien souligner à regret certain manque d'équilibre qui marque chez elle la période de passion politique, au point que ses compatriotes l'accusaient d'y perdre quelque chose de sa dignité en même temps que sa lucide intelligence, Ils devaient bien reconnaître, du reste, tout ce qu'il y avait d'idéal et d'impersonnel dans sa passion, exempte de toute pose, de toute originalité voulue, inspirée par la seule haine du despotisme, le seul amour des institutions démocratiques. « Une formule était à ses yeux toute puissante pour faire descendre sur la terre sa liberté bien-aimée ».

Vers la fin de 1849 (la maternité y était bien sans doute pour quelque chose), il se fit comme une accalmie « dans l'esprit et l'enthousiasme trop insistant de la poétesse ». Au nord, l'Autriche en était venue à ses fins avec la bataille de Novare (23 mars), l'abdication de Charles-Albert, le grand-duc réimposé à ses Florentins. Sous la protection française, Pie IX avait repris possession

1. Fragment des *Fenêtres de la Casa Guidi.*

de Rome (2 juillet); c'en était fait du libéralisme entrevu : Un trône pontifical, dit-elle quelque part, est trop élevé, et la structure en est trop rigide, pour qu'il puisse être le point de départ d'un mouvement libérateur. Au midi, Naples et la Sicile s'étaient données aux Bourbons. A la fin de juillet, Venise capitulait à son tour. Mrs Browning « affligeait son âme pour les patriotes » et retournait à ses travaux personnels ; elle préparait alors la révision et la publication, avec des additions nombreuses, de ses volumes de 1838 et 1844.

L'année 1850 (qui fut celle où *l'Athenaeum* proposait que le *Laureateship* lui fût offert) vit paraître un nouveau recueil de vers[1], moins important que celui de 1844; ce fut le dernier avant la publication de son grand poème.

En 1851, très attristés par l'éclipse de la liberté dans leur pays d'élection, les Browning allèrent en Angleterre par Ravenne, Venise, Lucerne et Paris pour revenir par le Mont-Cenis. Leur halte de quatre semaines à Venise n'a laissé dans la Correspondance que peu de trace artistique. Si développée du côté des lettres, si subtile quand elle parle de la musique ou lui emprunte quelque image pour illustrer une pensée, Elizabeth ne semble avoir eu en peinture qu'une médiocre initiation. On a pu observer

1. Il contient *l'Esclave fugitive*, *Hector dans le jardin*, *H. S. Boyd*, *le Masque*, *un Roseau*, *Insuffisance*, etc.

qu'elle n'avait apporté à ses appréciations de voyageuse aucune originalité et senti profondément ni l'art ni la puissance de l'évocation historique. Lacune curieuse, en effet! Sa plume, intarissablement personnelle sur tous autres sujets, se fit en ce domaine quelque peu conventionnelle; dans ce vaste musée d'histoire qu'est l'Italie, à Rome où ils passèrent tout un hiver[1], elle resta muette sur l'histoire de Rome! Et encore à Ravenne où par tant de causes le passé reste si proche, et si solennel, et si prestigieux, à Ravenne où il y aurait tant à dire sur son évocation, rien à enregistrer que ce maigre écho : « Ne pouvant habiter les églises, qui sont merveilleuses, ni même visiter l'intérieur du tombeau de Dante »... Suivent quelques lamentations sur l'insalubrité du pays et la laideur des rues. Désappointés de ne pouvoir pénétrer dans le monument de Dante, ils durent se contenter d'y aller en pèlerinage, à trois heures du matin, avant de poursuivre leur voyage.

Serait-ce que la séduction des siècles écoulés lui fût nulle ? ou la plastique en général lettre close? En quelque mesure, peut-être, l'un et l'autre. On pourrait bien, dans son œuvre, relever tels passages, et des passages charmants, où elle nomme Giotto, Buonarrotti et Titien, où telle merveille de la statuaire lui fournit une allusion colorée. Mais il n'en pouvait aller au-

1. 1853, via Boccà di Leone 43.

trement avec ses lectures, et à côté d'elle l'homme-universel que nous savons. Il faut bien convenir après cela qu'elle n'aurait pu faire aux arts plastiques moins de place et dans ses écrits et dans ses pensées. Sous ce rapport sa vie cloîtrée avait été le contraire d'une préparation, ses études avaient été littéraires exclusivement. L'initiation fut trop tardive.

D'autre part le présent béni avec ses richesses et son merveilleux affranchissement chanté si bien en elle, qu'il n'y a pas place dans son âme, c'est la réflexion de Mr Lubbock, pour ce culte et cette présence du grand Passé dont les pèlerins d'Italie connaissent la délicieuse obsession. Nul plus qu'elle pourtant, avec sa culture littéraire si complète, n'en serait capable. C'est que son instinct généreux l'entraînait tout entière vers l'avenir. L'Italie qui s'emparait d'elle, c'est celle du lendemain : le *Risorgimento* l'hynoptisait, rejetait dans la même pénombre la Renaissance et l'antiquité : « Rome en était assombrie pour elle, dit un passage de sa correspondance. Elle ne savait plus *penser aux Césars* comme jadis ; les augustes souvenirs s'embrumaient des larmes actuelles, quotidiennes, et de la terre fraîche des récentes tombes ».

XII

PARIS

Venise sur les eaux, Paris sur terre, l'une et l'autre cités de rêve...

(*Lettres.*)

A leur retour de Londres, d'où Mr Barrett père s'était absenté dès leur arrivée, ils s'arrêtent à Paris pour quelques mois. « Mrs Browning, de tout temps aima Paris; on se rappelle qu'elle y avait passé une quinzaine après son mariage. Le charme vivant de la ville, le sentiment qui, dès la première heure de séjour, s'empare de l'Anglais en voyage, d'un esprit plus prompt, plus léger, plus vibrant ici relativement à tout autre point du globe; la sensation d'un affranchissement de l'ennui, d'un essor nouveau avec un tour de pensée plus alerte; tout cela faisait fortement appel à la sympathie de Mrs Brow-

ning, pour qui le charme très différent de l'Italie n'était point le rêve qu'il représente à l'imagination de tant de gens. A l'atmosphère historique hantée de songes, elle préférait de beaucoup une atmosphère de mouvement et d'intelligence; elle savourait avec cela à Paris les occasions de frayer avec le cercle littéraire le plus distingué de l'Europe[1]. »

La vie sur le continent lui semblait « avoir une écorce plus mince, et par suite une sève plus fluide ».

Ce Paris, elle l'a décrit dans quelques pages qui veulent être ici recueillies. Elle y montre son héroïne errant en tous sens,

des rues macadamisées aux boulevards étincelants, et sous les blanches colonnades de ce fantastique et beau Paris, qui porte ses arbres à la manière de plumets comme s'ils étaient faits de main d'homme; clochers et tours, par contre, comme si, sur le sol de la capitale, ils avaient spontanément poussé; ce Paris qui jongle avec ses jets d'eau en des squares ensoleillés, tel un joueur lançant les dés dans une partie dont la beauté est l'enjeu; qui de son souffle éparpille sur le monde en graines légères ses songes, et pour compter ses heures de fête, ensemence l'avenir de pensers féconds.

Belle comme Venise sur les eaux, telle un cygne de mer, Paris nage dans la verdure — jardins boisés tombés entre les murs étroits de ses petites cours, ainsi des prunes sur des genoux de femmes qui se mettraient à tressaillir et à rire. Kilomètres de rues courant après des arbres, toujours bordées des utiles vitrines, écrins ouverts offrant aux regards leurs joyaux. A Paris le métier devient art, l'art une philosophie. Ce brocart,

1. Lubbock.

par exemple, non moins digne, par ses plis, d'orner un atelier de peintre, que tel bronze dans l'étalage vis-à-vis. Ce bronze, au fait, a ses défauts et cet art, quelque chose de trop artificiel, de conscient, comme une jeune fille trop attentive à profiler sur la muraille une silhouette élégante, et qui à la regarder perd la grâce de sa démarche... Idéalistes trop absolus, eux aussi ces artistes...

Puis viennent les réflexions philosophiques appelées par les tragiques souvenirs.

Là, les vieilles Tuileries ont abaissé sur leurs yeux leur capuchon géant, confondues, troublées en leur conscience, ébahies par l'apparition d'une figure nouvelle dans leurs miroirs dévorants... Derrière la grille de leur jardin, quel monceau d'enfants ! on dirait que de toutes les rues avoisinantes ils ont été, tels des feuilles, balayés vers ce point et mis en tas sous les marronniers... serait-ce par les ombres blêmes d'illustres victimes errant sur le théâtre de leur supplice à la recherche de leurs têtes ?

Chers et jolis petits,
je vous souhaite bonne chance ;
avant le prochain bouleversement,
puissiez-vous achever votre jeu.
L'air, ici, est comme encombré de statues,
debout sur leurs fines colonnes, et qui semblent
se faire une fête d'être là,
de profiler sur le bleu merveilleux
leurs silhouettes gracieuses. Quels espaces !
et pour un peuple quel champ d'aération.
Il court vite, ce peuple.., trop vite.
. . . . . .
Dans leur tombeau
gardé par des victoires, j'écoutais tinter
les ossements du Panthéon,
sous la coupole d'or qui domine Paris,
telle une gigantesque bulle d'air.
Louis-Philippe un jour se demanda ;

— Verra-t-on bien revivre ces os secs ?
Or il vécut assez pour le savoir.
Et voilà pour les rois, les politiques,
les poètes surtout,
qui posent à la destinée
maints points d'interrogation
d'une portée plus haute.
. . . . . .

Au retour d'Angleterre, Carlyle a été leur compagnon de route, puis leur hôte de plusieurs soirs; il leur a laissé l'impression d'être l'âme du monde la plus intéressante qu'on puisse rencontrer, amer seulement parce que mélancolique; ironique à force de sensibilité; de causerie singulièrement pittoresque — comme le moindre de ses lecteurs l'aurait deviné !

Pendant ce séjour (1852), elle a le plaisir, sous les auspices de Mazzini, de faire la connaissance de George Sand, désignée par elle bien des années auparavant comme « le plus grand génie féminin que le monde connaisse ».

Elizabeth s'est fait de cette rencontre un événement et une fête. Tout émue, enveloppée de fourrures et de châles, elle brave un froid très vif, à la grande inquiétude de son mari, pour se rendre avec lui en fiacre chez Mme Sand. Celle-ci se montre aimablement accueillante, embrasse son admiratrice à l'arrivée et au départ, mais sans réelle cordialité. Trop de distance la sépare sans doute de la femme de sphère morale si différente qu'est Elizabeth, et même du poète dont le respect voulu ne ressemble guère au genre

d'hommages qui lui sont habituellement adressés. Les voyageurs la revoient à plusieurs reprises, la rencontrent aux Tuileries. Elizabeth est enchantée de sa simplicité, de sa distinction et de son calme. « Mais, sous cette apparence, âme brûlant avec intensité », écrit Mrs Browning.

Elle vit avec cela dans une société qui fait penser à l'abomination de la désolation : des foules d'hommes mal élevés l'adorent à *genoux bas* [1], entre une bouffée de pipe et un jet de salive, ramassis d'énergumènes en haillons, dilués avec de bas comédiens. Elle-même, si différente, si à part, si isolée dans son dédain mélancolique. J'ai éprouvé pour la pauvre femme un profond intérêt, une immense compassion. — Elle déplorait que « cette femme au grand cerveau, cet homme au grand cœur, eût laissé son âme se sensualiser, — elle espérait d'elle encore un coup d'aile vers une atmosphère plus pure ; *quelque souillées que soient ses mains*, conclut-elle en son langage de puritaine, cette femme a une âme nette [2] ».

C'est aussi pendant cet hiver de Paris que son mari se lia d'amitié avec M. J. Milsand; il l'estimait l'homme le plus noble et le plus intellectuel qui fût en France ; elle le considérait elle-même comme étant d'une bonté presque surhumaine. L'un des plus graves entre nos écrivains, penseur profond et critique patient, le collaborateur de la *Revue des Deux Mondes*, venait justement d'y publier une longue et très intéressante

1. En français dans le texte.
2. Paroles empruntées aux deux sonnets dédiés autrefois à George Sand. (*Recueil de* 1844).

étude consacrée à la poésie et à la philosophie de Browning, à propos de la publication récente de *Paracelsus*, alors qu'en Angleterre l'auteur en était encore peu considéré. « Malgré ses défauts, disait-il, ses œuvres prennent à mes yeux, par moments, je ne sais quelles dimensions colossales. » Passant par Dijon quelques années plus tard, le poète, devenu l'ami, ira par deux fois saluer la Maison de Diamant[1], et en bénir le seuil, dit Elizabeth, qui elle-même a été ainsi jugée par l'éminent critique : « Qu'elle écrive donc et souvent, car si fort qu'on aime le bien, après l'avoir lue on l'aime encore davantage. »

En 1858 elle fera encore un rapide séjour à Paris : « Pas de résidence comme celle-là »... — Non qu'elle y pût circuler beaucoup — quelques emplettes, deux ou trois repas au restaurant, c'était tout. Mais

« Paris est si plein de vie, si plein des murmures de cette fontaine éternelle qu'est la jeunesse intellectuelle, que sans parler des boulevards, le seul fait de rouler dans la rue de Rivoli suggère une pulsation plus rapide de la fantaisie. Je l'aime — je l'aime. La beauté architecturale en est merveilleuse. Venise sur les eaux, Paris sur terre, l'une et l'autre cités de rêve. »

1. La maison Milsand, connue sous ce nom, est un joyau de la Renaissance.

XIII

INTIMITÉ

I will speak now
no longer watch you as you sit
reading by the fireside, that great brow
and the spirit small hand propping
it mutely, my heart knows how.
When, if I think but deep enough,
you are wont to answer,
prompt as rhyme [1].

By the Fireside, R. BROWNING.

Plus fascinateur que toutes les capitales et plus réconfortant que toutes les villégiatures demeurait pour les voyageurs le cher foyer florentin.

Et pour nous aussi, ce qu'on trouvait au dedans

1. Je veux parler maintenant et non plus t'observer assise près de l'âtre, ton grand front posé sur ta main mignonne, qui le supporte en silence, mon cœur sait comment. Alors que, si ma pensée va seulement assez profond, elle éveille chez toi un écho prompt comme la rime.

de la Casa Guidi a autant d'attrait aujourd'hui que ce qu'on voyait de ses *Fenêtres*.

Quelques lignes empruntées à *The Ring and the Book* sont intéressantes à relire, qui donnent une claire idée de son intimité. Browning, après avoir exposé d'abord dans une pochade des plus colorées comment, flâneur sur la piazza San Lorenzo au milieu des boutiques de chiffonniers, il a mis la main sur le bouquin précieux, dossier d'où va sortir son poème — comme l'anneau sort du lingot —, nous dit que, penché sur sa trouvaille, il est rentré lentement, a continué chez lui d'en dévorer les pages; du balcon, tout à l'heure, son regard cherchera au loin à travers la nuit Arezzo, où vécurent les héros du drame, Rome où expièrent les meurtriers...

« Le livre, lu jusqu'au bout, fut posé sur la console d'agate massive, qui étendait sa large surface crème sous la glace ancienne dont les dorures ternies allaient jusqu'au plafond, supportée par deux chérubins jumeaux. De la tablette où j'étais accoudé pendant cette absorbante lecture, je me détournai pour en affranchir mon esprit en retrouvant la vie extérieure; et sorti sur l'étroite terrasse qui surplombe la rue, me mis à l'arpenter dans sa longueur, pavée de petits losanges en briques fraîchement arrosés. En face San Felice, avec son mur énorme, ses baies carrées ornées pour une solennité religieuse et tout illuminées, d'où venaient les chants clairs, hymnes d'adoration réservés, semblait-il, aux nuits de juin... sous mes pieds, dans la rue et dans la nuit, une sensation d'humanité affairée, buvant l'obscurité à défaut d'air. Dans le feuillage, des daturas croissant moitié sur la terrasse moitié dans la pièce, les lucioles remplaçaient les fleurs. »

Dans ce sanctuaire, la clarté du jour restait discrète et, du fond de leur cadre noir, les vieux saints rêvaient en toute quiétude.

Le mobilier était tout artistique, tentures et soies fanées, chaises sculptées provenant de couvents avec des boiseries vermoulues transformées en bancs ou en bibliothèques, où logeaient « les livres à la docte apparence»; meubles anciens dont les tiroirs vides excitaient la douce ironie de la maîtresse de maison, qui, dans ce grand espace, s'était réservé un coin tout à elle, divan, fauteuil favori, et sur une table, avec les journaux, tous les objets menus que ses petites mains aimaient à employer. Hommages d'auteurs ou dons d'amis, claires brochures et livres nouveaux souriaient gaiement un peu partout. Il y avait encore « le grave profil de Dante », un plâtre de Keats, — plus tard le croquis à la plume de Tennyson, « la bonne figure de Kenyon », de naïfs essais de peinture par Robert-Wiedemann.

Tout petit déjà, il avait été admis dans le salon à regarder sagement des livres d'images d'où son « petit bouton de rose de bouche » se levait gentiment pour mendier, de temps en temps, un baiser. Il ne s'appelait plus Wiedemann, mais *Penini*[1]. Délicate et suave nature qui reflétait bien le charme de ses parents, et

1. Et d'abord *Pennini*, petit nom donné, dit-on, au tout petit par allusion plaisante à la statue colossale connue sous le nom d'*Apennini* à Pratolino.

que les *Lettres* en maints endroits gracieusement évoquent. Elles le montrent à moins de trois ans porté au bras, à Venise, devant Saint-Marc, dont les offices en musique l'attirent invinciblement, au milieu même d'une crise douloureuse de dents à percer : il oblige sa bonne à entrer avec lui à l'église, où les sons imposants de l'orgue calment ses souffrances. Affectueux et tendre — point jaloux cependant ; ne fait-il pas un jour une scène de désespoir à sa mère, parce qu'elle est reconnue coupable d'avoir plus d'affection pour lui que pour Ferdinando le bon domestique [1] ! Elles le montrent, par une belle journée de vendanges, juché sur un char digne des paysages de la Grèce antique, porté en triomphe et lui-même exultant parmi les hautes corbeilles débordantes de grappes. Pénétré comme sa maman de l'excellence de toutes choses sous le ciel toscan, il déclarait avec conviction qu'en Italie les chats-minets (Pussy-tats) n'égratignent jamais.

Les années passent, et c'est la joie des deux poètes de veiller à l'instruction de *Pen*, qui sans avoir jamais été *crammed* [2], sait déjà lire dans quatre langues et apprend le piano. Tantôt l'un, tantôt l'autre se charge de la dictée, corrige le petit devoir, inscrit sur la marge des annotations pleines de saveur, qui feront de ces

1. Qui peu après épousa la précieuse Wilson et, comme elle, s'attacha à la famille Browning.
2. Bourré de travail.

cahiers enfantins d'émouvants souvenirs à conserver parmi d'autres reliques de famille.

L'enfant tout naturellement subissait l'influence de leur pensée, tendue toujours vers les choses de la politique. Sa mère raconte qu'entrant à Florence en 1852, il s'était mis dans la voiture à embrasser ses parents l'un après l'autre, puis encore et encore, comme si, en passant sur le pont, une émotion personnelle l'agitait; et, entre deux baisers : *pauvre Florence !* dit-il... Élizabeth conclut que certes, depuis le commencement de l'histoire, il n'y a eu de chéri pareil ! Il n'y a certainement pas eu de patriote plus précoce. — L'année suivante, cueillant dans une bordure de buis une fleurette jaune, il s'avisa que cela pouvait avoir quelque parenté avec le drapeau autrichien : « *Ah ! brutto ! Colore tedesco !*

A quelques années de là, le loyalisme de Pen devait se trouver une fois en défaut. C'était à Rome. La petite reine de Naples, rencontrée dans un bal d'enfants à l'ambassade française, lui inspira une admiration des plus tendres; taquiné à son sujet, il avoua ressentir pour sa souriante mélancolie « une espèce d'intérêt ».

Il y a aussi dans la correspondance le récit d'un certain carnaval où Penini s'en donna à cœur joie.

Lorsque, un jour, à Rome, le conteur Andersen vint présenter ses hommages à la femme poète, le petit garçon trouva qu'il ressemblait quelque

peu au vieux canard de ses contes : — *Mais*, ajouta-t-il, *son esprit s'est développé en cygne...* En souvenir de cette visite, disons-le incidemment, la dernière poésie écrite par Élizabeth, datée de Rome et de mai 1861, mettra en scène le charmant écrivain, objet d'une dispute plaisante et courtoise entre

le Nord, qui l'envoie aux pays dorés où croît l'olive, aux rochers plus éclatants, aux mers d'un bleu plus intense, aux insectes qui sont ou lumière ou chanson; et le Sud, qui voudrait garder l'homme parfait résumant en lui les vertus septentrionales, la force laborieuse et l'endurance, la foi humble qui prie et sait affirmer Dieu dans l'obscurité.

« Alas ! but *must* you take him again ?
said the South to the North. »

Voici comment l'enfant apparut en 1858 à des visiteurs :

« Leur petit Robert ressemblait à un lambeau de « poésie égaré dans des boucles brunes et une blouse de « soie. « Je n'avais jamais vu d'enfant aussi frêle, aussi « semblable à un esprit... Sa figure, très jolie, fort « intelligente, rappelle énormément celle de sa mère. « Il a neuf ans, avec une apparence à la fois plus « enfantine et plus mûre que son âge... Ses parents « devraient tourner toute leur attention du côté de son « développement physique, s'efforcer de faire à son « être immatériel un fourreau un peu plus épais. Né « à Florence, fier d'être Florentin (produit si peu « anglais qu'on le dirait d'une autre planète), Penini « aidait quelquefois à servir le thé, à passer les « gâteaux et les fraises. Il se mêlait à la conversation « quand il avait quelque chose à dire, ou se blottissait « sur le canapé pour savourer ses propres pensées ». Le canapé où *sous* un coussin les manuscrits se réfu-

giaient de même, quand survenait une visite. « D'après « sa mère, il a du goût pour la musique, mais ne « se fixe pas plus qu'un papillon; elle n'obtient son « attention qu'en le prenant sur ses genoux et en « lui tenant les mains et les pieds... Mrs Browning « vint au-devant de nous à la porte de son salon, et « nous fit l'accueil le plus bienveillant. C'était une « personne pâle, frêle, à peine un corps; tout juste assez « substantielle pour offrir ses doigts effilés à une « étreinte, pour répondre d'une voix un peu aiguë, mais « douce en même temps. Je ne sais en vérité comment « M. Browning peut supposer qu'il a une femme ter- « restre non plus qu'un enfant terrestre : tous deux « appartiennent évidemment à la race des elfes et, « comme eux, s'évanouiront quelque jour au moment « où il s'y attendra le moins. Bonne et aimable fée en « tous cas, animée des dispositions les plus douces « envers la race humaine, bien qu'elle n'y tienne que « par des liens éloignés. Extraordinairement petite [1] et « pâle, avec des yeux merveilleux d'éclat, de profon- « deur, il n'y a certainement dans le monde aucune « figure pareille à celle-là; ses boucles noires s'enrou- « lent autour de son cou et leur sombre profusion fait « ressortir la blancheur de son visage. Impossible de « me faire une idée de son âge... Il y a de la magie « dans l'impression que produit une créature aussi « étrange quand on se sent certain de sa bienveillance : « on ne devrait trouver en elle, semble-t-il, qu'un « prodige d'amertume et d'aigreur... son enveloppe « charnelle contient le moins de substance possible, et, « dans chacune de ses molécules, il s'est infusé une « parcelle de cœur et d'intelligence. Jamais je n'ai « rencontré chez un être humain aussi peu de pous- « sière périssable... » [2]

Oh ! non, il n'y avait pas en elle de ces dessous mesquins et redoutables ! mais bien « un

1. She was the smallest lady alive, avait dit Robert dans *The Flight of the Duchess.*
2. Mrs Hawthorne.

être qui avait presque atteint la perfection par l'invincible patience..., par l'absence de préoccupations personnelles, qui ne parlait d'elle-même que contrainte et sans le moindre murmure; qui ne jugeait point, sauf quand les grands principes se trouvaient en cause, et alors elle se fût immolée sur l'autel du Bien; qui éprouvait pour tous sympathie, sérieux intérêt pour les plus insignifiants; ... qui croyait à la bonté universelle. »

« Les longues boucles châtain foncé cachent la moitié du petit visage, si tendre, si noble, si espiègle, et laissent apercevoir à travers leurs envolées les grands yeux gris, humides et aimants, et la trop grande bouche aux lignes de bonté et d'éloquence. Le front puissant et rêveur est bien haut pour ce visage mutin [1], au menton petit, troué de fossettes. On dit qu'à vingt ans l'éclat du teint, le nacre des dents, très belles, l'abondance des cheveux, l'invraisemblable longueur des cils, donnaient aux traits irréguliers de cet ensemble mignon comme un reflet de beauté. A partir de la vingt-cinquième année — à partir de sa gloire — la poétesse n'était plus qu'une jeune femme pâle, mignonne, frêle, gracieuse, avec ses langueurs et ses vivacités de créole, mais point jolie. Elle faisait penser aux vers

1. « Ce *front royal, de vérité trop large* aussi *pour les couronnes à la mesure du jour.* » — Comme pour Marceline Desbordes-Valmore, la couleur des yeux a souvent varié dans l'observation ou le souvenir de ses interlocuteurs.

d'Alcée où il célèbre les longs cheveux pleins de violettes de la petite Sapho, « pâle, pure, au sourire de miel[1] ».

« Sa causerie toujours captivante n'était pas en saillies mais en profondeur, dit encore un ami sculpteur; souvent mêlée de remarques originales et tranchantes, assaisonnée d'une gaieté douce et gracieuse bien à elle, faite pour le tête-à-tête. Jamais une remarque insignifiante. Tout ce qu'elle disait valait la peine d'être écouté. Elle savait écouter elle-même et vous donnait son intelligence et son cœur, aussi bien que ses yeux expressifs, qui avaient un langage à eux, très animé. Sa conversation, au contraire, lente, concise, riche d'à propos, offrait le même caractère sérieux et sincère, celui de la femme elle-même... En sa présence, on ne rêvait à rien de frivole, médisance et bavardage s'éteignaient d'instinct, se sentant déplacés... »

« Féminine jusqu'au bout de ses petits pieds, cette femme de génie, et pas féministe du tout... » La réflexion est de Mme Dronsart, qui a raison de ne pas vouloir la reconnaître dans le sautillant personnage de miss Bell d'Anatole France : lorsque furent glanés à Florence les éléments du *Lys rouge*, Élizabeth avait cessé depuis longtemps d'être parmi les vivants[2].

1. Mme J. D.

2. Cela nous a été affirmé par une amie de MM. Browning père et fils, Miss H. Zimmern à Florence.

Le témoignage rendu par diverses plumes à l'extrême subtilité dans l'élévation du sentiment rappelle une ligne d'Elizabeth, qui paraît singulièrement expressive et caractéristique : *It is the hour for souls.* » Ce mot ne peint-il pas sa tendance même, et sa constante orientation? Pour elle, ce fut toujours l'heure des âmes — l'heure de l'âme, et dans la vie intellectuelle et dans la vie affective.

A côté de ces deux êtres immatériels, quelle robustesse, quelle extraordinaire vitalité chez le poète!

S'il faut en croire un *reviewer* célèbre, c'est dans son cabinet de travail qu'il faisait bon le trouver.

« Ce Browning-là était à l'autre ce qu'est le tigre au chat domestique. Sa vigueur naturelle s'y faisait jour; sa parole prenait le volume et les allures d'une cascade. Sa voix s'élevait, retombait en murmure, montait et descendait en gammes mélodieuses. Ceux qu'il attendait jamais n'oublieront sa bienvenue, l'exclamation joyeuse, pareille au son de la trompette, qui les saluait du bout du corridor... Dans le tête-à-tête, il aimait à s'emparer de son visiteur, à le tenir captif dans un siège bas, à le dominer tyranniquement de sa hauteur; marchait autour de sa victime, se dressait devant elle ou à côté, l'enserrait de cercles magiques, tantôt gesticulant, tantôt se baissant à la recherche de quelque renseignement dans un in-folio posé sur le parquet

et sans s'interrompre : pensées, fantaisies, réminiscences jaillissaient de ses lèvres en flots généreux. Ce souvenir évoque la vision d'une étonnante vigueur intellectuelle armée de toutes pièces, et débordant de force géniale. Mr Browning s'élançait au devant de ses hôtes, les deux mains pleines d'*entertainment*, impatient de donner du plaisir plutôt que d'en recevoir. La plupart des grands hommes voient en chaque nouveau venu un ennui certain, un ennemi probable : pour lui, le monde était plein d'amis possibles. »

On raconte qu'il fut pris pour un Américain par une Anglaise, et qu'un interlocuteur de celle-ci, arrivant des États-Unis, fut stupéfait de voir la nationalité du poète ignorée par une compatriote. « Dédaigneux pour la seule préciosité, impitoyable et mordant seulement quand son optimisme avait été mis en défaut, sa rudesse toute de surface, comme l'enveloppe du fruit, conservait intactes fraîcheur et délicatesse du dedans... Mort à soixante-dix-neuf ans, il n'a pas vécu assez longtemps pour voir s'évanouir un seul idéal, ni refroidir un seul de ses enthousiasmes » (E. Gosse).

Il avait réalisé en sa personne physique et psychique la vérité exprimée par sa femme, qu'il est hautement moral de rester jeune le plus longtemps possible.

Gone from our yes, that noble, gracious head,
The quick, keen glance, the welcoming frank smile;
Hushed, too, the voice with its strong manly ring ! [1]

Pour qui a eu le privilège de connaître Robert Browning, d'avoir part à cette bienvenue, ces mots, écrits au lendemain de son départ, font revivre en une seconde — instantané saisissant — la personnalité vigoureuse, la loyale amitié qui fascinaient jusque dans la vieillesse et, à la veille de disparaître, semblaient faites pour durer et charmer longtemps encore.

Chez lui « nul trait fâcheux à atténuer, nulle faiblesse à passer sous silence » : aucun de ces « fils de coton » que le tact subtil d'Elizabeth sentait quelquefois « courir partout sous le tissu de soie » chez tel personnage vanté par la voix publique... Jusqu'à la fin il devait vibrer à la lecture d'une belle pensée, au seul souvenir d'une parole éloquente ; et jeter à pleines mains dans son œuvre la semence de joies pareilles, pour le lecteur qui s'y aventure. Car, si peu qu'on la connaisse, des passages s'en détachent dans la mémoire comme se détachent d'une symphonie des phrases sublimes d'ampleur et de fougue, où s'affirme un Maître.

1. Disparus à nos yeux, la tête noble, gracieuse, le regard prompt et profond, le franc sourire de bienvenue, réduite au silence la voix au timbre sonore et viril.

XIV

AURORA LEIGH [1]

Behold, at last, a book

Aurora Leigh, chant V.

J'y ai mis beaucoup de moi-même; je veux dire de mon âme, pensées, émotions, opinions. Sous d'autres rapports il n'y a pas une ligne personnelle. C'est une sorte de roman d'art poétique.

Lettre à Mrs Jameson,

28 février 1856.

A livres écrire il n'y a point de fin,
et moi qui pour les autres, en prose, en vers,
ai tant écrit, je veux ici conter mon histoire
pour la meilleure part de moi-même.
Ainsi l'on peint son portrait pour un ami

1. Prononcer *Lie*... Il a paru préférable, devançant d'un ou deux ans la publication du poème, de l'étudier à cette place avec la pensée de la poétesse, afin de ne pas encombrer de ce chef les dernières années de la biographie.

qui l'enferme et plus tard l'exhume,
à seule fin, ayant cessé d'aimer,
de relier ce qu'il était à ce qu'il est.
Je suis jeune encore au dire des hommes;
des rives de la vie je n'ai pas assez loin
marché dans les terres, pour n'entendre plus
ce murmure de l'infini qui, sur les lèvres
des nouveau-nés, met le sourire,
quand on se demande à quoi ces petits,
tout petits peuvent bien sourire,
Sur le seuil de ma chambre d'enfant,
je vois ma mère debout,
le doigt levé pour m'imposer silence;
cependant que ses doux yeux
de mes ébats complices,
démentent la sévérité de ses paroles.
Et plus tard, lorsqu'elle nous eut quittés tous deux,
assise aux pieds de mon père, je sens encore
sa main caressante dérouler mes boucles
sur ses genoux. J'entends Assunta demander
combien pour les faire il faudrait d'écus d'or
(plaisanterie qu'à d'autres mots meilleurs
elle savait préférée). Appuie bien fort,
ô main de mon père, appuie sur mes cheveux,
serre plus près, contre ton genou
ma tête d'enfant. Je suis trop jeune,
oui, trop jeune encore pour rester seule.

J'écris donc. Ma mère était Florentine.
Ses yeux d'un bleu rare, m'ayant vue quatre ans,
pour jamais se fermèrent. Pauvre étincelle
prise à cette lampe défaillante,
ma vie l'éteignit. Elle était faible et frêle;
donner la vie lui fut trop lourde joie,
elle mourut de son ravissement.
Ah ! si son baiser plus longuement
eût pressé mes lèvres inquiètes,
peut-être il eût rendu plus mesuré mon souffle,
avec l'ordre nouveau des choses
réconcilié mon âme.
Partout et toujours dans le monde

ma mère m'a manqué. Et j'allai par le monde,
tel oublié la nuit, hors de l'étable,
un agneau bêlant; tel l'oiseau transi
loin de son nid perdu,
sent son abandon et ne comprend pas.
J'étais née, moi, Aurora Leigh
pour rendre plus triste mon père
et moi-même être peu joyeuse en vérité.
Une femme avec les petits sait s'y prendre,
connaît des façons simples, gaies et tendres
de nouer un ruban, chausser des pieds mignons,
sait enfiler des mots de sens tout à fait vides,
et leur donner un sens dans un baiser,
des riens, coraux dont s'édifiera la vie.
L'enfant ainsi par des jeux charmants
s'initie au saint mystère d'amour,
et trop tôt n'en connaît pas la solennité;
voyant l'amour, flamme divine,
brûler dans le rosier sans en flétrir les fleurs,
il se familiarise avec l'amour,
il apprend à n'en pas avoir peur. Les pères
—le mien du moins, j'en suis certaine—aiment autant,
mais avec un doigté moins délicat,
une responsabilité plus consciente,
moins de sagesse puisqu'avec moins de folie.
Aussi Dieu accorde-t-il la faveur aux mères
d'être plus douloureusement pleurées.

Mon père était Anglais,
un austère Anglais qu'une soudaine passion
surprit au sortir de la maison paternelle,
où sa vie s'était dépensée aride
en années de collège, étude du droit
et commérages de paroisse.
Cette passion l'avait inondé,
arraché sur l'heure à tout son passé,
si bien, si complaisamment approvisionné.
A Florence, venu pour un mois s'exercer
aux secrets du drainage d'après Vinci,
il musait, songeant peut-être
à quelque britannique problème... savoir

si mieux vaudrait de la gauche ou de la droite
payer la taxe impopulaire et nécessaire :
quand, bravant le soleil hostile
sur la grande place devant la Santissime,
une procession vint à passer,
dont son indifférence d'insulaire
à peine daignait s'émouvoir.
Prêtres, bannières, croix et psalmodies,
vierges aux voiles blancs de roses couronnées,
cierges penchés trop lourds aux fragiles poignets,
bleu frémissement d'air surchauffé,
gouttes tombantes de blanche cire,
le cortège s'acheminait à l'église
où l'évêque en personne allait donner l'hostie.
De cette longue théorie, brusquement
une figure émergeait à ses yeux,
le frappait à la tête, au cœur,
éclatant comme un choc de cymbales,
l'exaltait en un transport d'harmonie.
Un sacrement lui était conféré,
spirituelle eucharistie... il aimait.

Et ainsi aimée, elle mourût.
J'ai entendu dire
qu'en son premier émoi de veuf et de père,
à le voir prendre soin de l'orpheline,
à voir ses grandes mains d'homme craintives
n'oser toucher à mes boucles
comme si l'or en dût être terni,
ses lèvres graves s'efforcer au sourire
comme si ma vie dût en être le prix,
la pierre même se fût émue de pitié.
« Pleurez pour une enfant trop jeune pour pleurer
quand la mort lui ravit sa mère ».
Ces mots gravés sur la tombe à Santa-Croce
ont le don d'éteindre encore aujourd'hui
la gaîté sur le visage des femmes
qui, leurs bébés roses suspendus à leurs jupes,
vont chercher refuge à l'ombre du cloître
contre les ardeurs de la Piazza... Il partit,
quitta Florence, notre Florence aimée.

Il s'en fut par delà Pelago
confier au silence des monts,
le babil de son enfant et sa douleur.
Les enfants sans mère, pensait-il,
plus que d'autres ont besoin de mère Nature.
Les chèvres blanches de Pan aux chaudes mamelles,
pleines de mystiques contemplations,
d'elles-mêmes viennent allaiter
les pauvres lèvres sevrées des orphelins.
Il se plaisait ainsi, des amis me l'ont dit,
à semer ses propos de souvenirs classiques:
tant il est vrai qu'à longtemps porter son chagrin,
le plus prosaïque apprend à s'en parer
comme à son chapeau l'on pique une fleur.
Nous vécûmes ainsi plusieurs années,
père et enfant dans les montagnes.
Au dehors planait le silence de Dieu,
tandis qu'au dedans l'on parlait bas,
que la vieille Assunta entretenait le feu,
et, quand la flamme jaillissante du foyer
éclairait au mur le portrait de ma mère,
ne manquait pas de se signer.

L'artiste avait fait ce portrait après la mort.
Lorsqu'il eut peint la tête et les mains,
la servante, en son horreur du linceul anglais,
fit choix du brocart porté par sa maîtresse
à la dernière réception du Pitti.
On ne peignait pas, jurait-elle, ces choses,
c'était faire tort à la pauvre Signora.
L'effet en devint étrange. Petite enfant,
je pouvais rester des heures à contempler ce visage
d'une blancheur surnaturelle de cygne,
et qui paraissait vouloir s'échapper
de la pourpre impuissante à le contenir.
La vénération d'Assunta allait à lui,
à lui les yeux mélancoliques de mon père,
à lui mes pensées à perte de vue.
Ainsi je grandis, mêlant inconsciemment,
reportant sur cette unique figure
tout ce que j'avais lu, entendu ou rêvé

de terrifiant, d'admirable, de beau,
de pathétique, de fantastique, de grotesque.
... Et cette figure ne changeait pas,
mais s'adaptait à tout mystérieusement,
tantôt fantôme, ange ou démon, fée ou sorcière
tantôt pur esprit qu'anime la haine,
la crainte ou l'enthousiasme ;
indomptable muse affrontant la destinée,
amoureuse Psyché pourchassant l'amour,
pâle Méduse aux sueurs de serpents,
sainte Mère des douleurs au sein transpercé,
Lamie tressaillante aux clartés lunaires,
sur le point de battre des paupières
pour prendre son vol, tournoyer
et se perdre au gouffre impur...
ou ma mère vivante et son dernier sourire,
donnant son dernier baiser à l'enfant
que mon père tenait penchée sur sa couche.
Aux yeux de ma songeuse enfance, ces images
se cristallisaient sur la peinture,
comme se fondent les incohérences
du changement et de la mort
dans le doux mystère de la vie éternelle.
Et cependant que, pauvre petite,
je faisais du portrait de ma mère
le centre de mes figurations enfantines,
mon père, lui, s'efforçait à m'instruire.
Affranchi des vieilles conventions par l'amour,
il s'était bien, tel Lazare, dépouillé
des bandelettes funéraires de son âme.
Mais le temps lui avait manqué
pour réapprendre à parler, marcher,
s'accoutumer à l'éclat du soleil.
Il était né à la liberté, non à l'action.
Il vivait extatique avec ses pensées
plutôt qu'avec des buts. Par la passion,
élevé au-dessus du commun des hommes,
il n'était pas devenu homme supérieur.
...Mon père, donc, avant de mourir, m'enseigna
les deux choses qu'il savait le mieux :
aimer et souffrir. Et rencontrant dans les livres

qui nous avaient suivis sur ces monts,
de fermes paroles d'âmes conseillères
affiliées aux voix des ruisseaux et des pins,
il me dévoila l'ignorance humaine.
Il m'apprit que Dieu là-haut sourit
lorsqu'Il entend dire : je sais, je comprends,
je n'ai jamais ni failli, ni douté.
Il renvoyait des écoles aux écoles.
Il montrait que tel est dit fou pour une erreur,
alors qu'un autre est sacré philosophe
pour un lot d'erreurs érigé en système.

On assure que je ressemble à mon père
avec un front plus large, un corps plus grêle,
des traits plus délicats et l'air presque aussi grave,
qu'un sourire, qui me vient de ma mère,
par moments embellit.
Notre vie se cacha neuf années durant
sur ces hauteurs, près de Dieu.
Poussée de racines invisibles,
telle une plante du printemps silencieux,
j'atteignais treize ans... quand soudain
je m'éveillai à la plénitude de vie,
aux nécessités, aux angoisses de la vie,
avec un cœur ardent et battant fort,
à côté de mon père agonisant.
Comme un éclair jailli du choc de la mort,
« Aime, mon enfant », fut sa dernière parole.
« Aime ! Aime ! » et c'était pour lui fini de souffrir.
« Aime, mon enfant ! » et il s'en était allé,
avant que j'eusse répondu.
« Aime » — alors qu'en ce monde
il ne me restait plus personne à aimer.

Là finit mon enfance.
De ce qu'il advint tôt après, je me souviens
comme, après la fièvre, on revit le délire :
toujours même tournant
pour aboutir à même porte close ;
jours sans fin coupés de souffrances,
obscurité lourde rongée de vers,

piquée au flanc d'une flamme dévorante,
tel se rongeant soi-même un scorpion pourchassé.
A la fin je vois clairement un étranger,
sans nul droit, à mon sens,
m'arracher au cou de la vieille Assunta,
et Assunta me laisser aller dans un cri,
et moi-même incapable de crier,
pour avoir les oreilles trop pleines
du silence de mon père...
Enfant étonnée devant la douleur,
je gardais les yeux fixés sur le point du quai
où ma pauvre Assunta se tenait gémissante,
ma pauvre Assunta désolée...
Blanches maisons, collines bleues, mon Italie
s'enfuirent devant les trépidations du port,
comme, en colère, on arrache aux mains suppliantes
les basques de son habit. Puis, entre nous,
la mer inexorable roula ses flots;
cependant que le navire,
se jouant de mon désespoir,
nous emportait en pâture aux étoiles.
Nous flottâmes dix nuits et dix jours
sur les eaux profondes, dix nuits et dix jours,
qui ne ressemblaient à jour ni à nuit.
Nulle verdure reposante !
Le soleil et la lune,
livrés à une férocité aveugle,
brillaient d'un éclat surnaturel.
Le ciel, filet tendu en cloche sur la mer,
comme pour empêcher qu'un cœur humain n'échappe,
embruns et sel, chaos et désolation,
ne semblait plus être la hauteur sacrée
où mon père s'en était allé.
Tout était nouveau, étrange, l'univers
devenu étranger à mes yeux d'enfant.
Terre ! l'Angleterre ! Oh ! que froidement
me regardèrent ses falaises glaçées !
et les basses maisons rouges dans le brouillard
qui ne pouvaient, semblait-il, m'offrir un foyer !
Quand j'entendis la langue de mon père
sortir de lèvres sans baisers pour moi,

je me pris à sangloter bien fort, puis à rire,
et sangloter encore. Folle, me disait-on,
pour avoir longuement souffert de la mer.
Le train nous emportait. Etait-ce bien
le pays anglais de mon père, la grande île,
ces morceaux de verdure, ces champs séparés
comme des hommes, ce ciel bas et positif,
qu'on pourrait toucher de la main, tant il diffère
du céleste cristal où Dieu réside?
Toutes choses confuses, vagues et lourdes
— Shakespeare et son temps en ont-ils bu la lumière? —
Pas une colline qui arrête un contour,
pas une pierre qui jette une couleur
sur cette atmosphère indolente!

Recueillie par la sœur de son père, Aurora allait être soignée et élevée comme il convenait par la plus correcte et consciencieuse des vieilles dames : on a reproché à Elizabeth la dureté du portrait — il offre en tous cas des traits de fine et profonde observation [1].

Docile pour le moment, « telle l'algue sur le rocher apportée par la tempête, et dont une épingle impitoyable étend à sa guise les rameaux désormais dépouillés de toute trace de sel », la fillette apprenait tout ce qu'elle devait apprendre, se conformait à toutes les règles; recevait bien les visiteurs de sa tante, entre autres son cousin Romney Leigh : un personnage étrange, son aîné de quelques mois, froid et timide à l'ordinaire, de pensée absente, tendre quand il y songeait, et

1. Pour ces détails et ceux de l'éducation d'Aurora, si caractéristiques de l'époque, et pour tout ce qui n'a pu entrer dans la sélection ici présentée, voir la traduction d'*Aurora Leigh* parue chez Savine en 1890.

préoccupé avant l'âge des plus graves problèmes sociaux. « Il n'y avait pas entre eux d'affinité. Trop près l'un de l'autre, ils voyaient trop bien ce qui les séparait : il regardait les vers de terre, et elle les dieux. » Une fois pourtant elle dira de lui :

> I used him for a friend
> before I ever knew him for a friend [1].

Grâce à lui peut-être, grâce surtout à quelque chose qui subsistait en elle ; et malgré la prédiction sinistre chuchotée un jour derrière la petite Italienne *qui prospérait mal et ne vivrait pas*, Aurora vécut. Elle se réveilla dans le monde —, qui commençait pour elle à sa chambrette verte et au jardin de sa tante. Sollicitée et secourue par la caressante beauté de sa nouvelle patrie, elle n'y pouvait rester insensible.

. . . . . .

Cette nature entrait doucement,
avec un bruissement dans les feuilles,
un souffle, un rayon. Les anges à mon côté
lui faisaient une place. La lune venait,
purifiait ma chambre de folles pensées.
Le soleil disait : « Je répands ma lumière
sur le tilleul, ne le regarderais-tu pas ?
Écoute ! je fais chanter les oiseaux,
mais ta voix, Dieu jamais ne l'entend,
excepté quand la nuit tu pleures sur ta couche. »
Alors quelque chose m'ébranla.
Moins vite à la vérité que je ne l'écris

1. J'usai de lui comme d'un ami
avant de l'avoir reconnu pour ami,

mais pleinement enfin je m'éveillai.
Toutes grandes j'ouvris ma fenêtre et mon âme,
je laissai l'air pur, les tableaux du dehors
m'apporter leur message régénérateur.
La Vie ! combien souvent nous la rejetons
et pensons avoir assez vécu, assez !
et trouvons juste raison d'en finir, de rompre
sous peine d'indignité... Et voici, frustrés,
mutilés, privés d'aspirations, nous disons:
« Adieu la vie ! » et comme des enfants,
fermant les yeux, nous croyons tout fini.
La vie alors, d'une voix apocalyptique
et comme transfigurée nous appelle
d'en-haut, d'en-bas, d'à côté : voix de la Nature,
la nommons-nous, en nous trompant nous-mêmes,
— moins honteux de confesser nos chagrins
que de nous avouer consolés —
ou voix de l'Amour, voix de la Vie toujours.
Et nous faisons notre paix avec la Vie.

La jeune fille se sentait donc revivre, et ici l'enfance d'Élizabeth elle-même revit dans celle de son héroïne. Pour aller courir dans les prés, elle se glissait le long de l'escalier, le long de la demeure antique, muette comme les songes de ceux qu'elle y laissait endormis; elle s'échappait à travers les fourrés comme l'âme s'échappe du corps. Ou bien, seule dans sa retraite, « vivait sa vie, pensait ses pensées, faisait ses prières sans l'aide du ministre, et lisait ses livres sans se préoccuper de savoir s'ils étaient propres ou non à lui faire du bien : remarquez, dit-elle, que l'homme qui calcule ne gagne rien à manquer de générosité, même envers un livre. Il ne faut pas chercher ce que d'une lecture il nous peut revenir. C'est bien plutôt quand nous nous oublions nous-mêmes,

tête et âme, passionnés pour la beauté, le sel de vérité contenus en ses profondeurs, — c'est alors seulement que nous en retirons quelque chose. »

Aurora mettait en pratique son principe, lisait beaucoup. Son amour filial faisait revivre, dans les pages mêmes où il les avait puisés, les enseignements et les idées de son père ; « il lui arrivait, sur les œuvres de Théophraste, de s'attendrir au souvenir du regard aimé ; il arrivait au sien de se voiler au nom d'Aelian. Ce père lui avait enseigné le secret du latin et du grec —, il lui eût appris de même, s'il l'avait pu, le pugilat ou le jeu de paume... Quand un homme aime un seul être il veut lui donner tout son bien, sans se demander si ses dons sont utiles... Comme jadis au front hardi du jeune Achille les femmes épinglaient leur voile, et, rieuses, le vêtissaient de longs peplums brochés d'argent, ainsi, dans son grand pourpoint d'homme, il avait drapé sa petite fille. »

Des livres ! des livres encore !...
J'avais au grenier découvert un secret :
empilées bien haut, en long, en large,
des caisses aux initiales de mon père
et toutes pleines de volumes.
Parmi ces fossiles géants de mon passé,
telle entre les côtes d'un mastodonte
trottinerait une souris menue,
j'allais grignotant de çà, de là ;
à travers quelque fente attirant
le premier livre venu : avec quels frissons,
quelle fièvre de terreur, quelle hâte
et quelle joie victorieuse !

Sous mon oreiller je l'emportais,
et, le matin venu, sous ma tête,
bien avant que l'aurore en permît la lecture,
j'en croyais sentir les folles pulsations.
Mes livres !...

Un jour, elle mit la main sur les poètes. Par hasard, eût dit une autre : mais elle, parce que les temps étaient mûrs.

Ici se pose, dramatisé par l'imagination, le problème de la lecture dans la jeunesse : richesse et joie de l'esprit, mais danger en même temps, car

ce monde des livres est un monde comme l'autre, plus puissant, moins miséricordieux, où les méchants, vêtus d'ailes comme les anges, livrent assaut à la vie morale, où le beau souvent semble bien par la seule puissance de sa beauté. On y rencontre aussi de temps en temps, il est vrai, un prophète, un voyant qui attire sur son front le feu du ciel à seule fin d'éclairer l'humanité, l'espace d'un instant, des lueurs de son bûcher... Mais qui donc saura reconnaître les vrais voyants des imposteurs ? sera-ce une enfant ? et permettrait-on à cette enfant d'errer sur un champ de bataille, souriante au milieu des canons, ou même aux catacombes où sa torche irait vacillante à travers les mystérieux murmures de l'obscurité ?

Le monde des livres, c'est toujours le monde.
Pour garant et réconfort, l'un et l'autre
ont, grâces à Dieu, la Providence de Dieu ;
non sans lutte il est vrai, contre les brisants,
non sans dures brassées en eau profonde.
Il m'arrivait d'y perdre haleine et de crier :
« S'il est un Dieu, qu'Il me sauve !... » Il me sauva
D'une erreur à l'autre renvoyée,
chaque flot me rapprocha de la vérité.

Je le pressentais : cette angoisse
dans la tourmente des opinions,
leurs pressions et contre-pressions,
leurs hauts et bas, submersions et émergences,
tout est pour le mieux peut-être,
puisque tout nous ramène à noblement user
de notre propre instinct, et qu'il prouve
la simple raison plus forte
que le plus fort raisonnement.
Essayez ! Aux célestes remparts
appuyez les échelles de la logique
montez-en les degrés :
plus prompt sera votre regard ;
sans que vous sachiez comment ni pourquoi,
le tranquille rayon qui de vous émane
aussi droit et rapide que la lumière
s'élève à Dieu...
. . . . . Les poètes !
J'en parle comme des vrais organes de Dieu,
des seuls qu'Il découvre en ces jours
pour nous faire entendre sa vérité,
l'essentielle opposée aux autres,
les vérités relatives et temporaires.
Seuls à travers les conventionnelles grisailles
de notre ciel terne, ils reflètent sa lumière.
Seuls sages, ils apprennent à l'humanité
à reconnaître sous l'enveloppe charnelle
la véritable stature de l'homme,
à l'ériger sublime à hauteur humaine
qui est mesure d'ange, dit l'apôtre.
Et tandis que l'on voit le commun des mortels
occupés à régner, dîner ou moissonner,
construire télégraphes ou voies ferrées,
secouer les tapis somptueux de ce monde
pour en faire le marche-pied des rois,
le poète, de sa voix, éclair et tonnerre,
les arrête : « C'est-ici l'âme, dit-il,
et c'est la vie et la parole d'en haut
et Dieu descendu parmi nous ! Que faites-vous ? »
Et tous ces ouvriers troublés dans leur travail
lèvent la tête et sentent un moment

que leur métier, pour plaisant qu'il paraisse,
n'est pas après tout l'impératif labeur.
Suis-je des vôtres, ô mes poètes,
que je vous aime tant ? ou bien
l'amour que j'ai pour vous me fait-il vôtre ? .
Est-ce pour l'avoir froissé sur vos monts sacrés
que le parfum du thym s'attache à mes pas ?
ou bien a-t-il suffi, pour m'en pénétrer,
du frôlement de vos robes dans mes rêves ?
Est-ce que, comme les touches de la flûte,
par elles-mêmes silencieuses,
mes joies et mes douleurs,
mes pensées et mes aspirations
resteraient muettes mélodies,
si vos paroles ne les inspiraient ?
Êtes-vous les joueurs de ma flûte,
ou bien la musique est-elle mienne
comme l'homme appelle siens sa voix, son souffle,
pour les avoir reçus avec la vie ?
... Question pour les loisirs de la saison brumeuse.

Déjà le soleil était haut sur l'horizon
quand, pour la première fois,
je sentis mon pouls battre à l'unisson du leur,
quand, de mon sang et de mon cerveau,
le rythme ému vint à palpiter sur les mots
comme, au souffle du vent, blanchissantes,
frémissent les feuilles retournées des saules.
O délices et triomphe du poète !
Il peut d'un petit mot d'humaine espérance,
le « oui », le « non » d'une bouche d'homme ou de femme
toucher au cœur, spéciale révélation,
tous les hommes et toutes les femmes du monde.
Il donne éclat divin aux choses familières,
tel un revenant d'entre les morts
dont les yeux rayonneraient de bonheur.
Le poète en parlant clame sa joie;
l'ange palpite dans sa chair et l'apparente
aux esprits sans nombre qui vivent hors le temps.
. . . . . .
O vie, ô poésie, vie dans la vie !

science de vie au delà de la vie,
passion de vérité par delà les sens !
Poésie,, ma vie, mon aigle,
tes serres chaudes encor des foudres de Zeus
m'ont portée sur l'Olympe en rumeur
loin des bergers, des troupeaux et des chiens,
pour y servir la coupe à la ronde,
humecter les lèvres des lumineux visages,
entretenir leur rire inextinguible,
m'enivrer moi-même de leur regard.
Oh ! ce regard des dieux !
. . . . . .

Après ces envols extatiques, elle montre le visionnaire — c'est-à-dire elle-même — sur cette terre soudain retombé, la face contre le sol, parmi les cônes mûrs détachés des pins ; entouré de chiens qui aboient, de bergers railleurs... et conclut :

Hauts et bas coutumiers du poète !
Mais suis-je bien des leurs ? Ce nom royal,
telle une reine, je n'ose le signer,
bien que parfois une ondée de sang royal
semble courir dans mes veines
avec le sentiment de puissance et souffrance.
les tourments et déraisons propres à leur race.
Je ne l'ose — la folie est si près !
Ne voit-on pas les fous, ah ! la chose est commune,
singer un Bourbon sous un diadème de paille ?

Poussée par le feu d'une action sans trêve,
mainte âme fervente a forgé rime sur rime,
comme elle eût, si l'acier se fût offert,
forgé l'acier sur l'acier. Au fil de la rime,
plus d'une âme tendre a confié ses peines,
comme les enfants enfilent des primevères.
En vains couplets jeunes gens et jeunes filles
trop souvent ont semé leur folle avoine

avant de s'être assis à l'ombre de leur vigne,
où, patient, les attend le fécond labeur.
Tous les oiseaux chantent à l'aurore,
mais ne confondons pas le cri de l'hirondelle
avec le chant de l'alouette sacrée.

En ces jours-là, je n'analysais rien,
pas même moi. L'analyse vient tard.
Je vivais, j'écrivais parce que je vivais.
Mon cœur battait dans mon cerveau.

La jeune fille ne parvenait pas à cacher aux autres cette vie intérieure qui l'animait. Ils voyaient de temps en temps

à sa fenêtre une lumière qu'ils n'y avaient point mise : qui donc l'y avait placée ? Quand la sœur de son père surprenait son âme dans ses yeux, elle tressaillait, et trouvait qu'une âme est un objet dangereux à porter au milieu de tout le salpêtre épars dans notre monde. Aussi d'un mot elle la ramenait aux réalités pratiques, au livre commencé, au crochet à finir. Elle semblait penser : « Quelque chose, je le sens, va de travers. Je ne t'ai pas assez aplatie, broyée, moulue, pour faire de toi la farine, la pâte, la croûte bienfaisante destinée aux usages et convenances domestiques. Or voici, la pluie en ma grange est entrée, a fait germer le grain. Eh ! quoi ? ne voici pas une tige verte ? te permettrais-tu de croître ?

Et Aurora reprenait silencieusement sa tâche, et sous cette obéissance apparente son âme continuait à chanter.

Elle s'échappait souvent aussi dans des courses à travers les collines, seule quelquefois, « ayant mis entre elle et la maison ennemie maint coteau vert », quelquefois avec Romney

et un jeune peintre, Vincent Carrington, qui la charmait en lui parlant de l'Italie ; il lui semblait alors « d'un instrument lointain percevoir les accords, trop loin pour en pouvoir suivre la mélodie, et qu'on écoute pourtant avec ravissement. »

S'il plaisait à Romney — c'était le plus souvent, — nous sortions tous deux seuls, pour lire, pour causer, et pour nous disputer à l'occasion. Nous n'étions pas amoureux, pas même des amis assortis, mais plutôt « escholiers » divergents de vie et de pensée : lui, trop préoccupé de ce qui est — et moi, de ce qui devrait être, trop avide !

Mais quoi ! les grives tout autour chantaient clair,
et ce chant agitait le feuillage des aulnes,
et m'émouvait aussi, près de mon compagnon ;
d'un geste, je lui faisais remarquer,
que malgré la très triste marche
des choses d'ici-bas, sur lesquelles toujours
il allait gémissant, les grives,
les petites grives n'en chantent pas moins.
A ces mots, je voyais s'adoucir son beau front
de penseur patient, indulgent, mélancolique.
Il écoutait mes extatiques effusions
selon le mode des poètes
sur les beautés éparses alentour,
sur la splendeur du ciel et la douceur des champs,
les petites violettes, les heureuses
sur le bord du chemin cachées ;
au revers du fossé, les primevères d'or ;
les haies inextricables
qu'entre les branches pendantes du tremble
les vaches vont froissant de leurs museaux gourmands,
de leurs cornes impatientes ; —
haies d'insectes et d'oiseaux vibrantes
où les bleus papillons sur les ailes du vent
font l'effet de fleurs de mai qui auraient pris vie ;

vallons, forêts, coteaux enveloppés de brume
qui leur fait un voile d'argent ;
ferme ou grange au repli des collines
cachée à demi ; bétail épars au pâturage ;
et, fumeuses parmi les bois,
lourdes cheminées des chaumières,
jardinets des humbles, mêlant leurs parfums
aux parfums pareils des riches vergers.
— Voyez, disais-je, mais regardez-donc !
la présence de Dieu
ne se fait-elle pas sentir sur terre ?
et nos actes, si noirs soient-ils,
auraient-ils le pouvoir de le renverser ?
Qui donc oserait prétendre
qu'il n'y ait que misère pour le pauvre
et crime pour le méchant ?
Ouvrez les yeux, vous dis-je.
Et bondissant dans l'herbe drue
où ma cheville enfonçait, battant des mains,
je proclamais toutes choses très belles.
Au commencement Dieu jugea son œuvre bonne ;
alors même, est-il écrit, le mal était proche.
Quand nous déclarons belles ou bonnes
les choses de ce monde,
le mal, à l'instant même, est sur nous.
Prions, afin d'être délivrés du mal.

Un jour vient où la grave pensée de Romney, surprenant Aurora dans la joie naïve d'un anniversaire, veut l'arracher à la poursuite qu'il estime féminine et puérile d'un art vain à ses yeux, puisqu'il détourne de l'action réclamée à cette heure par les multiples maux de l'humanité. Au service de cette humanité il veut enrôler les vingt ans de sa cousine, il lui demande d'être sa compagne et son aide. Mais elle a le respect de sa vocation, et se refuse à l'immoler, soit à

l'humanité qu'elle espère servir à sa façon, soit à son cousin. Alors, lui aussi, tout à son but, *fait abnégation*. Et miss Leigh (la tante), navrée de voir déçu son espoir secret, ne cache pas à l'enfant son indignation motivée par une bonté réelle et prévoyante, et se met à la torturer de sa réprobation exprimée ou muette, à laquelle semble s'associer toute la maison.

Puis, dans la sixième semaine, la mer Morte
se souleva sous le talon de Celui
qui règne sur les eaux et sur la terre ferme
et jure qu'il n'y aura plus de temps.
La pendule, ce matin-là,
comme les autres jours sonnait neuf heures
— toutes les alouettes chantaient juste ;
de toutes les fermes au pied des collines,
la fumée montait droit vers le ciel
sous la coupole d'un bleu pur, le tilleul
à peine frémissait...
... Rêveuse sur ma chaise, je souhaitais
que pût se prolonger cette trêve de Dieu
se prolonger jusqu'au soir et au delà...
Dormez toujours, pensais-je,
dormeurs paresseux ! dormez encore !
que votre espionnage me soit épargné...
Soudain un cri horrible, unique,
traversa la maison de bas en haut
celui d'un être humain
qui s'éveillerait dans une tombe...
C'était comme si la tranquille demeure
eût pris vie en criant, secoué d'un frisso
escaliers et couloirs, fait battre les porte
agité les sonnettes. Je bondis
pour m'arrêter au milieu de ma chambre
sur le seuil j'aperçus une figure blanche
dont les lèvres tremblantes vainement
s'efforçaient d'articuler ce mot : « Venez »
Je la suivis, les jambes fléchissantes,

comme guidée dans l'obscurité
par le doigt de feu d'un fantôme,
sans demander rien. — Je trouvai ma tante
assise au pied du lit, droite dans son fauteuil ;
sur l'oreiller, aucune empreinte. Cette nuit,
elle n'avait eu nul besoin de son lit
pour très profondément dormir. Et Suzanne
avait ouvert les rideaux sans se douter
que derrière elle était assis, les yeux ouverts,
le cadavre de sa maîtresse. O Dieu !
quelle ironie muette aux rayons du soleil !
Contre leur lumière inondant la pièce
comme ce visage gris et rigide
paraissait protester par sa gravité !
Elle était assise — ou plutôt *il*
(nous disions *elle*, hier),
tenant entre ses doigts une lettre,
reçue la veille, et le cachet intact.
Ainsi elle l'avait tenue toute la nuit.
Qu'il s'agît dans ce pli de duchés ou d'engrais,
elle ne bougerait d'une ligne
pour débats d'une aussi mince importance.
Et tous les soleils de l'univers réunis,
de leurs feux comme cire dévorant l'espace,
pour les éclairer déviés de leur route,
n'eussent pas fait cligner ces paupières !

La fin soudaine de leur tante sépare les cousins, mène Aurora à son labeur solitaire librement choisi, le philanthrope à son œuvre parmi les déshérités de toutes catégories. Il va tenter « de jeter un pont sur quelques-uns de ces abîmes, crevasses ou fissures qui se sont ouvertes dans le sol, à seule fin de tenir séparés les uns des autres les hommes » nés frères. Selon le mot ironique de la femme du monde qui voudrait s'imposer à l'affection de Romney, « les

soucis d'un demi-million d'hommes ont fait grisonner ses cheveux; qui ne peut se dire au nombre des affamés et des criminels ne lui est rien ! » Jalouse des multitudes qui l'absorbent, jalouse de l'union insensée que projette sa philanthropie, elle ignore, cette femme, qu'elle a encore tout au fond de son cœur une autre rivale, la petite fiancée jadis venue du sud, et dans l'âme de qui il a longtemps regardé vivre la sienne.

Elizabeth jette son héroïne en plein Londres, aux prises avec toutes les difficultés de la vie matérielle, de la carrière littéraire, de l'isolement ; elle la fait grandir au milieu des péripéties étranges souvent et dramatiques, où sans cesse trouve à s'affirmer la délicate dignité de sa nature, même lorsque ses découragements loyalement s'avouent. De loin en loin, une parole fait sentir la place occupée dans sa vie morale, dans ses regrets, quoi qu'elle en dise, par l'âme très haute aux côtés de qui sa fierté ne put accepter de rôle subalterne, fût-ce dans le noble apostolat qu'elle avait rêvé de lui faire partager.

Il la retrouvera, la petite poétesse qui s'était refusée à la tâche, ignorant le sentiment de qui la lui offrait. Il la retrouvera bien des années plus tard, après avoir, dans les hôpitaux et les mansardes, les nids vides et les chambres d'agonisants, apporté quelque réconfort (« il prononçait les mêmes paroles qu'on entend à l'église, mais, lui, *faisait l'église* avec ce qu'il disait »). En immolant au bien son inclination secrète, il a

voulu en vain un mariage très humble, qu'il pensait devoir le rapprocher de son champ d'action : l'aide cherchée lui a échappé une seconde fois ; la création hospitalière aux vastes perspectives, née de ses libéralités, s'est effondrée dans un sinistre au milieu de rugissements haineux, seule réponse à son vouloir constamment généreux ; sa santé même s'est effondrée dans cet amer écroulement. En face de l'amie retrouvée, jamais oubliée, l'heure est venue de confesser ses échecs.

Il a échoué, oui, parce qu'à songer au seul salut matériel de la société, il a eu le tort de négliger systématiquement « la part de la beauté » — de cette beauté par lui jadis raillée et dédaignée, sans cesse revendiquée par Aurora, et non sans quelques résultats pour elle très doux à constater.

Et donc, tout à la fin, l'harmonie se fait. Ils joindront leurs forces, ils uniront dans un même effort les deux facteurs également nécessaires : l'action, la poésie. Ils avaient un trait commun, la générosité du but, inspiration qui reste victoire jusque dans la défaite.

Qui donc s'est avisé de s'arrêter à la page où parle le désenchantement, de relever une conclusion amère ? Il faut savoir lire jusqu'au bout. Les erreurs confessées avec la sincérité des forts n'empêchent pas le dialogue final de se terminer sur « un cri d'espérance », sur « un acte de foi ».

XV

LE TRÉSOR DANS LE CHAMP

Le trésor que la parabole
nous dit caché dans un champ,
e l'y vois partout répandu.
E. B. B.

Aucun poète anglais contemporain ne nous a laissé une œuvre aussi remplie de feu vivant.
ALGERNON CH. SWINBURNE.

Dans les toutes premières semaines de sa correspondance avec Robert Browning[1], miss Barrett avait indiqué l'inspiration générale de son œuvre. « Mon intention principale du moment (1844) est d'écrire une sorte de roman-poème — un poème aussi complètement moderne que *Les fiançailles de lady Geraldine*[2], se déroulant au beau milieu de nos conventions et faisant irrup-

1. *Letters*, I, p. 32.
2. Elle avait pensé un instant à en faire un roman.

tion dans nos salons et autres appartements *où les anges craignent de marcher* — de rencontrer ainsi face à face et dépouillée de son masque l'Humanité de notre temps, de dire hautement la vérité comme je la conçois ». Le projet était grandiose, et l'artiste s'est tenue parole à elle-même, dans les limites que permettait son expérience. Son plan à ce moment était loin d'être mûr. La rapide analyse qui accompagne au chapitre précédent les fragments du chant premier, et celle surtout qui va suivre montrent que si l'on a appelé *Aurora Leigh* l'histoire d'une âme, il serait plus exact de la définir, avec son auteur, le *roman-poème d'une âme d'artiste*.

Nous l'avons vue qui fait naître son héroïne en Italie, dans un milieu d'hérédité déterminé, pour former en elle le poète. De son père, un intellectuel et un passionné en même temps, la petite fille a reçu l'initiation au culte de l'antiquité, aux caresses de la mère Nature, et aussi à la sainteté de l'amour; de sa mère toscane, l'infusion de toutes les vivacités, de toutes les ardeurs méridionales. — Elle l'a conduite en Angleterre où, échappant à l'étroitesse de sa cage, cette petite alouette des haies vertes s'arrange pour retrouver le chemin des champs, la possession de l'espace, la liberté de courir, de penser et de vouloir; — pour maîtres, elle lui a donné les chers livres exilés au pays des brumes, retrouvés à point pour y boire de la lumière. A

ses côtés, elle a placé une influence élevée, un caractère assez noble pour que cet homme, Aurora un jour puisse l'aimer, malgré tout ce qui les a séparés ; par la discussion même de leurs idées, la jeune fille a été affermie dans sa vocation littéraire ; par la hauteur de ce caractère, elle a appris à respirer hors de l'ambiante médiocrité ; par les causeries de l'ami florentin, s'est ravivé en elle le souvenir et l'intelligence de l'art.

Et l'on sait de quelle façon les deux notions du bien et du beau se sont développées, pour fusionner à la dernière page.

Dans ce cadre, Mrs Browning, avec le peu qu'elle a vu de ce monde et de la grande nature, senti par elle de façon à nous donner l'impression que ce fut beaucoup, fait entrer tout ce qu'elle sait, et tout ce qu'elle pense, et tout ce qu'elle croit.

Avant d'étudier avec cette pensée son œuvre elle-même, vivement acclamée à son apparition, qu'il soit permis de rappeler ici comment Taine classa cette œuvre dans des pages qui furent, croyons-nous, le premier témoignage, et combien éclatant, rendu en France au *poème moderne* d'Elizabeth Browning.

« A mon sens, il n'y a point de poésie qui « vaille celle des Anglais, qui parle si fortement « et si nettement à l'âme, qui la remue plus à « fond, en qui les mots soient si chargés de « sens, qui traduise mieux les secousses et les

« élans de l'être intérieur, dont la prise soit « aussi efficace et aussi poignante, qui saisisse « en nous les cordes personnelles et profondes « pour en tirer des accords si magnifiques et « si pénétrants. — Je ne veux citer de leur lit- « térature qu'un poème, *Aurora Leigh*, par Eli- « zabeth Barrett Browning, œuvre étrange qui « est un chef-d'œuvre ; encore n'ai-je pas de « place pour dire combien, après vingt lectures, « il me paraît beau. C'est la confession d'une « âme généreuse, héroïque, passionnée, en qui « le génie surabonde, dont la culture a été com- « plète, philosophe et poète, qui habite parmi « les plus hautes idées et dépasse encore l'élé- « vation de ses idées par la noblesse de ses « instincts, toute moderne par son éducation, « par sa fierté, par ses audaces, par le frémis- « sement continu de sa sensibilité tendue, mon- « tée à un tel ton que le moindre attouchement « éveille en elle un orchestre immense et la « plus étonnante symphonie d'accords. Rien « qu'une âme, et son monologue intime, le « chant sublime d'un grand cœur de jeune fille « et d'artiste, attiré et heurté par un enthou- « siasme et un orgueil aussi forts que le sien, « le contraste soutenu de la voix féminine et de « la voix mâle, qui, à travers les explosions et « les variations du même motif, vont s'écartant « et s'opposant toujours davantage, jusqu'à ce « qu'enfin, rapprochées tout d'un coup, elles « s'unissent en un long duo, douloureux, déli-

« cieux, d'un accent si exalté et si intense qu'il « n'y a rien au-delà! — Autrefois, l'épopée rou- « lait sur des fondations et des destructions de « cités, sur des combats de dieux ; elle roule ici « sur des combats d'idées et de passions, sur « des transformations de caractères. Elle a pris « pour matière, au lieu du dehors, le dedans ; et « si large que soit le cadre épique, le dedans « est assez riche, assez grand pour le remplir. « Les agitations d'une âme si pleine et si vivante « valent des chocs d'armées. A défaut de lé- « gendes et d'apparitions divines, elle a ses « divinations de l'infini, ses rêves et ses aspi- « rations qui embrassent le monde, sa concep- « tion orageuse ou lumineuse de la beauté et « de la vérité, son enfer et son ciel, ses visions « éblouissantes, ses perspectives idéales, qui « s'entr'ouvrent, non point comme celles d'Ho- « mère au-dessus d'une tradition, non point « comme celles de Dante au-dessus d'un dogme, « mais sur les cimes des plus hautes idées « modernes, pour se rassembler plus haut « encore, autour d'un sanctuaire et d'un Dieu. « Rien d'officiel dans ce Dieu ; c'est celui de « l'âme, d'une âme fervente et féconde, en qui « la poésie devient une piété, qui amplifie hors « d'elle ses propres instincts nobles et répand « sur la nature infinie son sentiment de la beauté « sainte. — Tout cela est exprimé par un style « d'espèce unique, qui est bien moins un style « qu'une notation, la plus hardie, la plus sincère,

« la plus fidèle, créée à chaque instant sur place « et de toutes pièces, en sorte que jamais on ne « songe aux mots, que directement et comme « face à face on voit toujours jaillir la pensée « vivante, avec ses palpitations, ses sursauts, « ses essors soudainement rabattus, ses coups « d'aile inouïs, depuis le sarcasme et la fami- « liarité jusqu'à l'extase ; langage étrange, mais « vrai jusque dans ses moindres détails, seul « capable de traduire les hauts et les bas de la « vie intérieure, l'afflux, les accès et le tumulte « de l'inspiration, la brusque concentration des « idées engorgées, l'explosion imprévue des « images et ces illuminations démesurées qui, « comme des aurores boréales, éclatent coup « sur coup dans un esprit lyrique... La poésie, « ainsi entendue, n'a qu'un personnage, l'homme « intérieur, et qu'un style, le cri du cœur triom- « phant ou souffrant ».

Cette œuvre a été déclarée d'autre part le plus noble effort qui ait « été fait vers l'idéalisation « de notre vie moderne »... « un testament phi- « losophique et esthétique,... le livre des cher- « cheurs d'avenir;... au plus haut degré le « poème d'un siècle, et à quelques détails près, « qui sont purement anglais, l'Évangile poétique « de l'idéalisme contemporain...[1] »

« Toute l'affabulation dramatique d'*Aurora Leigh* reste chose factice, inerte... Par ses

1. J. Texte,

innombrables digressions, descriptions, divagations, *Aurora Leigh* demeure un chef-d'œuvre. Le dix-neuvième siècle tel qu'il était dans sa première moitié avec sa grande foi dans l'avenir humain, son optimisme généreux, ses rêves à la Saint-Simon, son sentiment puissant de la nature, ses idées libérales, vit et vibre dans ce beau poème. Sans le savoir, Mrs Browning, qui n'était pas un historien, a produit là un document historique de premier ordre [1]. »

« ... La richesse concentrée de sa poésie fait à sa peinture raide et inachevée un cadre splendide de vieux bois sculpté aux ors moelleux, il y a les descriptions exquises, il y a l'évocation profuse et superbe... Il y a encore la maîtrise de la langue, magnifiquement mûrie depuis le début de son œuvre, son imagination opulente, où naissaient sans trêve les plus heureuses images et les plus inattendues, sa sensibilité délicate, le feu de sa passion profondément sincère, toujours imprégnée du sel mordant des réalités... D'une vérité relative comme fiction, c'est un livre débordant de vie parce que sa chaude personnalité y est tout entière, pareille à des sources bouillonnantes qui animeraient sans trêve la surface d'un lac [2]. »

« Je lis un poème plein d'idées et d'une fantaisie fascinatrice, *Aurora Leigh* de Mrs Browning... Je n'ai aucune idée que personne aujour-

1. Mme J. Darmesteter.
2. Lubbock.

d'hui soit capable d'autant de poésie. J'en suis à demi grisé. Je ne prévoyais plus une aussi cordiale rasade de poésie[1] ».

Les critiques étaient dans l'erreur, qui voyaient dans ce poème une autobiographie, non moins que ces *reviewers* plus superficiels qui lui arrachaient un cri de dégoût indigné. C'était à propos d'un article de revue qui mêlait des louanges excessives à une analyse laissant l'impression d'une œuvre futile. Elle trouve détestable d'être interprétée faussement. Élizabeth a tout autre chose en vue que des confidences selon le mode lamartinien ou un simple roman en vers. Elle se donne elle-même, mais en objectivant ses expériences, en extériorisant ses émotions. Comme son héroïne elle « répudie toute pensée personnelle dans le temple pur de l'Art ». Elle n'aspire à rien moins qu'au rôle de prophète, représentant de l'Idée dans notre monde, et par ses chants l'orientant vers l'autre.

« Plant a poet's word even deep enough
in any man's breast, looking presently
for offshoots, you have done more for the man
than if you dressed him in a broad cloth coat
and warmed his sunday potage at your fire. »
... You have shown me truths
o june day friend, that help me now at night
when june is over ! truths not yours indeed,
but set within my reach by means of you
presented by your voice and verse the way
to make them clearest.

1. W. Savage Landor.

Une parole de poète plantée au dedans de nous pour y fleurir tant que durera notre pensée et nous fournir à toute heure souvenir fortifiant, ou suggestion heureuse ; *des vérités supérieures mises à notre portée* pour jeter une clarté aux heures troubles, voilà bien ce qu'est son livre, qui trouve encore le chemin des âmes par telles fissures qu'on n'aurait pas attendues.

Les livres de pareille essence, les œuvres où a palpité le cœur de l'humanité, et qui contiennent les semences sublimes, n'ont-ils pas été ses grands amis ? Ces œuvres de tous les temps, elle en parle en vieille connaissance, d'un élan tout simple, avec ses correspondants, avec le public ; elle semble croire que tout le monde en a vécu comme elle-même. Ce qu'ils furent pour sa vie intime, ce qu'elle en attend pour les autres, « les jeunes intelligences parties à l'aventure dans le monde des livres », elle le proclame dès les premières pages, elle le chante, faut-il dire, car, on l'a vu, le lyrisme n'en est pas absent.

Toutes les grandes questions qui ont agité son époque y sont effleurées. Aux préoccupations sociales elle a fait en la personne du héros une place importante ; en poète, elle leur refuse la première : elle n'en a pas moins sondé toutes les agonies du problème, et clamé cette angoisse en accents qui ne s'oublient plus.

J'étais en ce temps-là rendu stupide,
affolé par les cris des captifs

que la société torture,
moderne taureau de Phalaris,
dans ses flancs d'airain.
D'abord on croit l'entendre honnêtement beugler
comme feraient ensemble dix taureaux.
Mais, à mieux écouter le monstre,
c'est de rugissements qu'il résonne,
et du cri désespéré des victimes
bousculées, ensanglantées,
piétinées sous des sabots cruels.
J'entendais de trop près tous ces cris
pour percevoir un souffle d'anges,
ni ce qu'ils dirent pour soulager ma pitié.
Le monde m'apparaissait bouche affamée
de quelque oiseau, gigantesque carnassier
aveugle, et chauve, et abandonné,
le bec ouvert implorant la pitié.
Frappé au cœur, je me jetai à terre.
En quête de vers, j'arrachai les violettes :
« Des vers ! Des vers ! criais-je. Une bouche ouverte
« en grand besoin ! Du pain pour la remplir !
« Du pain jusqu'au lèvres, rien que du pain ! »
— Que les pauvres ne demandent pas davantage,
c'était vertu, pensais-je. Et j'ajoutais
qu'à voir ainsi les choses, c'était raison.
Je ne visais pas plus haut.
Je ne cherchais pas quelle serait la réponse
si les riches venaient à crier pour eux-mêmes :
« Une bouche ouverte en grand besoin !
« De l'aliment pour la remplir et rien autre ! »
Il y a si loin de là à la vertu
que le vice seul y pourrait trouver son compte.
C'est cela qui fait les débauchés,
d'un bout à l'autre emplit les rues
de quatre-vingt mille femmes en sourire
qui ne sourient que la nuit sous le gaz.
Les satisfactions du corps, et rien de plus,
c'est l'argument usité contre les âmes.
Or l'âme aussi a ses besoins
et le besoin, pour l'âme aussi, implique droit.

Une haute morale jaillit de l'œuvre entière qui montre le beau facteur de bien, l'amour instigateur de bien, le travail un bien en soi et le plus grand. « Procurez-vous du travail !... du travail !... *cela vaut mieux que tout ce que vous travaillez à vous procurer.* » Le bonheur est complet seulement s'il se transforme en force active au service de l'humanité. Sa philosophie et sa religion, qui ne font qu'un, de cette œuvre emplissent toutes les pages comme la brise invisible fait vivre la forêt.

A chaque pas de nos membres lassés,
pas une pierre qui ne nous dise : Où vas-tu ?
Où ! — Je laisse les pierres répondre aux pierres.
C'est bien assez pour moi et pour mon cœur de chair
d'entendre les prières de mes semblables,
leurs cris, si douloureux à mes nerfs, demander :
« Quel pain mangerons-vous ?
« Quelle espérance est la nôtre ?
« Quel secours nous offrez-nous dans la détresse ?
« Quel feu par les temps de gel ? »
Si la réponse existe — elle doit exister —,
la mienne totalement échoue.
De son siège entre les sépulcres et les bouges,
le sphinx social poseur d'énigmes
jette son défi au cristal des cieux,
brave Dieu même, et, pour le moins,
de chaque homme qui tient pour Dieu
exige une réponse, dont ensuite il le paie
à la façon du sphinx en le dévorant,
— à qui se tait laisse l'angoisse et la pitié.

Tout au centre de l'œuvre, au livre V dont le début est d'une émotion si ample et si soutenue, elle a placé son art poétique, si l'on peut appeler

ainsi la série d'aperçus vivants, colorés, pleins d'imprévu et parfois de grandeur, sur les diverses formes de l'églogue, de la ballade, de l'épopée, du drame. Mêlée à tout cela, surtout, elle a exposé son esthétique.

La poésie telle qu'elle la comprend est une tâche sainte en même temps qu'une vie : *The verse and voice*, l'entendrons-nous dire — toujours attentive à la double mission. « Le rôle du « poète, c'est de sentir jusqu'au fond les dou- « leurs de l'humanité et ses injustices, pour en « faire monter l'écho, d'une voix claire, jusqu'au « ciel. » Elle veut pour thème au chant humain toutes les choses humaines, elle lui interdit de tenir rien pour impur ou même pour insuffisant, sous peine d'ignorer, aveugle, des beautés supérieures à celles que se forge l'imagination ou la prétentieuse érudition.

« L'humanité est grande. Si le poète ne sait préférer l'étude d'une once de poussière humaine, fût-ce la paumé laide et vulgaire d'un artisan, à toute subtile recherche, c'est chez lui pure faiblesse. L'homme de science, lui, physiologiste ou chirurgien, beaucoup mieux que le poète, a le respect de la nature, ne tient rien pour impur ni souillé; admire jusqu'à l'enthousiasme un cas de déformation, d'induration veineuse, tandis que nous, rebutés par ses tumeurs ou ses verrues, nous reculons devant ses défaillances. Pour notre châtiment, rarement elle daigne nous révéler son sens le plus haut; à l'admiration d'une rose ou d'un lys borne notre jouissance esthétique; borne notre breuvage à la mesure de rosée que contient leur calice. Elle nous laisse ignorants de ce monde intérieur caché sous les haillons du gamin affamé qui nous

prend pour des dieux, à voir notre dédain pour les oranges convoitées, et sur nos yeux indifférents fixe les siens tout ébahis; ce petit mendiant, mais nous le méprisons; nous tenons les narcisses — ah! Dieu nous pardonne, — pour bien plus poétiques... Nous ne voyons pas qu'il renferme des trésors de poésie, et des fleurs et des mondes, et des mers et des étoiles. »

. . . . . .

La nature, désormais, a pris vie,
palpite en tous ses membres,
respire, aspire à l'infini.
Pour animer d'une vie hors natur
un monde privé d'âme,
nous n'avons plus que faire des demi-dieux,
des transformations de Zeus panomphéen,
de faunes, de naïades ou de tritons.
Voyez la terre, cette chair de notre chair,
la terre, aussi humaine à n'en pas douter
que le corps sillonné de veines
où court, rapide, notre sang.

. . . . . .

A moins qu'une âme n'y soit cachée,
un arbre n'est bon qu'à faire du feu.
Les Grecs le savaient bien,
eux qui enfermaient sous son écorce,
les nymphes souples aux seins comprimés,
et qui dans les ruisseaux de leurs clairières
entendaient balbutier les dieux.
Dans cette nature inférieure,
nous sommes appelés à découvrir nous-mêmes
une humanité plus intime encore,
sous peine de nous voir compter pour feuilles mortes,
dignes d'être par l'Art vrai foulés aux pieds.

. . . . . .

Chaque siècle, pour être observé de trop près
par ceux qui ne vivront pas au-delà
est par eux mal jugé. Supposons
le rêve d'Alexandre un jour réalisé,
et que le mont Athos en statue colossale
fût par l'art transformé : au creux de son oreille.

les bons paysans ramasseurs de broussailles
— pas plus que les chevreaux broutant auprès —
n'en auraient deviné l'humaine forme,
les nobles traits. A plusieurs milles, seulement,
la géante image leur fût apparue,
montrant son pur profil, nez, menton,
bouche au ciel murmurant des rythmes de silence,
abreuvée, quand revient le soir,
du sang chaud des soleils mourants;
torse grandiose, main gigantesque
versant la rivière aux flots d'argent,
main généreuse, épandant sa largesse
à tous les pâturages d'alentour.

Il en va de même des temps où nous vivons; et plus nous avançons, plus nous échappe leur grandeur croissante.

. . . . . .

Si ce monde un peu bien encombré où nous sommes a place pour les poètes, et je le pense, leur mission, la seule, est de représenter leur siècle, oui, le leur, non pas celui de Charlemagne : ce siècle si vivant, fiévreux, fou, palpitant, qui braille et ment, calcule, et affole, et aspire avec plus d'héroïque ardeur entre les clairs miroirs de ses salons, que Roland même et ses preux n'en exhibèrent à Roncevaux. Fatale et stupide est l'erreur qui réclame à tout prix le pittoresque de la toge antique... Pour Guinevere sa reine, le roi Arthur était lui-même très secondaire personnage; et Camelot, leur résidence du Somersetshire, aux ménestrels contemporains pouvait sembler aussi plat qu'aux poètes de nos jours peut paraître Fleet Street.

Sachons ne reculer devant rien, mais toujours épiques sans scrupules, dans nos chants, brûlante lave, saisir notre époque aux seins palpitants, aux puissantes artères, afin que les hommes qui vivront après nous en puissent retrouver l'empreinte, la toucher d'une main respectueuse et clamer : — Regardez, regardez les mamelles que suça notre enfance. On dirait à les voir que ce sein bat encore. Il fait du moins battre le

nôtre, et voici bien l'art vrai, qui sait représenter, qui sait enregistrer la véritable vie [1].

Une fois, après une heure de tristesse, découragée, Aurora s'écrie :

Parce que l'approbation d'un homme,
d'un seul, m'aura manqué, faudra-t-il donc
qu'en vain j'aie peiné ? Non, cela ne se peut,
cela ne sera pas.
La gloire, cette approbation
de toute une race, un pauvre but après tout !
Et pour atteindre ce but même
c'est plus haut, beaucoup plus haut qu'il faut viser.
. . . . . .

Si nos mains de femmes viennent à trembler et défaillir, si nous échouons... Mais le faut-il ?

Un mot tragique, un mot grec disait grandement :
« *Nul homme jusqu'à sa mort ne sera dit heureux* ».
Nul non plus ne sera tenu pour malheureux,
avant le jour fini ne pesez jamais l'œuvre,
... alors seulement apportez la balance,
et si de ce jour le labeur est mesquin,
proclamez-le mesquin sans rougir.
Arrière tous compromis !
Puisque noble du moins fut notre effort,
envers nous agissez noblement,
et de la vérité, sinon de la louange,
faites nous l'honneur.
Quiconque écrit de bonne poésie
n'a souci que de l'Art,
n'écrit pour Londres ni pour Edimbourg,
et ne souffre jamais que, par son exigence,
la meilleure critique intercepte
les rayons lumineux de sa pensée libre,
de sa personnelle conception, ni lui impose

1. Trad. TAINE, *Notes sur l'Angleterre.*

le moindre écart hors du sillon sacré.
Si le bien accompli en vue du succès
avilit comme avilit le mal lui-même,
l'art s'exerçant pour le salaire ou pour l'éloge
pourrait-il rester pur, conserver sa splendeur?
. . . . . .
L'humanité l'acclame s'il lui plaît,
et voilà le succès.
Sinon, le livre passe de main en main,
puis encore de main en main,
jusqu'à ce que les générations s'en emparent,
pleurant de pitié sur l'aveuglement
du siècle qui ne sut l'applaudir.
Cela aussi est le succès.

Elizabeth connaissait bien du reste les insuffisances de l'aile et les défaillances de la main, et voici comment elle les a exprimées par la plume de sa poétesse :

Hélas! toujours je vois ce qu'il me reste à faire;
sans l'atteindre jamais, je m'use à le tenter.
Longs jours verts dépouillés de leur verdure,
de leur lumière dépouillés,
longues nuits que baigne le calme,
mais d'où fut rayé le sommeil,
ah! soyez-moi témoins que jamais dans mon art
je n'apportai de l'amateur,
ni la paresse soi-disant affairée,
ni la hâte de l'irrespect.
Mais quoi! qu'y a-t-il de fait à la fin?
. . . . . .
Un livre. Par la veine bleue
qu'on voyait traverser le front de Mahomet,
si pour écrire un livre de poète,
ou de prophète, il faut du sang de vie,
sur chaque feuille du volume
j'ai répandu le mien pour le rendre fécond.
Le rôle de l'artiste est à la fois
d'être et d'agir, de concentrer en soi,

de fixer l'ordinaire expérience humaine.
Une torche brûle-t-elle moins
devant l'acier bleui d'un réflecteur ?
Et lui, pourquoi donc serait-il plus froid
entre les deux foyers donnés à sa vie :
sa vie propre, et, s'il est vraiment artiste,
le reflet qu'elle éveille en sa conscience ?
Beau mais triste don conféré au poète
d'une vie double, alors qu'une seule
a été, pour souffrir, trouvée suffisante !
Sous nos fardeaux, cependant, simples hommes
appelés à marcher droit comme demi-dieux,
il nous faut supporter l'intolérable effort
de l'universelle détresse, clairement jeter,
de nos voix brisées par l'humain sanglot,
nos rimes aux rimes des étoiles.

. . . . . .

Mais pour valoir encre et chiffon dont il est fait,
la passion suffirait-elle au volume ?
Bulles d'air autour de la proue ne disent
autre chose sinon que le navire avance.
Il faut, pour faire un homme ou un livre,
autre chose que de la passion.
Je suis triste, et me demande
si Pygmalion eut ces doutes quand il sentit
le marbre dur s'assouplir sous son étreinte,
le marbre inerte frémir sous son baiser ;
si de ses sens il se crut le jouet,
si l'effort pour atteindre, au delà du visible,
l'idéal archétype de toute beauté,
lui parut faire battre son cœur assez vite
pour deux ! Non, Pygmalion aimait.
Or qui aime croit l'impossible.

Mais moi je suis triste, et ne puis
complètement aimer une œuvre de mes mains,
car jamais aucune, hélas ! ne m'est apparue
digne de ma pensée et de mon espérance,
digne de mon vouloir plus haut apparenté.
De la hauteur où il siège
mon Hélios Apollon, l'âme de mon âme,

juge du résultat d'après l'attente,
a de sa flèche d'argent sous mes yeux
frappé toutes mes œuvres, et je me suis tue...
Qu'aurais-je-dit ?... L'artiste, un homme plus grand,
comme un autre homme peut n'avoir pas d'enfant.

Un livre lui paraît méprisable qui n'est pas l'expression vraie d'un esprit. Une de ses premières préfaces la montra d'emblée cultivant la poésie comme un travail sacré; c'était « le cri de quelque chose ressenti comme une vérité;... ses pages les plus défectueuses portent en elles quelque parcelle de son cœur, de sa vie, jamais ne sont coquilles vides, elles lui servent à délivrer son âme ». Et plus tard : — « elle n'a jamais rien écrit en vue de plaire même au poète son mari... Tout artiste sincère trouve le ciel dans l'expression de la vérité, c'est l'une des béatitudes de l'art ».

Elle a bien déclaré jadis à Horne attacher plus de prix à sa sincérité qu'à sa louange, comme impliquant plus de réelle bonté. Mais elle n'accepte pas docilement toute espèce de critique, sait réfuter celle qui lui paraît injuste, et fait allusion une fois à la *dent rongeante*, comme la désignaient les anciens. « L'art, dit aussi une de ses lettres, l'art ne doit-il pas, telle la vertu, être pratiqué d'abord pour lui-même ? A sacrifier notre idéal aux notions d'immédiate utilité, ne vaudrait-il pas mieux commencer par écrire des traités ? Vos observations, du reste, me trouveront toujours respectueuse à une condition : par-

lez en votre propre nom, pas au point de vue de la grande majorité des petits[1] : ceux-là viennent à nous quand nous ne pensons guère à eux, et, s'ils ne viennent pas, la perte est mince. » Elle écrivait cela à Ruskin.

Son idéal, elle ne le perd jamais de vue. Elle en fait hardiment la base même... de son « réalisme ». Ce n'est pas elle qui peindra le laid et le vulgaire avec complaisance, qui fera malpropre pour faire vrai. Mais elle veut aimer toutes les réalités parce que son âme de poète en saisit d'emblée la mystérieuse grandeur : elle ne recule pas devant les termes les plus crus quand le veut la vérité, devant le mot nécessaire, fût-il pour choquer les oreilles prudes, devant le droit et le devoir de marcher à la conquête du bien, à travers la boue s'il le faut. Surtout son intelligence est si merveilleusement doublée d'imagination que tout dans son écriture nous apparaît concret, tout y est, selon le mot de Taine, *pensée jaillissante et vivante*, prenant forme palpable pour nous atteindre, nous fasciner ou nous subjuguer.

« L'art naît du sentiment et le sentiment est vivant », a dit quelqu'un. « ... Est-il langage plus « instructif et plus émouvant que le langage « des réalités ? Celui-là seul a la vocation artis- « tique qui les sent battre en lui au point que son « cœur en déborde, en verse le trop-plein dans le

1. Par où elle entendait évidemment les médiocres.

« cœur des autres... Seules les choses comptent « et nul n'est artiste s'il n'a entendu l'éternelle « chanson des choses... A l'artiste le feu des « réalités et de leurs harmonies infinies. »

Et n'est-ce pas cette haute vérité que contenait dans sa forme naïve une strophe du célèbre *Vieux Matelot*, de Coleridge :

> Celui-là prie bien qui bien aime,
> homme, oiseau et bestiole,
> celui-là prie le mieux qui aime le mieux
> toutes choses grandes et petites,
> car le bon Dieu qui nous aime
> a fait et aime toutes choses.

M. René Schneider (dans *Rome*) parle aussi à propos de Jean d'Udine « de cet amour des choses dont les plus humbles sont aux hommes pieux des tabernacles de beauté ».

Cette chanson suprême, qui mieux qu'elle l'a entendue ? qui l'a transcrite plus harmonieuse et plus brûlante ? Elle dit bien avec son cher Platon : l'*Idée* seule compte... Et pourtant son œuvre est une magnifique symphonie de *choses*. Car elle aperçoit d'instinct tout leur enchaînement, tous les rapports du monde de la matière et de l'autre. Si elle s'écrie une fois : « l'Art pour l'Art ! » ce sera pour ajouter aussitôt : « et le bien pour l'amour de Dieu ». La conclusion à plusieurs pourra paraître démodée : dans cette œuvre cependant, l'Art au sens précis où nous venons de le prendre n'a rien perdu à marcher la main dans la main avec les inspirations de la

plus pure éthique, à recevoir l'impulsion de la large religion qui était la substance même de sa vie intellectuelle.

Il est telles œuvres classées capitales qui, lues une fois, peuvent ensuite dormir d'un long sommeil sur les rayons de notre bibliothèque. Et à côté d'elles, toujours en réquisition, toujours feuilleté jusqu'à l'usure, on trouvera le petit volume d'Elizabeth avec ses défauts et ses lacunes, avec sa philosophie et sa science dépassées, parce qu'il renferme des choses hautes ou charmantes dont la beauté ne passera pas, et qu'aucune critique ne peut effacer; une source vive dont la vertu, par mille canaux, alimente, enrichit notre trésor intime.

XVI

OPINIONS ET CROYANCES

Lives are enlarged in different ways[1].

E. B. B.

... And I am strong in what I seek[2].

The vision of poets.

Pour elle, tout était religion.

STRONG.

Quelle a été au juste la pensée religieuse intime d'Elizabeth ? Cette question se pose tout naturellement à la suite des pages qui précèdent, et aussi bien l'étude de son œuvre, celle de sa pensée, se pénètrent d'étroite façon. A l'heure de les analyser, où prendre le scalpel délicat

1. Il y a, pour les vies, des manières diverses de grandir.
2. Je suis fort de l'idéal que je poursuis. — Ne serait-ce pas là un souvenir de la *Queste du Saint-Graal* ? cela pourrait s'écrire en vieux français : *Ma force est en ma queste.*

nécessaire pour démêler le fin réseau des convictions et des réserves, des variations et des fidélités ?... « Son petit mouchoir jeté par delà les cyprès du Poggio pourrait aussi peu recouvrir San Miniato et le reste du paysage, que sa vie infime la diversité de ses propres conclusions. »

Nous l'avons trouvée, à l'instant de l'enfance, singulièrement éclectique avec son sacrifice à Pallas Athéné, geste charmant qui annonçait et symbolisait toute une partie de sa mentalité littéraire. Avec sa croyance aux dieux de l'Olympe, toutes les autres un moment furent ébranlées, et il lui arriva de répéter pour son compte la formule célèbre rencontrée au cours de ses lectures : O Dieu, s'il y a un Dieu, sauve mon âme si j'en ai une ! Voilà qui est loin de la foi candide que l'enfance ordinairement implique.

Dans la bibliothèque paternelle, où l'un des compartiments lui était interdit, elle avait, on s'en souvient, sans mauvaise intention aucune, feuilleté sur les autres rayons maint ouvrage que l'on n'y soupçonnait pas à sa portée : lu *Werther* et Hume, Rousseau et le *Dictionnaire philosophique*. Ces souvenirs lui ont inspiré l'un des plus beaux passages de son poème. Comme son héroïne « elle flotta parmi les écueils sans s'y briser »...

Après une phase où sa pensée « oscilla entre les rêves de la Cabbale, les méditations philosophiques, l'abîme vivant et mouvant du pan-

théïsme[1] » nous la retrouvons à ses vingt et trente ans plus en harmonie avec la foi de son milieu. Des lettres adressées à tels ou tels de ses amis font reposer ses réconfortantes exhortations sur une croyance précise, et longtemps elle fait dans ses poésies une grande place aux dogmes familiers[2], aux convictions qui étaient la moelle de sa vie morale et la consolation de son cœur[3]. Peu à peu ces thèmes s'effacent pour ne laisser paraître (sauf par de brèves allusions) qu'une inspiration hautement et chrétiennement religieuse, de caractère tout intime. Elle « lisait journellement sa Bible, disait-elle (cette petite bible grecque tout annotée de grec et d'hébreu encore en la possession de son fils), avec le plus de simplicité possible, laissant de côté les controverses suscitées autour de cette grande lumière pour n'en savourer que l'éclat et la bienfaisante chaleur ».

Cette religion si personnelle avait merveilleusement pénétré sa vie. « Pour elle, tout était religion. Son christianisme ne se confinait pas dans telle ou telle église, dans telle ou telle formule, elle en avait fait le synonyme de civilisation. » (Strong.) Pourtant elle a déclaré un

1. Mme Darmesteter.

2. Recueils de 1838 et 1844. Voir notamment le *Drame de l'Exil*.

3. Dans la *Mort de Pan*, destinée pourtant à proclamer la supériorité de la doctrine chrétienne sur l'antique croyance, il est intéressant de relever combien chez elle le naturisme se mêlait à la religion. Voir à ce sujet les six ou sept dernières strophes.

jour que les chrétiens ne sont pas assez civilisés pour Platon. Quelques lignes cueillies çà et là dans sa correspondance vont expliquer cette parole. De Rome, « l'Écriture sainte, son autorité, ne justifiait à ses yeux ni toute la doctrine ni la discipline spéciale » ; et l'Église catholique eut à se plaindre parfois de ses jugements sommaires ou de son incompréhension. Luther lui apparaissait incarner la scolastique, elle trouvait à ses enseignements la rigidité qu'elle caractérise par le mot de *cerements*, bandelelettes funéraires des anciennes sépultures. Calvin l'effrayait « *suspendue*, disait-elle, *entre les deux doctrines, les yeux clos, réfugiée en l'amour de Dieu, pour ne pas voir les choses que d'autres disent voir*. L'église anglicane eut son tour le jour où, à côté d'une profession de foi formellement chrétienne, elle définit ainsi le fameux symbole d'Athanase : « *établir une opinion entre un paradoxe et un anathème* ».

Elle aimait la simplicité des dissidents, mais relevait aussi leurs inconséquences, quand se manifestait chez eux un manque de charité ou de largeur. Du reste, elle avait en horreur les discussions théologiques, fuyait toute controverse comme vaine et troublante, toute prétention à connaître les desseins de Dieu ; appelait certains discours « du foin haché et trouvait insupportable aux êtres qui pensent la façon dont la prédication quelquefois passe au tamis l'Infini et le Divin ».

A l'incroyance des hommes de science à l'égard du dogme, elle opposait son cœur, attaché à une religion révélée; elle attendait avec confiance du christianisme une expansion indéfinie en rapport avec les besoins de l'humanité : son développement hors des frontières, développement du christianisme hors de l'Église, développement de l'humanité hors des nations[1]; la cessation de l'antagonisme « entre juifs et grecs » selon la formule de la primitive Église.

La rencontre d'un ami d'autrefois, enrôlé dans une secte étroite, lui fait éprouver un jour qu'elle voit le monde plus vaste, l'amour de Dieu plus grand. La stricte ordonnance « *Ne touche pas* ! *ne goûte pas* ! *ne manie pas* ! » l'indigne. Elle a envie de crier : Touche ! goûte ! manie ! toutes choses sont pures. — « Ce qui vient de Dieu a en soi la vie, et certainement de toute croissance des choses vivantes la croissance spirituelle ne saurait être exceptée. »

En toutes choses, elle tendait dans le domaine moral à écarter cette idée de limites qui offusquait son besoin d'infini. Elle estimait par exemple que « si la maladie supprime en nous quelques sources de plaisir, elle laisse le vrai *moi* ouvert à de mystérieuses influences, rend clairvoyant sur des faits aussi naturels que l'aile de l'oiseau, bien que nous soyons enclins à les con-

1. Letters I, p. 252.

sidérer vaguement comme surnaturels ; et faisant allusion à un mot de Carlyle, elle redit après lui ; *La nature est surnaturelle.*

Il y avait chez elle une teinte de mysticisme qui bondissait au devant d'une possibilité pour l'esprit d'échapper aux liens de la chair : qu'on se rappelle comment, pendant son séjour au bord de la mer, séparée de son père, elle le *sentait présent* de façon presque physique. « Séparation et changement sont peut-être moins grands qu'il ne le semble, écrit-elle à propos de la mort. Des gens sensés, sincères, rêveurs ou non, affirment hardiment avoir de leurs oreilles entendu les morts tinter à l'horloge de l'éternité... Ils disent avoir reconnu que les esprits humains sentent à la façon humaine et haïssent la terreur irraisonnée qui les écarte d'une communion possible. Cela peut être ». — N'avait-elle pas aimé, dans ses gracieux rêves d'enfant, à se représenter l'âme d'Hector attirée autour du tertre fleuri, image du héros gisant dans un parterre de Hope End ? Elle avait vécu de mythologie, écouté ce que murmuraient entre eux, aux jours lointains, les esprits des arbres et des fleurs, les esprits des fleuves et des montagnes ; reçu les confidences tour à tour des séraphins et des anges déchus... : dans son *Drame de l'exil*, nous retrouvons les échos de ses premières sympathies avec les naïades et les hamadryades. A ce démonisme de son arsenal littéraire s'apparente bien probablement dans sa vie intime le

besoin de merveilleux qu'elle avoue sans détour (et dont par bonheur, ses œuvres principales ne se sont pas ressenties); de la constatation par les sens de ces possibilités que son cœur *voulait*.

Dès 1851, elle avait lu Swédenborg, s'était passionnée pour ses idées, avait fait tourner des tables. Elle voyait dans ce mouvement le prolongement logique, très acceptable pour la raison, des vérités conquises par la science; du reste, convenait « qu'il s'y mêlait souvent une bonne dose de fanatisme et de folie ». Elle paraît avoir effleuré l'idée qu'il pouvait y avoir là simplement une transférence nerveuse de la pensée (M. J. D.). Ces préoccupations se reflètent naturellement dans sa correspondance jusqu'à y prendre à un moment donné une place importante, amènent la seule dissonance entre elle et Robert, l'irréductible!... Une seule fois, de son plein gré, il l'abonnera à une revue spirite, ne sachant plus grand sacrifice à sa tendresse à la veille de leur définitive séparation. Et cela n'est-il pas très émouvant? « Plus de vie, et plus encore! écrivait il y a longtemps Tennyson. C'est bien là notre véritable besoin. Indifférence signifie état morbide, par conséquent le contraire de la force; mais la vie d'ici-bas n'est que la moitié de la pomme, un quartier de pomme, dirai-je, et qui ne peut suggérer la parfaite rondeur du fruit. Il y a actuellement dans le monde, je vous le certifie, la preuve scientifique que ce que nous appelons mort est seulement un changement de

vêtement, une simple rupture de la coquille, de l'enveloppe de la faîne. » Et forte des perspectives que lui ouvrait le spiritisme, elle annonçait comme probable pour la fin du siècle la croyance universelle à l'immortalité de l'âme, sans le secours de Platon... Elle croyait elle-même dans l'au-delà à une activité humaine exempte de déceptions, en résumé à la vie ininterrompue.

Du reste, elle ne put jamais arrêter sa pensée sur la mort. — Je regarde *par-dessus*, disait-elle[1]. Et cette vie supérieure n'impliquait pour elle ni punition, ni récompense arbitraires, mais une perpétuelle conséquence voulue de Dieu.

A propos de certaines questions soulevées dans son œuvre, quelqu'un lui a reproché de sortir de sa sphère, de son cadre naturel :

— « Quel est donc, demande-t-elle, le cadre naturel de chacun ? Pour le Chinois, c'est l'enceinte de la grande muraille. Pour le Peau-Rouge, c'est la forêt. Pour tout le monde, c'est, je suppose, l'intérieur de la croûte que font les préjugés sociaux, religieux ou littéraires. Voilà ce que les hommes entendent par là. Je me place à un point de vue plus élevé et je vous prie de me dire comment un être humain peut sortir de son cadre naturel. Je vois ce cadre partout où s'arrondit l'univers de Dieu, où plane sa loi ![2] »

1. Comparer dans les *Moralistes français* ce que dit Prévost-Paradol sur la manière chrétienne d'envisager la mort.

2. Lettre à Mrs Martin, décembre 1859.

L'idée a été formulée qu'il y eut dans le christianisme d'Elizabeth quelque chose d'essénien. A relire les définitions données de cette secte de « pieux cénobites contemporains de Jésus, dans l'oasis d'En Gueddi, sur la rive orientale de la mer Morte », on comprend le rapprochement. Comme eux « recueillie, elle a cru à l'action divine constante, servi Dieu avec une grande piété, non en lui offrant des victimes, mais en sanctifiant son esprit. Loin du bruit des villes, sans rompre avec le monde, elle s'est appliquée aux arts de la paix. Sans imposer à autrui ses vertus, elle a travaillé librement pour l'humanité ». Comme eux, elle a eu « gravité douce, silence, empire sur soi, absolue loyauté, force d'âme souriante dans l'épreuve, haute moralité, bienveillance ». Et, de même qu'ils unissaient dans une commune vénération les traditions des prophètes hébreux et la doctrine de Pythagore, elle a uni elle-même dans une synthèse toute personnelle la philosophie de Platon et la religion de l'Évangile.

Le livre où elle a mis le plus d'elle-même et qu'elle prie ses amis, oubliant tout ce qui le précède, de considérer comme le résumé définitif de sa pensée, nulle école ne songera à l'accaparer et nulle à le renier ; il ne prétend à aucun dogmatisme, il est tout imprégné de l'amour de Dieu et des hommes. Cet amour n'écarte pas les points d'interrogation douloureux ; il n'est pas sourd aux échos de désespoir, aux cris d'an-

goisse; il n'exclut pas la pénétration clairvoyante des dessous les plus sombres ou les plus amers. Mais il a révélé à cette âme fervente les secrets suprêmes, lui a enseigné que, s'il y a une solution au problème humain, elle est dans la soumission patiente, dans l'amour agissant, dans le sacrifice de soi. Elle est surtout dans l'entière compréhension de l'homme et de ses besoins supérieurs, trop souvent laissés de côté par les mieux intentionnés. « Tout au dedans de nous-mêmes au cœur de notre cœur, Dieu réclame sa part... sans laquelle les chants les plus pénétrants du poète le plus subtil ne seront que la coupe où se posent nos lèvres, non le breuvage sauveur. Si grande que s'ouvre leur mâchoire de carnivore, il est impossible d'atteindre les hommes sans passer par leur âme... » Toujours sous sa plume la préoccupation philosophique et artistique, la croyance et la poésie, se mêlent, se séparent un instant pour se rejoindre :

A regarder quelques instants
les traits rudes, ridés, d'un paysan d'Italie,
on découvre un Antinoüs sous cette argile,
modelé à l'égal de celui, pâle et beau,
qui rêve dans le fameux marbre de Rome.
Et voici qu'à le regarder plus longuement,
et d'une âme plus compréhensive,
sous sa rugueuse enveloppe nous trouvons
un ange plus sublime encor dont la beauté
vient surpasser celle d'Antinoüs,
autant celui-ci surpassait le rustre,
et d'un impérial dédain
l'écarte pour jamais de notre vue.

Il n'est rien de grand, rien de petit,
a dit un poète de nos jours, dont la voix
bien au delà de l'angélus résonnera,
à qui les cloches de matines
n'imposeront pas silence...
Non, rien n'est petit en vérité :
pas de bourdonnement d'abeille
qui ne trouve à s'harmoniser
avec le scintillement des étoiles ;
nul galet à nos pieds qui ne prouve la sphère ;
nul pinson qui n'implique le chérubin.
Si de mon poignet j'observe les veines,
j'entends, dans une faible pulsation,
la clameur d'une âme véhémente
distinctement s'exprimer.
Et la terre est toute pleine du ciel,
et tous les buissons de la route
sont embrasés par la présence du Très Haut.
mais celui-là seul qui a des yeux pour voir,
de ses pieds ôte les sandales.
Tous les autres autour du buisson
restent assis pour en manger les baies,
et de plus en plus perdent leur ressemblance
avec le Créateur.

. . . . . .

Et un jour la chrétienne et la platonicienne en elle se sont entendues pour donner cette définition de Dieu, toute panthéiste : *Ne paraît-il pas que Dieu est surtout par l'expansion de son individualité infinie, intense, éternelle, qui va prodiguant l'écume dorée des mondes innombrables suivant la mesure de son essence divine ?*

XVII

DERNIÈRES ANNÉES

Albeit I smiled, the blossoms fell [1]
Idols.

Après ceux de la Péninsule, les événements de France la passionnent aussi très vivement. Déjà, en mai 1848, ses lettres ont exprimé son goût pour la littérature, sa sympathie pour le caractère français, pour les questions sociales qui se discutent à Paris, par opposition à l'idéal politique rabaissé que lui paraît être à ce moment celui de sa patrie.

Son respect alors s'adresse à la royauté comme protectrice des écrivains et des artistes : « et à quoi d'autre peuvent bien servir de nos jours les rois et les reines ? »... Et elle verse des larmes sur sa chute.

Présente à Paris en 1851, elle fait profession

1. Mon sourire n'empêchait pas les fleurs de s'effeuiller.

« d'aimer la démocratie et la liberté de façon si intense... qu'elle en hait le socialisme. En plusieurs de ses représentants elle voit bien des hommes vertueux, excellents entre tous, animés des intentions les meilleures. Cependant ils tiennent dans leurs mains, dans leurs mains nettes, des idées troublantes et meurtrières qui, réalisées, deviendraient le pire et le plus écrasant des despotismes. » (*Lettres*, II, p. 61).

Presque à la même heure — les poètes ont l'illusion facile — elle prendra à tâche d'excuser le coup d'État, pour elle

« un spectacle éblouissant, la joyeuse rentrée d'un souverain porté en triomphe : un élu du peuple qui est un envoyé du ciel ». Elle estime que le peuple « très démocrate en ses tendances, a besoin pourtant d'un type visible pour son culte des héros et retrouve en Louis-Napoléon la seule aimée de ses traditions. Il est contre ses principes, de mettre sa confiance dans les princes, les parvenus exceptés ! ! »

Quelques observations sur des personnalités appartenant au parti de la défaite :

Ils trouvent désirable de se casser dans la serrure pour empêcher d'autres clés d'y tourner, ils se croient patriotes parce qu'ils se tiennent là pour ravaler ceux qui agissent, leur jeter de la boue et enrayer toute action au service du pays... » Quant à l'empereur c'est « un homme extraordinaire, cela est hors de doute. Il a fait beaucoup de bien à la France, j'en suis convaincue. Mais je n'ai pas terminé le piédestal que je lui destine. Je ne suis pas pour le despotisme doux. Je suis démocrate jusqu'aux moelles. Je l'accepte comme représentant de la démocratie par la grâce du peuple : il a à se justifier par d'autres actions avant d'être glorifié à mes yeux. En France, un despote atténué, fut-il l'archange Gabriel, à moins qu'il ne détienne le pouvoir à per-

pétuité, ne peut avoir pour successeur que l'archange Lucifer.

Quand elle entendra dire que la presse est bâillonnée :

Cela est vrai seulement des journaux. Des livres paraissent, qui traitent librement des questions les plus brûlantes. Le gouvernement s'occupe avec persévérance à résoudre le problème moderne du socialisme, qui frappe depuis si longtemps à la porte de nos intelligences et de nos cœurs...

Relisons à cette place le passage bien connu où s'exprime pour la France sa compréhensive sympathie :

Le Français est léger — refrain habituel de l'insulaire. En ce jugement plutôt réside la légèreté. C'est ici le secret de cent croyances, et comme l'enfant apprend à épeler, les hommes, à force de redites, se font leurs opinions. A répéter chose absurde souvent, soyez sûr qu'elle semble à la fin sensée. On dit donc les Français légers, ainsi dit-on que les chats miaulent et que la vache laitière donne du lait... Qu'est-ce que légèreté, sinon inconséquence, vague fluctuation de la cause à l'effet, sans relation avec l'effet, avec la cause ? La balle qui s'élance hors de la bouche du canon pour aller, dans l'espace d'une seconde, d'un clin d'œil, d'un battement de cœur, s'aplatir sur le mur, telle une hostie, est-elle légère ?... Aussi direct est le peuple français, aussi impossible à détourner de son but. Idéalistes trop absolus, tous, trop sérieux, l'idée seule d'un couteau tranche pour eux la chair vive; et leur impatience dévore l'intervalle mis par la nature entre la pensée et l'action, et ces âmes de feu menacent le monde d'un incendie, et se ruent, impitoyablement logiques, vers l'impossible pratique. Ces Français légers ne se laissent pas mener... par la passion, le mot d'ordre ou le quo-

libet... Ils tournent, il est vrai, mais sur un pivot de leur choix; ils tournent, mais à force de s'y tenir ferme. Voilà chose malaisée à saisir pour l'Anglais inaccoutumé à suivre valve après valve les involutions de cette racine bulbeuse qui a nom une vérité générale...

« Aux Anglais, la liberté même apparaît concrète, se fixe, s'incarne en un moule féodal, s'adapte à leur notion du respect, à leur pensée; et ce moule reste pour eux l'essentiel. Parlant du peuple anglais l'héroïne dit « *nous* », bien qu'italienne par son berceau et par sa mère, et par la tombe et la mémoire de son père. « Pourquoi pas, après tout ? Fussent-elles mal logées en une poitrine de femme, *pour contenir deux nationalités un cœur de poète peut se faire assez grand.* Elle sent le sien assez fort pour aimer aussi la France, nation noble, poète entre les nations, qui, tandis que le toit s'effondre, s'en va rêvant et gémissant à la poursuite de quelque bien idéal, égalité des sexes, fraternité spontanée, amour injuré, pourtant inviolable, fortune universelle ne laissant pauvreté nulle part, autour d'elle ne créant nulle lassitude; d'une liberté pour tous, d'une minorité restreinte respectant la sagesse de la majorité... Utopies héroïques. Ah ! si le rêve est sublime, trop naturel est le réveil ! Et la douleur, aussi, de voir l'échafaudage grandiose préparé pour l'érection d'une cathédrale, servir à la construction d'une bastille ou d'un mauvais lieu. Que Dieu sauve la France !

Enfin cinq années plus tard, émue jusqu'au fond de son âme par la publication des *Contemplations*, endolorie de ce long exil du poète, elle écrira à l'empereur une lettre de supplication qui ne sera jamais envoyée, il est vrai, et que le « fier banni » sans doute eût désavouée, mais qu'on a eu raison d'imprimer, car le souffle en est généreux et l'écriture éloquente.

La santé de Mrs Browning, l'habitude prise de la vie italienne, leurs sympathies personnelles

les ont ramenés en Toscane. (Les mois d'été les trouvent parfois à Sienne ou aux bains de Lucques). Mazzini vient d'en sortir. Ses amis se réjouissent de le sentir en sûreté, déplorent la détresse générale du pays. « Etat cruel, le peuple entier gémit. » (1853). Détresse calme pourtant. Les plans généreux ont été abandonnés, il faut se faire aux horizons restreints...

Après le séjour d'hiver (1854) à Rome, qui leur offrit de grandes jouissances par leurs relations avec les Storey, les sœurs Kemble (l'une d'elles l'actrice célèbre, Mrs Siddons), J. Ampère, le marquis de Monclar, ami de jeunesse de Robert[1], etc., Elizabeth proclamait tout de nouveau Florence « cité exquise, où la vie ne coûte rien, ville de gaieté, ville de beauté, située dans les limites de la civilisation, mais hors de portée de sa bousculade ».

Ils la quittaient de nouveau en juillet 1855, année de la guerre de Crimée, qui ajoutait à leurs préoccupations mentales et sentimentales. Et, comme en 1851-52, l'absence devait se prolonger une quinzaine de mois, jusqu'en octobre 1856 ; d'abord à Londres, où malheureusement Elizabeth ne put voir sa sœur Henriette, retenue

1. Son fils, le marquis actuel, ancien ministre plénipotentiaire, conserve encore dans la bibliothèque de son château « d'Allemagne », en Provence, plusieurs lettres qui témoignent de cette vieille intimité. « We carry away, écrit Browning dans l'une d'elles, a great delight, my wife in having seen face to face one of whom she had heard so often, — and I in seeing again the dear affectionate friend of my youth. »

à Taunton par l'exiguïté de ses ressources. Des raisons de même ordre empêchèrent les voyageurs de l'y rejoindre. Quant à aller dans le Herefordshire, Mrs Browning, nous le savons, ne s'en sentait plus le courage. Son frère Alfred, marié depuis leur dernière venue, s'était, de ce fait, vu bannir à son tour de la maison paternelle.

C'est alors que Tennyson vint à Dorset Street, leur lire sa *Maud* récemment publiée, et à cette occasion Rossetti, tout en l'écoutant, fit son portrait à la plume. Il est assez amusant de lire le récit de cette séance dans une lettre d'Elizabeth, et d'y trouver l'écho de la candeur avec laquelle l'auteur soulignait et signalait les beaux endroits. « Et c'était merveilleux vraiment de beauté et de tendresse, et sa lecture était exquise, et sa voix une musique ». — Les Browning résidèrent ensuite à Paris, 3, rue du Colisée, où une sage réclusion qui dura tout l'hiver eut raison d'une rechute dont on avait ressenti quelque inquiétude.

Au printemps la poétesse lut à son mari les six premiers livres d'*Aurora Leigh*, auxquels elle venait de travailler avec assiduité. Encouragée par son approbation, elle se remit à l'œuvre avec ardeur, pour l'achever un peu trop hâtivement et pouvoir imprimer pendant le séjour qu'ils allaient faire à Londres. Ce fut là en effet qu'elle mit la dernière main à son poème dans la maison de Kenyon (39, Devonshire Place), lui-même gravement malade dans l'île de

Wight. Ils allèrent, cela va sans dire, le visiter à Cowes, revoir à Ventnor Arabella Barrett et quelques-uns de leurs frères. Le poème parut en novembre 1856.

Les deuils douloureux se multipliaient. Après la mort de Miss Russell Mitford, celle, en décembre 1856, de ce parent parfait, à bon droit surnommé par Robert *Kenyon le magnifique*, qui leur témoigna son affection par des legs importants et distincts, (6.500 et 4.500 liv. st.), après l'avoir fait de son vivant par une pension annuelle de 100 liv. st. à partir de la naissance de leur fils. Celle aussi de Mr Barrett père, dont l'irréconciliable sévérité, hostile jusqu'à la fin à tout rapprochement malgré les efforts de leur amie Mrs Martin, avait mis un nuage permanent à leur beau ciel florentin. Toutes les tendres lettres écrites par sa fille pour reconquérir l'affection perdue furent retrouvées intactes, aucun des cachets n'en avait été rompu « même, dit-elle avec tristesse, certaines enveloppes dont la bordure noire eût pu lui faire supposer quelque chagrin profond ».

Cruellement atteinte par ce dernier coup, Elizabeth eut la force de dominer sa douleur afin de ne pas trop attrister son mari. De cet effort, sa santé se ressentit à un degré sérieux; elle resta faible jusqu'au printemps. Une première promenade la mène aux Cascine, et chez miss Isa Blagden à la villa Bricchieri à Bellosguardo « pour y trouver à exprimer, une fois de

plus, son admiration enthousiaste devant la vue merveilleuse sur la vallée de l'Arno,

pareille à une main ouverte tenant la ville étalée ; et que le lever du soleil emplit, telle une coupe de cristal, rougie jusqu'au bord parce que vermeil en est le vin. Pour les habitants de cette villa [1], nul soleil ne pouvait naître ni mourir inobservé. Le soir — quand les cieux faisaient place à la nuit, les septuples cieux ouvrant toutes leurs portes aux étoiles que l'on pressentait plus qu'on ne les distinguait encore ; les chouettes, du haut des cyprès du Poggio, jetant leur triste appel qui paraissait enregistrer tous les scintillements, toutes les pulsations de l'éther — le soir, les ombres pourpres et transparentes, lentement à leur tour emplissaient cette coupe, et la cité inondée disparaissait sous la brume, comme noyée dans une mer enchantée (*A. L.*, livre VII.)

Si, la comparant à Paris, « où la flamme de vie est si active » Elizabeth appelle Florence une ville morte, elle ajoute : « mais une morte splendide aux merveilleux souvenirs, au repos exquis sous son climat de délices.. Ici l'on dort — *peut-être pour rêver* [2] ... et l'on chante les vertus de son oreiller... » Malgré tout, à Paris même elle a soupiré sans cesse après Florence : n'est-ce pas « pour elle *le coin du feu* où elle peut selon l'heure se livrer à toutes les variétés de la paresse », être maussade ou être heureuse ? revoir en passant le siège de Dante, surprendre de sa fenêtre l'ombre de Bianca Capello ?... Chaque fois qu'elle s'en éloi-

1. Celle de l'amie ? celle d'Aurora ? peu importe.
2. Shakespeare.

gne s'avive sa prédilection pour ce berceau de son fils et de son œuvre de choix. — Villari, B. Lytton, Powers, Fr. Tennyson y ont vécu avec eux ou y vivent à cette heure, participent à leur intimité. Mrs Beecher Stowe, Mrs Gaskell, et combien d'autres y sont admises pendant leurs séjours !

En septembre 1857, Penini tombe malade gravement, et la correspondance se fait l'écho de cette angoisse, et la mère attendrie ne perd pas l'occasion de citer un mot charmant de son petit bien-aimé dont, quittant un instant le chevet pour écrire à une amie, elle se déclare plus fière que de vingt poèmes. Un jour l'anxiété avait été très grande et cela n'avait pas échappé à la perspicacité de Pen : « Chérie, dit-il à sa mère, ne soyez pas malheureuse à cause de moi. Pensez que c'est un petit garçon des rues et soyez un *petit peu* triste, mais pas *malheureuse* !... »

Tout naturellement les choses de la péninsule se sont imposées à son cœur, ont pris désormais le premier rang dans ses pensées, et autant que le salut de la France, davantage sans doute, malgré sa profession de ne plus vouloir de *paroisse* pour son sentiment patriotique, lui importe celui de son Italie aimée.

Par le rôle qu'il va jouer au début de la guerre (1859), Napoléon III se fait une place à part dans sa vénération : il lui apparaît comme le libérateur désintéressé digne de tous les dithyrambes. Longtemps elle encensera d'une poé-

tique et généreuse reconnaissance son image singulièrement grandie, avec les Toscans, notamment Massimo d'Azeglio, qui sachant leur sympathie pour la grande cause italienne, était venu à eux, à la grande joie de Mrs Browning. « Malgré les lacunes et les défaillances de son héros, elle ne détourne pas ses grands yeux pleins de foi, qui attendent toujours qu'il se montre égal à lui-même. Le jour où l'empereur se déclare prêt à prendre les armes pour affranchir l'Italie, l'enthousiasme d'Elizabeth ne connaît plus de bornes. C'est une passion sacrée qui tient du délire des Sibylles. Elle voit le monde illuminé par l'apparition d'un Rédempteur. » (M. J. D.)

Son mari n'a pas eu l'empereur une confiance aussi absolue, son admiration était mitigée[1]. Quant à Penini, il continue à prendre part très vivement à tout ce qui se passe. Une bien amusante découverte dans le journal intime de ses dix ans : « Ceci est le jour le plus heureux de ma vie entière (ici une faute d'orthographe) car maintenant le cher Victor-Emmanuel est réellement *nostro re* ! » Inutile de dire qu'il partage l'enthousiasme maternel pour l'intervention napoléonienne. Pendant leur séjour à Rome en 1860, par deux fois on le verra courir au camp français, écouter l'ordre du jour, fraterniser avec les soldats, causer politique et musique

1. Voir son *Prince Hohenstiel Schwangau, sauveur de la Société.*

avec les officiers, les inviter à venir voir sa maman ! ! et finalement se laisser par eux reconduire avec la plus aimable courtoisie jusqu'à sa porte, tout fier du soin qu'ils ont mis à lui faire comprendre que personnellement, et tout en assurant la sécurité du pape, ils font des vœux pour la liberté de l'Italie [1].

« Un cœur de femme est assez vaste pour contenir deux nationalités » ; Elizabeth a proclamé cela par la plume de son Aurora. Le sien, large ouvert à la pitié, témoin des souffrances de tout un peuple, ne savait s'accommoder aux petitesses humaines même collectives, aspirait à voir les diplomaties égoïstes s'effacer devant les questions d'humanité. Et l'Angleterre qui, après avoir vainement proposé un congrès pour aboutir au désarmement général, s'abstenait d'intervenir dans le conflit, encourait l'indignation de son âme ardente, hyperesthésiée par la maladie et qui allait, par la souffrance aiguë, jusqu'à l'extrême sévérité. On eût dit que la parole de Cavour : « L'Angleterre n'a encore rien fait pour l'Italie », avait pénétré en elle pour y faire écho désormais à chaque battement de son cœur. L'attitude prise après la campagne, les vers publiés à plusieurs reprises, qui donnaient libre cours à ses sentiments, son exaltation de la politique française dont elle célébrait la générosité en cent passages de ses lettres privées, les re-

1. Letters.

proches incessants à l'adresse de son pays natal, tout cela finit par éveiller en Angleterre une assez explicable exaspération [1].

A la fin de l'été de 1858, les deux poètes avaient fait, pour y rejoindre M. Browning père et sa fille, et y être bientôt rejoints par Arabella Barrett, une nouvelle et courte halte à Paris — Paris qui avait toujours tant à lui dire.

Le retour au midi — « ce midi au charme étrange » — avait compris une série de haltes qui intéressèrent vivement Élizabeth. La première à Chambéry avec l'obligatoire pèlerinage aux Charmettes, frais verger, chambrettes évocatrices; sur le clavecin que l'on sait, Robert

1. A quarante ans de distance il n'est pas sans intérêt de lire les lignes consacrées à cette période historique par M. John Morley dans sa très documentée biographie de Gladstone : — « Quand on pense aux trappes qui s'ouvraient de toutes parts, à la facilité avec laquelle la France eût pu être irritée ou aliénée, quelles questions déraisonnables eussent pu, et non sans raison, être mises en avant et quelles sottises la voix et l'esprit de la démagogie eussent pu attiser, aucun exemple plus remarquable ne peut nous être offert par l'histoire d'une direction sage et forte que ce cas d'un Cavour, d'un Farini, d'un Ricasoli, d'un roi de Piémont guidant un peuple à travers les ferments de la révolte, par la discipline, l'énergie, l'égalité, l'ordre, la maîtrise de soi-même vers ce but : la révolution. La Révolution fut ici construction. Sans l'épée de la France, l'œuvre n'eût pu être entreprise; le peuple et les hommes d'État de l'Italie septentrionale et centrale en rendirent possible l'achèvement. L'Angleterre aussi y eut une part qui n'est point à dédaigner, car ce fut elle qui assura le principe de la non-intervention des puissances étrangères dans les affaires d'Italie. Ce fut elle qui favorisa fortement l'annexion de l'Italie centrale au royaume du nord. » Voilà une conclusion qui eût fort surpris E. B.

essaya de jouer l'une des mélodies de Jean-Jacques. Par Arezzo, Pérouse, Spolète, ils étaient arrivés jusqu'à Rome où ils passèrent l'hiver (28, Via del Tritone).

Quelques incidents, dont chacun aurait pu tourner à l'accident grave, marquèrent la fin du voyage : chevaux emballés au bord du précipice, rixe entre conducteurs où Robert, en intervenant, épouvanta les siens et en même temps leur apparut beau de courage et d'autorité ; et pour que rien n'y manquât, attaque de brigands, auxquels il fallut bien abandonner quelques dizaines de *scudi*.

Une amitié précieuse leur vint cet hiver-là, celle des Eckley, ménage américain. Les amis, du reste, étaient par moments si nombreux à Rome pour ce foyer d'où rayonnaient deux célébrités également attachantes, qu'Élizabeth devait fermer sa porte pendant la journée pour travailler ou se reposer.

Le 28 avril 1859, par l'ultimatum de l'Autriche à Victor-Emmanuel, commença la série d'événements qui allaient tout de nouveau et coup sur coup passionner les époux.

Le 29, l'armée de François-Joseph franchissait le Tessin, ce qui équivalait à une déclaration de guerre à Napoléon III ; le 20 mai, le 4 juin, c'était Montebello et c'était Magenta ; le 8, l'entrée des Français à Milan, le 24, Solférino. « Il n'y a pas une page aussi glorieuse dans toute l'histoire de France ! » Élizabeth résu-

mait ainsi ses impressions sur cette brève et brillante campagne. La Casa Guidi tout entière frémissait pendant la semaine émouvante. Les deux drapeaux tricolores flottaient aux fenêtres de la petite terrasse. Pen travaillait ferme pour gagner les quelques *paoli* de récompense qu'il devait joindre à la souscription patriotique, avec celle de ses parents.

Le 11, la nouvelle des préliminaires de Villafranca vint cruellement bouleverser l'âme fervente que la visite d'Azeglio, quelque temps auparavant, avait remplie d'espoir : elle en avait eu plus de fierté que d'une invitation chez le colonel Bruce avec le futur Edouard VII qui, sur le désir exprès de sa mère, avait désiré rencontrer à Rome les deux poètes. La reine s'était de bonne heure intéressée à la jeune poétesse de l'*ère victorienne*, auteur de *The young Queen*, *Victoria's Tears*, *Crowned and Wedded*, poésies de circonstance qui furent des hommages spontanés pleins de dignité personnelle et d'humaine sympathie.

Cette paix était pour Élizabeth une poignante déception. Déjà, en lisant les ordres de Léopold II pour le bombardement de Florence, le premier choc avait été désastreux, et la fièvre l'avait saisie. Le coup de foudre de Villafranca la rendit malade tout à fait. Robert dut l'emmener à Sienne, où il loua pour quelques mois la villa Albertini.

Lorsque, la cession de Nice et de la Savoie

obtenues, les garnisons françaises y arriveront, Napoléon III ne sera plus à ses yeux le « héros idéal » ; elle n'en remettra pas moins en lumière contre ses détracteurs le fait à ses yeux indiscutable : ferme et généreuse intention de libérer l'Italie en évitant la confusion d'une guerre générale. « Elle fait de la casuistique pour le défendre ! » Jamais elle ne se lassera — elle nous lasse quelquefois — de mêler à sa correspondance familière ses préoccupations, ses émotions politiques, de nous les livrer frémissantes. Lorsque baissent les actions de l'impérial champion, la veille si populaire, elle dira comment l'opinion se ressaisit, et le retour de la confiance nationale dans les destinées nationales, l'avènement du calme et de la dignité sereine : « L'empereur, écrit-elle, contraint d'abandonner la lutte dans une arène, la poursuivra dans une autre. » Elle n'a pas trouvé en lui exactement ce qu'elle attendait. Mais les âmes hautes, quand leurs idoles les trahissent par quelque fêlure, ne s'abaissent jamais à de mesquines récriminations : elles les mettent sous verre, un peu à l'écart, et quand elles en parlent, c'est pour en dire du bien.

La politique l'avait hantée jusque dans ses rêves : « Les affaires publiques m'ont presque tuée », écrit-elle. Et ailleurs : « Le pays se conduit avec noblesse, il est digne de devenir une grande nation... J'ai vécu et je suis morte pour l'Italie... »

Des lignes comme celles-là, et cela est vrai à la lettre, expliquent à elles seules les témoignages de gratitude offerts par Florence à sa mémoire. « Elle s'est donnée à l'Italie comme lord Byron à la Grèce. » (M. J. D.)

Un jour elle a dit que la ville des fleurs « était traversée par la flèche dorée de l'Arno : — mais *non dolet* ». Ainsi plus tard, à travers son cœur, devait passer la tragédie italienne, le grand courant de la vie nationale : de cette flèche-là on peut dire au contraire que la blessure a été profonde.

XVIII

LES DEUX TOMBES

Et maintenant, au lieu des chants accoutumés
Ce sont de longs sanglots qui frappent mes [oreilles.
J'ai plein les mains des fleurs que je cueillis [d'abord.
Et je vois se flétrir mes belles fleurs vermeilles
Et, mortes, je les veux garder jusqu'à la mort.
L'irréparable, trad. F. Henry.

Oh! crowned Death — pale steeded Death,
. . . . . thou whose call
changeth all beauty into what we fear,
changeth all glory into what we tread,
genius to silence...
thou hast no change for love[1].
(*The Tempest*).

Lentement, et trop tôt, hélas, Élizabeth arrivait au bout de sa faculté de vivre. Ah! si,

1. O Mort souveraine — Mort au pâle coursier,
. . . . . toi dont l'appel
change toute beauté en ce que nous craignons,
change toute gloire en ce que nous foulons.
réduit le génie au silence...
tu n'as nul changement pour l'amour.

comme l'ont prétendu certains théoriciens, cette faculté dépendait du vouloir, qui plus qu'elle eût choisi de durer, pour elle-même et pour ses deux bien-aimés, pour l'amour de l'art et pour la joie de vivre, « travailler pour les hommes » plus longtemps, et plus longtemps « les aimer » ?

Avec une ardeur de plus en plus fiévreuse, elle a épuisé le reste de ses forces dans les émotions contradictoires de Solférino et de Villafranca, généreuse jusqu'à se laisser consumer par sa brûlante sympathie pour le pays auquel elle s'est si passionnément attachée, et par l'irritant souci que lui cause l'état de l'opinion dans sa propre patrie; à s'éteindre quelques mois plus tôt, ses amis en sont convaincus, pour avoir pris un intérêt trop dévorant aux destinées de l'Italie : « A mesure qu'on avance vers la vieillesse, le temps paraît de plus en plus rapide; c'est comme si l'air déplacé par les roues de notre char venait nous souffler à la figure. » La phtisie fait son œuvre.

Avec l'hiver sont revenus suffocations, caprices cardiaques, toux désolante. Elle se sent plus délabrée, « pas encore finie cependant; » devient en même temps susceptible et nerveuse comme elle ne l'a jamais été. Elle ressent de façon pénible l'indifférence, l'incompréhension dont son mari est l'objet, trouve le public aveugle et sourd... : « *Robert existe* pourtant ! écrivait-elle. L'inintelligence, la critique, ne peuvent

rien contre ce fait. » Patience, auraient pu lui souffler ses amis invisibles, l'heure viendra, à Londres, des *Browning Readings* et des *Browning Evenings* —, mais elle sentait le temps court devant elle; et aux États-Unis, cette heure avait déjà sonné.

Leur « fils adoptif » de quatre-vingt-dix ans, Savage Landor, leur donnait quelque souci. D'accord avec la famille, Robert s'était improvisé son tuteur, et, conscient « de lui devoir plus qu'à tout autre écrivain contemporain », se consacrait à lui de tout son cœur. On avait installé la bonne Wilson auprès du vieillard, qui passait des heures d'amitié aux caprices les plus violents. Un jour, la servante arriva tout effarée contant que sous l'orage la vaisselle avait volé par la fenêtre. « Robert s'attend à y passer aussi... » ajoute philosophiquement sa femme en rapportant le fait.

Elle s'intéresse encore alternativement aux variations d'amitié de miss Martineau, à une visite de miss Sewell, aux événements littéraires et aux petites nouvelles locales (de *Cosmopolis* avant la lettre) : on a vu au Corso miss Evans (George Eliot) et son « affinité élective »; etc. Surtout elle suit avec ardeur la hardie entreprise garibaldienne, les tournants de la politique française ou anglaise; se réjouit de voir son poème atteindre déjà sa cinquième édition.

Ses forces vont déclinant. Au coucher du

soleil, sa provision quotidienne est épuisée. Elle se couche à six heures. Elle a dû renoncer à surveiller le travail de Pen, dont le latin est maintenant confié à un abbé.

Après une ébauche d'excursion, les mois se passent très calmes dans la solitude de la villa Albertini, dans le silence des oliviers et des vignes, des coteaux où mûrissent les délicieuses figues que vantèrent ses premières lettres de Toscane. L'automne est plutôt médiocre. L'hiver de 1860, un peu meilleur, la trouve occupée à grouper ses dernières poésies toutes relatives à la guerre de l'indépendance et à son idole, publiées sous le titre de *Poèmes avant le Congrès*[1].

Cette œuvre suspecte à ses compatriotes, elle

1. Cette œuvre n'est pas à la hauteur de son premier élan, et n'ajoutera rien à sa gloire. L'indignation ni l'enthousiasme n'y pourront tenir lieu d'inspiration. Tout en se mouvant dans la même sphère, *Casa Guidi Windows*, avec son souffle ému de la première heure, fait vibrer en nous des cordes multiples, nous charme infiniment davantage. A cause des nobles accents que contiennent ces pages ultimes à l'adresse de la France. (— Heureux, y dit-elle, les peuples trop forts pour être dépossédés de leurs droits, mais bienheureuses entre toutes les nations celles qui savent se montrer fortes pour secourir —) et à cause de l'idéal de justice que sans cesse elle a en vue, nous nous abstenons de faire chorus avec la *critique* anglaise qui leur sera dure, notamment l'*Athenaeum* qui, jadis, avait proposé l'auteur pour le *laureasteship*. « Mon livre a été reçu avec colère dans mon pays natal, écrit-elle à une Américaine, mais on me pardonnera un jour, et en attendant, qu'on me pardonne ou non, c'est une satisfaction pour moi d'avoir dit ce que je crois être la vérité. » Pour comble de malheur, sa poésie *A Curse for a nation*, visant les États-Unis, fut interprétée comme adressée à sa propre patrie !

explique dans sa préface l'avoir écrite « par amour de la vérité et de la justice *quand même*[1], car ces choses, elle les aime plus que Platon et la patrie de Platon, plus que Dante et la patrie de Dante, plus que Shakespeare même et la patrie de Shakespeare ». Elle voudrait qu'il fût en son pouvoir d'élever la politique à la hauteur où elle plane elle-même. Si ses chants détonnent de l'autre côté de la Manche, c'est, pense-t-elle, par une aberration momentanée de la morale nationale; elle croit au triomphe final de l'Idée et de l'Humanité.

Pen, lui, a pleuré en entendant *lire* l'*Ode à Napoléon*... Ce volume a pu être, suivant le point de vue, tour à tour une erreur de jugement, une faute de goût et une œuvre faible : au point de vue moral un geste de haut courage. Elle a dit jusqu'à la fin « LA VÉRITÉ QUI PLAIT AU DIEU » selon le mot du vieil Egyptien dans son langage d'outre-tombe.

Elle a « lutté vigoureusement pour vivre. Elle a désiré vivre aussi longtemps qu'elle sentirait croître son âme, pas au delà. » Et voici, l'heure est venue de la grande lassitude.

Enough ! we' re tired, my heart and I[2].

La poétesse a fini de chanter... Et ce serait, si nous l'ignorions, la date à mettre à la petite pièce de vers intitulée *Irreparrableness*, qui appartient

1. Ces deux mots en français dans le texte.
2. C'est assez ! nous sommes las mon cœur et moi.

au recueil de 1844 : ils s'adaptent aussi bien à la fin de sa carrière littéraire qu'à certaines heures défaillantes de sa jeunesse attristée, un des rares aveux mélancoliques tombés de sa plume enthousiaste et vaillante.

Tout le jour on m'a vue errante par les prés;
La gerbe que voici par mes mains fut cueillie,
Quand au dedans chantait mon âme recueillie;
Tels l'abeille et le merle, au printemps affairés.

Par un destin cruel je vois ces pauvres fleurs
Se faner tristement entre mes doigts pressées,
Et je sens succéder aux chansons délaissées,
En l'âme endolorie un cortège de pleurs.

Amis, doux conseillers, me conseillez-vous pas
De retourner aux champs faire moisson nouvelle?
— A d'autres d'y courir. Pour moi, je ne saurais.

A cette heure du soir mon cœur est las, très las...
En mes mains reste intacte, âme des défunts. Mais
Cette gerbe de mort, jusqu'à ma mort fidèle.

A sa croissante faiblesse une nouvelle douleur vient demander un sacrifice de plus. Sa sœur Henriette est mourante et, il faut bien se rendre à l'évidence, elle ne peut aller auprès de ce chevet. La lutte est dure, le déchirement très grand. Elle choisit de n'en parler plus jamais.

En 1861 — elle est alors à Rome, 150, Via Felice — nous relevons encore dans sa correspondance un incident littéraire qui a son intérêt. La première allusion s'en trouve dans une lettre à sa belle-sœur : « Thackeray m'a mise à la porte du *Cornhill*, pour cause d'indécence ; mais il le fait

si joliment et si gentiment qu'étant miséricordieuse je lui adresse un autre poème. D'après lui, des paroles simples permises le dimanche ne doivent pas être prononcées le lundi en Angleterre, et son *magazine* est destiné aux enfants à la mamelle. »

La poésie incriminée était *Lord Walter's Wife*, d'une irréprochable moralité, mais qui a pour sujet un adultère. Thackeray redoutait la sévérité de son public de mères de familles, hésitait à renvoyer le poème, et finalement il écrivit à l'auteur une lettre drôlement spirituelle commençant par ces lignes : — « Chère et bonne Mrs Browning, est-il jamais arrivé à votre mari d'avoir une dent douloureuse à faire extraire (je ne dis pas à *Mrs* Browning, car les femmes ont beaucoup plus de courage) — une dent qu'il faut extraire et qu'on a gardée de longs, longs mois sans se décider à la mener chez le dentiste? Depuis longtemps j'en ai une pareille, et je me suis assis sur cette chaise, et je n'ai jamais osé me soumettre à l'opération... » et qui finissait ainsi : —« Avoir à refuser une œuvre à qui m'est supérieur est l'un des devoirs les plus durs qui m'incombent, mais vos vers ne doivent pas paraître dans notre revue, j'en suis convaincu. Je tombe donc à genoux devant ma victime avant de lui couper la tête, et je dis : — Madame, vous savez mon respect pour la femme de Browning, ma vénération pour la mère de Penini... Pour ce que je vais faire,

je vous demande pardon très humblement. »

A quoi Mrs Browning répondit : « Veuillez considérer la fameuse dent comme extraite sous l'influence du chloroforme et sans causer de douleur à personne... Jamais on ne fut mis dehors pour conduite inconvenante de façon plus conciliante et plus gracieuse... Je n'aime ni les sujets risqués, ni les façons risquées de traiter un sujet quelconque. Mais de ceci je suis profondément persuadée que la corruption de notre société demande de la lumière et de l'air, non des portes et des fenêtres closes. Les *paterfamilias*, avec leurs traditions orientales et leurs femmes voilées, ont-ils beaucoup réussi dans certain domaine ? »

Depuis quelques mois son mari s'adonnait au modelage avec l'ardeur que cette fougueuse nature mettait à toutes choses ; achevait à la perfection, disaient des gens compétents, la copie d'une statuette grecque, un torse de Vénus. Il déclarait sans vergogne que tout son bonheur désormais résidait dans l'argile ! Elizabeth enregistrait le compliment — mais sentait tant de ferveur dans l'artiste qu'elle lui accordait gracieusement sa sympathie et lui souhaitait, pour sa plus grande joie, autant d'argile qu'en pût contenir sa vie et pétrir sa main. Elle écrivait cela (mars 1861) à miss Sarianna Browning, à qui naturellement, plus qu'à tous autres correspondants, elle donnait des détails sur la santé et les dires du poète. Miss Browning, au reçu

d'une photographie, avait pris pour des cheveux blancs un reflet lumineux sur la chevelure de son frère. Elizabeth l'explique, et sa protestation se double d'un aveu, mi-fierté, mi-jalousie : encore très beau son Robert, toutes les femmes l'adorent, et jusqu'à l'inconvenance ! Il y a bien la barbe qui blanchit... mais cela va particulièrement bien à sa physionomie...

Le 7 juin, revenant de Rome à Florence, elle écrit une dernière fois à sa belle-sœur, et c'est sa dernière lettre. Nous y trouvons sans surprise l'ultime expression de son grand amour pour l'Italie. Cavour est mort la veille :

Nous sommes arrivés ici dans un nuage sombre ; ma main, comme ma voix, est à peine assez ferme pour nommer cette grande âme qui a conçu l'Italie et qui l'a faite, et que voici partie pour un pays plus divin. Si des larmes et du sang avaient pu le conserver, il aurait eu les miens. A peine, me semble-t-il, puis-je comprendre aujourd'hui l'immensité du vide. »

Et plus loin une dernière fois : « Que Dieu sauve l'Italie ! ... Robert m'arrache à cette feuille... » Une amie avait reçu le dernier mot relatif à Pen, si pathétique dans sa simplicité : « pour la première fois, écrit la pauvre mère, j'ai eu du chagrin à le regarder... »

Un voyageur de passage qui la vit vers ce moment se demande comment une créature si délicate a pu braver la tempête. Il conclut : son âme est forte, et un grand amour l'a gardée sur la terre quelque temps de plus.

Cette vie intérieure, intense jusque dans le déclin, allait s'éteindre doucement dans une crise que rien n'avait fait supposer plus grave que les précédentes, bien que son état de faiblesse se fût opposé au départ projeté pour Fontainebleau, où elle espérait être rejointe par sa sœur Arabella. L'idée que Mrs Surtees Cook, morte dans l'intervalle, l'avait attendue vainement l'année précédente, lui ôtait tout entrain pour songer à l'Angleterre.

Il faut lire le récit suprême, simple et poignant, dans la lettre écrite par Browning lui-même à Isa Blagden :

« Elle m'exprima le dernier soir la certitude « qu'elle serait bientôt rétablie ; nous nous « mîmes à causer de nos projets pour l'été et « l'année suivante. J'avais si peu de motifs d'in- « quiétude que je renvoyai les domestiques et « fis coucher la femme de chambre. Toute la « nuit son sommeil fut lourd, souvent interrompu, « seul signe alarmant; mais à chaque réveil elle « s'asseyait sur son lit, prenait ses remèdes, « m'adressait de douces paroles d'intimité pour « se rendormir aussitôt. A quatre heures, cer- « tains symptômes m'effrayèrent ; j'appelai, je « fis chercher le docteur. Comme je proposais « de lui baigner les pieds, elle sourit, en me « reprochant « d'en vouloir faire un cas exa- « géré ». Alors parut sur ses traits la plus par- « faite expression de tendresse que je lui aie vue « dans notre longue vie d'affection et que je me

« rappellerai jusque dans l'au-delà. Toujours « souriante, heureuse, avec un visage de jeune « fille, au bout de quelques minutes, elle expi- « rait dans mes bras, sa tête appuyée à ma joue. « Dieu l'a prise à Lui comme on soulève un « enfant endormi d'un lit obscur et incommode « pour le prendre dans ses bras, l'emporter à la « lumière. Grâces lui en soient rendues... Elle « n'a pas même parlé de Penini qui était dans la « chambre voisine. Je lui ai demandé comment « elle se trouvait; sa réponse a été sa dernière « parole : « Beautiful ! »

C'était le 29 juin 1861. Florence, qu'elle avait tant aimée, a eu le privilège de la garder, dans le petit cimetière Pinti où repose leur ami Savage Landor. Ce jardin funèbre, le plus riant qui soit, fermé à de nouvelles sépultures, enchâssé tel un joyau dans la ligne des grands boulevards circulaires substitués aux anciens remparts, aujourd'hui compris dans l'intérieur de la ville[1], apparaît lui-même comme un tumulus fleuri, ceint d'une grille ouvragée qui en laisse voir les allées ombreuses, les tombes ensoleillées pieusement entretenues. Là, sur la partie centrale de l'enclos, s'élève, gracieux et sobre, le monument de marbre blanc dessiné par un ami devenu célèbre depuis, Frédéric Leighton, plus tard président de la *Royal Academy*. Ce

1. Entre le Viale del Principe Eugenio et celui del Principe Amedeo, allant de la Porta La Croce à la Piazza. Cavour près de la station de Ponta Croce.

tombeau causé, paraît-il, quelque déception à certains visiteurs. Il nous est apparu très artistique, et l'hommage approprié à celle qui repose là, non moins à l'élève du vieil helléniste qu'à l'auteur des *Sonnets*, où tant de pages évoquent quelque image de Grèce.

C'est un sarcophage posé sur six colonnettes cylindriques à chapiteaux corinthiens, reposant elles-mêmes sur un socle bas, également en marbre. Le fronton porte en relief le médaillon d'Elizabeth, les faces latérales une lyre, une cithare, des fleurs détachées ; la face nord une chaîne brisée. Sur l'entablement du socle, presque à ras du sol, les simples initiales E.B.B. et la date : Ob. 1861. De même que la femme de son vivant, le monument ne s'impose à aucun passant indifférent, il se révèle à qui cherche, il émeut qui aime. Lorsque nous y fûmes en pèlerinage, nous ne nous y trouvâmes pas seuls. D'Amérique et de France, ce jour-là, les fervents se sont rencontrés autour du souvenir pur que célèbre si bien la blanche sépulture de Florence. Feuillage et bestioles du Pinti semblaient murmurer le refrain béni qu'elle avait prié ses amis de répéter autour de sa dépouille :

Il donne à ses bien-aimés le repos.

. . . . . .

Point de larmes sur Elizabeth, la vie lui fut douce puisque, après de longues tristesses, la joie y entra avec le glorieux amour qu'a chanté son cantique.

Point de larmes sur Elizabeth. La vie lui fut féconde. Ses chants ont ébranlé son pays, en ont franchi les frontières. Leur harmonie demeure, et les pensers soulevés par eux ont mûri.

Point de larmes sur Elizabeth. A son âme patiente, Dieu a donné le repos.

Ce fut à Bellosguardo, chez l'amie de la mère, miss Isa Blagden, que prirent refuge, pendant quelques jours de pénibles formalités, l'orphelin et son père. Le poète semble avoir eu, comme sa compagne, une horreur instinctive pour le côté matériel de la mort. Avec l'élan de sa vigoureuse nature, il tourna immédiatement ses efforts du côté de son fils, désireux de faire pour lui tout ce qu'il savait être dans les idées de sa femme. Auprès de l'amie hospitalière, sa douleur ne se contraignait pas ; le cri bien humain du cœur torturé : « Je la veux ! je la veux !... » alternait avec des effusions de souvenir et de tendresse si poétiques, que miss Blagden a appelé ces semaines de vie commune « son Apocalypse ». Privé de l'âme ensoleillée qui avait si joyeusement animé son foyer, il ne voulait plus de foyer, rêvait pour lui-même et Penini des voyages successifs.

« L'âme ardente éteinte, le doux foyer italien, le sanctuaire de poésie élevé sous un ciel brûlant s'anéantit aussi. Robert Browning quitta

l'Italie tout de suite et, après un temps d'angoisse passionnée, exubérante, il se ressaisit et pour vivre sa vie se mit à un travail nouveau, chercha des intérêts nouveaux aussi éloignés et aussi différents que possible des premiers. Il ramena son fils en Angleterre, s'occupa de son éducation ; remplaça la Casa Guidi à la terrasse fleurie par une de ces installations caractéristiques de Bayswater[1]. Il commença une nouvelle vie londonienne de cordiale sociabilité au milieu de laquelle la gloire enfin l'atteignit — une gloire fâcheusement alourdie en quelque mesure par des adorateurs inintelligents, et par des hommages académiques : les uns et les autres se méprenaient sur sa chaude personnalité. Dans ce monde nouveau, son cerveau, toujours à l'œuvre accomplit une somme considérable de travail et, pour une grande part, le meilleur de sa production pendant une période de trente années. Mais il avait laissé sous les cyprès de Florence le roman, la fleur, la joie de sa vie, et jalousement il en garda la mémoire à l'abri de toute indiscrétion, sa vie durant[2]. »

A partir de 1866, sa sœur Sarianna vécut auprès de lui, dès la mort de Mr Browning père, qui avait été pour sa belle-fille tout ce que Mr Barrett s'était privé d'être ; et avait dit un jour en contemplant le portrait d'Elizabeth qu'à elle

1. A Warwick Crescent d'abord, plus tard à De Vere Gardens.
2. Lubbock.

ROBERT BROWNING VERS 1880

(Photographie.)

seule cette image pouvait lui faire comprendre ce qu'est la vénération des saints.

Et — souvenir qui compte parmi nos plus précieux — vingt-sept ans après la séparation (1888), dans sa jolie demeure de De Vere Gardens, auprès de cette sœur[1] encore jeune d'intelligence et d'égale bonté, une causerie évocatrice rejetant vers ce passé radieux la pensée de l'admirable vieillard, mettait dans ses yeux perdus à l'horizon un infini de douceur, reflet de l'amour lointain dont un poète a pu dire que « rien de « plus tendre ni de plus chevaleresque n'a été « décrit de l'idéal amour dans un idéal roman ». Tout le premier il avait considéré le génie d'Elizabeth comme supérieur au sien parce que plus spontané, d'une source plus haut jaillissante, d'un vol plus léger, moins tributaire de la vie et de son expérience ; cela malgré l'importance incontestablement plus grande de sa propre production. « C'est elle qui a l'étincelle divine, je ne suis qu'un piocheur... Je cherche, elle crée. » Il faut constater d'autre part que chez elle la pleine maturité du talent et de l'esprit, les deux œuvres les plus importantes, l'une par l'étendue et l'élévation, et par le génial essor ; l'autre par l'unité et la perfection achevée de la forme, datent de sa rencontre avec la vaste intelligence de Robert, de leurs entretiens féconds

1. Miss S. Browning, morte à Venise le 22 avril 1903, repose elle-même à Florence dans le nouveau cimetière de Gelsomino sur la route de la Chartreuse d'Ema.

dans tous les domaines de la pensée, du plein épanouissement de sa vie de femme et de mère : l'entassement prodigue des idées et des images dans les pages d'*Aurora Leigh*, opposé à sa manière plutôt diluée des ballades et poésies du début, en fait foi. De même on a relevé chez le poète une influence heureuse de sa femme dans le fait qu'il s'affranchit plus tard de certains amoncellements parfois funestes, auxquels l'entraînaient la richesse de son érudition et sa naturelle abondance :

He o'er refines, the student's fault[1].

Ils avaient conservé de façon très remarquable leur indépendance intellectuelle : « il était entendu et normal entre eux que chacun eût son opinion ».

« Dans nombre d'unions étroites où chacun des « époux reflète l'opinion de l'autre, l'appari- « tion soudaine d'une différence de foi peut jeter « entre eux un nuage ou un embarras. Les Brow- « ning, d'un commun accord, réservaient leurs « droits respectifs, discutaient ouvertement leurs « croyances. Il ne saurait être question d'un dé- « saccord entre eux à propos d'une divergence » comme on en a voulu tirer la conclusion au sujet du spiritisme. L'extrême délicatesse du poète se révoltait avec son affection à voir sa « femme s'exposer au contact de certaines vulga- « rités, tandis qu'elle-même, toute au côté mys-

1. Il raffine, *sur-raffine*, péché d'érudit.

« tique de la réunion, fermait les yeux sur la vul-« garité du contact ». (Lubbock).

Une boutade de Fitz Gerald, écrivant à son ami le *Master of Trinity College* au moment où il apprit la mort de Mrs Browning : « Plus d'*Auroras Leighs* à attendre, Dieu merci ! » et sa publication dans les *Letters and Literary remains* (1889) devait ulcérer la tendresse de Robert dans les tout derniers mois de sa vie, le faire bondir, et répliquer avec toute l'émotion d'un cœur indigné jusqu'à l'injustice, a-t-on dit. A qui s'en étonnait, il répondit simplement : — *Je ressens cette mort comme si elle était d'hier.*

Le *Lyric Love,* transcrit plus haut à la suite des sonnets, est l'hommage le plus complet et à la fois le plus subtil rendu par le poète à cette union parfaite par l'égalité des niveaux, par la commune orientation, par l'amour au sens le plus riche du mot, dont l'exemple est peut-être unique dans la littérature. Auréole sans égale pour leur mémoire, double nimbe qui lui prête un charme poétique infini, et fait penser à ces couples d'étoiles dont les feux distincts brillent dans une mystérieuse association : des uns et des autres l'éclat survit à l'extinction matérielle. Les destinées sidérales nous demeurent froidement lointaines et nous laissent en totale ignorance — mais, au rayonnement de ce noble couple humain, il semble bien qu'un rôle sacré soit attaché, lumière, douceur et réconfort.

A côté et au-dessous de cet hymne, que de té-

moignages émouvants ou gracieux ! L'auteur, qu'on ne se lasse pas de citer, de *Ménage de Poètes*, a eu la charmante pensée de noter au cours des œuvres ultérieures de Browning les passages où l'on voit la vie du grand homme hantée par le fantôme adoré. Il y a en particulier dans *The Ring and the Book* la figure exquise de *Pompilia* (Mrs Sutherland Orr l'avait signalée la première à ceux qui voudront voir Elizabeth par les yeux du poète son compagnon; Pompilia, c'est Elizabeth avec « son âme pure, délicieuse, candide, immarcessible, son ingénuité d'enfant où il entre tant de noblesse, ce quelque chose de poignant et de rare, cette douceur exquise, ce sentiment maternel violent et généreux, cette extase spirituelle, cette intensité vibrante qui confond l'amour humain et l'amour de Dieu... Dans toutes les femmes il ne voit plus qu'elle. Tout charme, toute douceur, toute magie, ah ! c'est elle. De nouvelles séductions peuvent lui sourire, la séduction reste aux amours mortes... Un sourire, une gaieté tendre, un ton de camaraderie enjouée, enlève toute solennité à ces entretiens avec une morte. Il la retrouve, son amie, sa lune des poètes, telle qu'il l'a toujours connue, un peu moins passionnée pourtant, encore plus éthérée :

That pale, soft, sweet and disempassionned moon
Which smiles in slow forgiveness [1]...

1. Cette pâle lune douce et tendre, de passion dépouillée, qui sourit dans un lent pardon.

« Comme une grande sœur elle l'écoute, l'encourage, reçoit ses confidences, pardonne à ses légèretés d'homme trop humain qui se plaît au jeu de ce monde[1]. » La poétesse, dans sa compréhensive et généreuse conception de l'amour, avait prévu même cela et, dans une courte poésie antérieure, il est vrai, à son mariage, jeté sa sanction aux futures contingences :

Je chante, il se peut : mais du ménestrel
le chant finit quand se tait sa harpe ;
je souris, il se peut : mais le vieux temps en marche
apporte tels pensers où le sourire meurt.
Je puis te regarder, t'adorant en silence ;
ainsi ferais-je en expirant !
Et je puis soupirer, mais la vie est instable :
soupir et souffle ensemble s'éteindront.

Ainsi soit-il.

Quand ma voix se taira pour ton oreille émue,
son souvenir ne pourra-t-il suffire à consoler ?
Quand tu ne verras plus mon sourire briller,
toujours aussi souvent te verra-t-on sourire ?
Quand mon soupir mourra, ouvriras-tu ton âme
au rire clair d'une autre ?

Ainsi soit-il. [2]

Il revoit toutes leurs excursions, il évoque les champignons et les pics neigeux, les charbonniers sur le seuil de leurs huttes, la minuscule chapelle où certain jour de fête un bon prêtre vint dire la messe pour une douzaine de fidèles venus de douze hameaux différents. Et ce sentier que sa pensée ainsi suit à rebours, conduit par la main aimée, ce sentier l'a mené à vieil-

1. M. J. Darmesteter.
2. Recueil de 1838.

lesse si bénie qu'auprès de cette vieillesse sa jeunesse lui semble temps perdu. Leurs âmes aujourd'hui se sont mêlées, elles coulent, tel le torrent, quels que soient les obstacles rencontrés. Et le tableau se déroule, rêverie très tendre, très caressante, pleine d'une délicate gratitude, mêlant aux douceurs du passé celles du présent avec les bénédictions indéfinies de l'avenir.

Que de fois, son bonheur perdu, Robert ne dut-il pas se redire avec amertume le rêve charmeur, par la vie si impitoyablement déçu. Dans la série *Men and Women*, il avait écrit pour sa compagne une fantaisie, *One word more*, où sous une des formes originales qui lui sont propres, s'exprime sa tendresse. Il lui dédie ses *Men and Women* ; pour lui dédier autre chose il voudrait être sculpteur et peintre — mais il n'a que ses vers à lui donner :

Verse and nothing else have I to give you,
Other heights in other lives, God willing,
All the gifts from all the heights, your own, Love [1].

Deux ou trois poèmes encore incarnent le souvenir aimé. D'abord la pièce intitulée *Au coin du feu* [2], tendre méditation où revit leur existence à deux : celle-ci fut écrite du vivant d'Elizabeth, et l'on y lit le vers célèbre : *My perfect wife, my Leonor*. La vision de ce foyer béni, y est projetée dans l'avenir. Le poète se voit

1. Je n'ai autre chose à t'offrir que mes vers, mais dans d'autres vies, s'il plaît à Dieu, tous les sommets et de tous les sommets tous les dons, les tiens mêmes, Amour !
2. *Dramatic Lyrics*.

arrivé aux limites de l'âge, tournant page après page d'un livre de sagesse. Avec celle qui lit près de lui, « son grand front appuyé sur sa main mignonne » il retourne en pensée vers le passé, si doux, vers l'Italie vermeille, l'Italie si *femme*, qu'on n'épouse pas mais qu'on aime toujours, et pour qui tous les pays mâles sentent palpiter leur cœur.

Enfin dix ans après son deuil, à la demande de lady Cowper, il écrivait un poème sur l'*Alceste* d'Euripide récité aux Syracusains par une jeune Athénienne (emmenée captive) pour sa rançon et celle de ses compatriotes. Cette héroïne, il l'a nommée *Balaustion*, en grec *fleur de grenadier sauvage*, et qui ne sent l'allusion à ce souvenir de leurs tout premiers rapports littéraires? Il incarne en elle et le culte d'Euripide et la passion de la poésie, et l'amour de la beauté, toutes perceptions subtiles, toute finesse native, l'humanité exquise: « Il lui donne, à quinze ans, car elle est fille du soleil, le génie qui a dans la jeunesse l'expérience de l'âge, et qui plus tard laisse à la vieillesse l'ardeur des jeunes années; il lui donne l'éducation complète jointe au charme naturel, l'intelligence, la lucidité, la tolérance; par ce charme il lui fait subjuguer frères et ennemis, équipage et capitaine; ce don de mener les hommes vers leur bien, de les former comme cire molle sous des doigts miséricordieux est le même dans Pompilia, son autre évocation: et Pompilia, c'est la rose blanche, délicat emblème

d'innocence — et Balaustion c'est la fleur de grenadier flamboyant dans le feuillage sombre de la pensée ferme et sûre, pouvoir latent qui, à l'heure difficile, montre ses énergies et devient le salut[1]. Dans ces pages flamboient aussi ces lignes merveilleuses :

> Alors, parce que les Grecs sont les Grecs, que les cœurs
> [sont des cœurs,
> et que poésie est puissance, ils se mirent
> à rire tous, l'âme pleine d'un grand amour.

Les deux conceptions maîtresses de Robert Browning, l'action dans un perpétuel accroissement, et l'amour universel (*plus nous avons d'amour autour de nous plus notre âme se sent réelle*) se sont mêlées dans l'idée qu'il se fit de la vie à venir : «... Pour lui, l'étoile qui éclipse toutes les autres, celle qui l'attend dans le coin caché du ciel[2] et qui est nécessaire à sa perfection », déesse, mortelle, ou les deux à la fois, « c'est l'âme noble de la femme qui fut sa compagne ici-bas, à qui il ouvrit son âme plus qu'à

1. D'après Stopford Brooke.

2. Allusion à un passage de *Fifine at the Fair* qui vaut d'être rappelé : — « Combien l'amour deviendra intense, alors qu'amour signifiera pour chaque âme vouloir donner tout ce qu'elle aura gagné en se servant à sa façon de la vie, en faire profiter une autre âme qui aura elle aussi un trésor à partager, différent et pourtant de même valeur. Quelle joie, lorsque chacune pourra compléter l'autre, se modifiant en même temps qu'elle la modifie, jusqu'à ce qu'elles soient complètement fondues ensemble... Je formulerais ainsi cette loi de l'amour : Chaque âme vit, désire et travaille seule et pour elle-même, parce qu'une étoile se trouve cachée dans quelque coin du ciel », etc.

aucun de nous et de qui il reçut les paroles de l'amour le plus intense qui se soit peut-être jamais exprimé en vers. C'est elle qui le recevra, qui se penchera vers lui comme l'ange de Dante et de qui il entendra les paroles d'extase : « Oui, c'est moi ; je suis Béatrice. » C'est elle l'âme lyrique dont il a conscience de refléter l'éclat; elle de qui il a le mieux appris l'éternité du bien... par qui il ressent toujours « un échange mutuel de grâce... une bénédiction autrefois son sourire... »

De cette espérance et de cette foi robuste vient l'attitude calme et fière du poète devant la mort, l'attitude du guerrier qui va livrer son dernier combat, sûr du triomphe et de la récompense. Le chant par lequel il salue la mort, et qu'il composa peu après avoir perdu sa femme, est un des plus beaux et des plus nobles qu'il ait laissés :

Craindre la mort ? sentir le brouillard à la gorge, la brume au visage, quand les neiges commencent et que la rafale indique le voisinage du lieu, la puissance de la nuit, la violence de la tempête, le poste de l'ennemi ; où elle se dresse, la crainte suprême sous une forme visible, l'homme fort doit pourtant avancer !

Car le voyage est fini, le sommet atteint, et les barrières tombent; quoi qu'il y ait une bataille à livrer avant que la palme soit conquise, récompense de tout !

J'ai toujours été un lutteur. Donc un combat de plus, le meilleur et le dernier. Je haïrais que la mort me bandât les yeux, qu'elle m'épargnât, qu'elle me demandât de passer en rampant.

Non ! laissez-moi la goûter tout entière, me comporter comme mes pairs, les héros d'autrefois, supporter

le choc, en une minute payer ce que ma vie joyeuse devait encore de douleurs, de ténèbres et de froid !

Car soudain le pire devient le meilleur pour le brave; la minute sombre est terminée : la rage des éléments, les voix des démons en délire vont s'affaiblir, se fondre, se transformer, devenir d'abord la paix délivrée de toute souffrance, puis une lumière, puis ton sein, ô âme de mon âme ! Je vais t'étreindre de nouveau. Le reste, à la garde de Dieu ! »

... Il ne sait pas quel sera le reste, il se fie à Dieu pour cela; il sait que l'effort de son âme vers la perfection infinie et l'idéal toujours plus haut doit recommencer. Ce sera là vraiment vivre, c'est ainsi qu'il conçoit et espère le ciel [1].

Et cette virilité de pensée ira jusqu'au bout, jusqu'au chant suprême de la page 137 qui rappelle la réflexion écrite jadis par Elizabeth à propos d'un ami de quatre-vingt-trois ans ! « Ah ! la beauté d'un lumignon dont l'éclat reste clair jusqu'au fond du réservoir ! »

En 1862, par les soins pieux de l'époux si respectueux de son œuvre furent publiés *The Last Poems* [2] accompagnés de la plus grande partie de ses morceaux traduits des anciens; et en 1863 *l'Essai sur les poètes grecs chrétiens* paru en 1842 dans *l'Athenaeum*.

Chaque hiver il allait passer quelques mois en Italie et chaque été plusieurs semaines dans l'Engadine, où il aimera plus tard à rencontrer

1. Les citations qui précèdent et la traduction de cette belle page sont de M. P. Berger — (*Quelques aspects de la foi moderne dans les poèmes de R. Browning.* Paris 1907.

2. Dont les principaux sont *La femme de lord Walter* et *Un instrument de musique.*

une amie américaine, sa fervente admiratrice, Mrs Bloomfield Moore.

Il faut rappeler aussi certains séjours d'été à Saint-Enogat l'année même de son deuil, à Cambo et Biarritz en 1862, au Pornic en 1863; celui surtout qu'il fit en 1870 à Saint-Aubin, dans le voisinage de son ami J. Milsand, et que la guerre vint non seulement attrister, mais brusquement interrompre. Il fallut, tous les étrangers étant renvoyés de France, s'embarquer au plus vite sous peine d'être arrêté comme espion ou comme déserteur, séparation indiciblement douloureuse pour toute la famille Milsand qui en a conservé le souvenir jusqu'à cette heure. L'année suivante le poète publiait dans le *Cornhill* sa ballade d'*Hervé Riel* au profit des blessés français.

Une bronchite périodique, habituellement conjurée par le ciel du Midi, mais qui, d'hiver en hiver, allait l'affaiblissant, devint fatale en 1889. Quelques heures de maladie sans souffrances, comme celle de sa femme, mirent fin à cette noble vie le 12 décembre, dans l'ancien Palais Rezzonico du pape Clément XIII à Venise, propriété de son fils qui y avait fait, d'après une lettre du poète, de grands embellissements, et consacré au souvenir de sa mère une chapelle désaffectée, en y mettant l'inscription de Tommaseo placée sur la façade de la Casa Guidi. Ce palais est aujourd'hui vendu. Mr Robert Barrett Browning a résidé ensuite à Asolo, où son père aimait à se

retirer parfois, et dont le nom a servi de parrain à son dernier petit volume *Asolando* [1]; le vieillard a décrit l'endroit sous des couleurs attrayantes dans une lettre à son beau-frère, George Moulton Barrett, en octobre 1889, datée précisément d'Asolo Veneto [2].

Là, en souvenir du poète, Mr R. B. Browning a fondé une école de dentellières qui a amené la prospérité au village, où d'ailleurs il ne réside pas constamment. Il est propriétaire aujourd'hui de la terre des Peruzzi, *Torre dell'Antella*, tout près de Florence, résidence antérieurement d'une femme d'élite, la vénérée signora Emilia Peruzzi, dont le salon fut longtemps le centre des intellectualités florentines.

La municipalité de Florence ne permit pas l'inhumation dans le joli cimetière, déjà fermé, où tant d'amis eussent voulu retrouver aussi sa tombe, où lui-même eût aimé reposer. Venise réclama l'honneur de le garder, mais le doyen de Westminster avait revendiqué pour l'abbaye celui dont la place était d'avance marquée dans le *Poets' Corner*. Il y fut amené le 31 décembre au milieu d'une immense affluence, entouré d'un cortège qui comprenait, suivant la formule de la presse, « tous les ordres de grandeur ». Pendant la descente du cercueil, le chœur chanta trois strophes empruntées à ce *Sommeil* où la poétesse avait paraphrasé son texte favori, stances mises

1. En italien : *En prenant le soleil.*
2. Voir *Life and Letters of R. Browning.*

en musique pour la circonstance par l'organiste de l'Abbaye. Ainsi la voix aimée revenait sous une forme inattendue augmenter l'émotion de ces émouvantes funérailles, appeler la bénédiction suprême sur l'ami qui avait été la lumière de sa vie et le sourire de sa mort.

On aurait pu compléter définitivement cette évocation en gravant sur la dalle funéraire ce passage emprunté à la partie finale de *Vision de Poètes* (E. B. B.), qui les résume tous deux :

Le poète à son lit de mort tient seulement un lis cueilli par une main amie. Son regard plonge jusqu'au fond du calice, telle l'abeille y puiserait le pollen. Puis, ses yeux tournés vers la fenêtre, par-dessus rivière et collines allant jusqu'au ciel, ces yeux, tout illuminé par la beauté du monde, en offrent à Dieu l'image venu du Poète suprême. Et il s'écrie :

Dieu ! sois béni et pour l'angoisse et pour la joie,
pour la beauté de vivre et l'honneur de souffrir,
pour le monde, ta vie, qui vient aboutir
en moi, pensée altière et miroir qui flamboie;
— pour la sensation d'*être* et d'*avoir été*,
pour la gloire accordée à mon infirmité,
pour la place faite en mon âme
à ton grand univers...

Il fut question un moment de ramener à son tour à Westminster le sarcophage de Florence avec la dépouille vénérée qu'il abrite. Et périodiquement le vœu s'en exprime, tout récemment encore par les lèvres du Prof. Alessandro Chiappelli, à propos de la cérémonie qui vient de réunir à Santa Croce les cercueils d'Ubaldino Peruzzi et de sa compagne. On a compris, heu-

reusement, l'erreur qu'il y aurait à réaliser ce projet. Séparés dans leur sépulture, le souvenir des époux poètes n'en reste pas moins indissolublement joint par l'entente de leurs âmes, la hauteur de leur pensée, la communauté de leur gloire.

Ainsi le veut l'esprit de l'Angleterre, plus respectueux que le nôtre du repos des morts, et qui répugne aux transferts et remaniements des sépultures si habituels ailleurs. Ainsi le veut, si le professeur Chiappelli y eût bien songé, la reconnaissance de Florence. Ainsi le veut encore la haute spiritualité de la chère endormie, qui « voyait le cadre naturel de chacun partout où s'arrondit l'univers de Dieu », et, pour joindre plus vite l'âme de son aimé, choisissait le chemin des étoiles.

Et plus doux semble le sommeil d'Elizabeth au milieu des tombes fleuries sous le ciel de Toscane, que sous les voûtes solennelles pour lesquelles étaient si peu faites sa simplicité et son indépendance.

FIN

LE TOMBEAU DU DUC DE FLORENCE

PUBLICATIONS
D'ÉLIZABETH BARRETT BROWNING

1820. — *La bataille de Marathon.*
1826. — *Essai sur l'Esprit humain*, et autres poèmes.
1833. — *Le Prométhée enchaîné*, trad., et autres poèmes (*La Tempête*, etc.).
1838. — *Les Séraphins* et autres poèmes (*la Vierge Marie à l'enfant Jésus, le Sommeil, l'Enfant d'Isobel, le Roman de Margret, la Romance du Gange, le Vœu du poète, Ballades; le Jardin abandonné, la Mouette, les Colombes, le Petit Nom*; poésies de circonstance, etc.
1841. — *La Reine Armelida et le faux Arcite* (contributions au « Chaucer modernisé ».
1844. — Poèmes (comprenant *le Drame de l'Exil, Musique confuse, les Sonnets à George-Sand, la Ballade du Page, le Lai du brun Rosaire, les Fiançailles de Lady Geraldine, Vision de poètes, Poème de la Duchesse May, le Bocage perdu, le Cri des Enfants, A Flush mon Chien, le Lai de la première Rose, Bertha, Rhapsodie, la Maison des Nuages, Catarina à Camoëns, Vin de Chypre, le Roman d'un Nid de Cygne, la Mort de Pan.*

1847. — *Sonnets* (imprimés à Reading, non pour la publication).
1850. — Poèmes réimprimés, avec, cette fois *les Sonnets portugais*, *le Masque*, etc.
1851. — *Les Fenêtres de la Casa Guidi.*
1856. — *Aurora Leigh.*
1860. — *Poèmes avant le Congrès.*
1862. — *Derniers Poèmes* (contenant le *De Profundis* jailli de sa grande douleur, ses traductions et paraphrases d'Anacréon, Apulée, Hésiode, Euripide, Théocrite, Homère et Heine).
1863. — *Les Poètes grecs chrétiens et les Poètes anglais* (études parues dans *l'Athæneum* en 1842).

Ont été insérés dans le présent volume les poésies et fragments suivants :

CHAPITRE I. — *Le Jardin abandonné* (fragments). *Le Nid de Cygnes*
CHAPITRE II. — *L'Essai sur l'entendement* (fragment). *Plaisir, Douleur.* Fragment du chant III d'*Aurora Leigh. Le Travail.*
CHAPITRE III. — *Le Sommeil. L'Instrument de Musique*, trad. de M. Fern. Henry. *Sur la langue grecque*, fragment des *Poètes grecs chréliens.*
CHAPITRE IV. — Fragments : *Le Drame de l'Exil, le Cri des Enfants* trad. Jacottet, *le Mystère de la Vie* (a Rhapsody of Life's progress), *la Mort de Pan.*
CHAPITRE V. — *Le Masque.* Fragment du chant V d'*Aurora Leigh. La Maison de Nuages.*
CHAPITRE VI. — Fragment du *Refus.*
CHAPITRE VII. — Fragment de Robert Browning, trad. J. Milsand.
CHAPITRE VIII. — Fragment de *Catarina à Camoëns. Les Sonnets portugais. Le Lyric love* de Rob. Browning.

CHAPITRE IX. — Fragment du chant VII d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE X. — Fragments des chants IV et VI d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE XI. — Fragment des *Fenêtres de la Casa Guidi*. Fragment du chant VI d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE XII. — Fragment du chant VI d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE XIV. — Chant premier d'*Aurora Leigh* (fragments).
CHAPITRE XV. — Fragment du chant V d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE XV. — Fragments des chants II et VIII d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE XVII. — Fragment du chant VI d'*Aurora Leigh*.
CHAPITRE XVIII. — *L'Irréparable* (sonnet). *Stances*. Fragments de Rob. Browning, trad. de M. P. Berger.
— de *Vision de poètes*.

La correspondance d'Elizabeth Barrett avec sa famille et ses amis a été classée et publiée en 1897 par les soins de M. Th. G. Kenyon, le fils de ce « cousin et ami » auquel elle dédia de façon si affectueuse la principale de ses œuvres. Il y a joint des notes biographiques qui, de période en période, s'entremêlent fort utilement aux lettres. Les nombreuses citations empruntées à ce recueil montrent tout ce qu'elle apporta à ses relations épistolaires de spontanéité et de charme, et de cœur et d'esprit. En publiant, la même année [1], les lettres de ses parents écrites pendant leurs fiançailles et les quelques mois qui les précédèrent, M. Robert Browning se justifie de livrer au public ces pages si intimes en arguant de la liberté que lui avait laissée d'en disposer, après sa mort, son père si jaloux

de les tenir secrètes de son vivant. Il est à noter à ce propos que sa mère elle-même avait exprimé quelque part son opinion, relative à des tiers, que les lettres d'une personne appartiennent à ses héritiers.

— Ces quatre volumes font un total d'environ deux mille pages, précieuses à consulter, et pour la plus grande partie d'une lecture captivante. Encore que l'abondance et le détail nuisent à la vivacité du dialogue, la hauteur morale de l'un et de l'autre n'en est nullement diminuée, la chose vaut d'être dite.

M. Percy Lubbock, en 1906, en a extrait un volume qui, sous le titre de *Elizabeth Barrett Browning dans ses lettres*, rend aux biographes un réel service en rappelant des dates précises, non moins qu'en résumant les copieux volumes au profit de qui n'a pas le goût de tout lire. Tout cela constitue la plus riche des sources d'information. Le premier de ces recueils comprend la correspondance générale de 1828 à 1860; le second, une période de vingt mois, janvier 1845 à septembre 1846. — Les lettres à son éditeur Horne avaient seules été publiées antérieurement.

OUVRAGES CONSULTÉS :

Poetical works of Elizabeth Barrett Browning (Smith Elders et C^ie^. — *Life of E. Barrett Browning* by J. Ingram, 1888. — *Life and Letters of Robert Browning*, by Mrs Sutherland Orr, 1891. — *The Letters of E. B. Browning*, 1899. — *The Letters of Robert Browning and Elizabeth Barrett Barrett*, 1899. — *La Vie et l'Œuvre d'Elizabeth Barrett Browning*, par Germaine-Marie Merlette, Colin, 1905. — *Elizabeth Barrett Browning in her Letters* by Percy Lubbock, 1906. *Aurora Leigh*, par

Émile Montégut, *Revue des Deux-Mondes*, mars 1857. — *Elizabeth Barrett Browning*, par M. Jacottet (*Bibliothèque Universelle et Revue suisse*, août 1887). — *La Philosophie d'Elizabeth Browning*, par M. Joseph Texte, *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1892. — *La Renaissance de la poésie anglaise*, par M. Gabriel Sarrazin, Perrin. — *Un ménage de poètes* (*Ecrivains d'Outre-Manche*), par Mme M. Duclaux Darmesteter. — *A propos du centenaire d'Eliz. Barrett Browning* par Lucie Félix-Faure-Goyau, *Revue hebdomadaire*, 10 mars 1906. — *Le Roman de deux poètes*, par M. Dronsart (*Correspondant* du 10 juin 1899). — *Elizabeth Barrett Browning als Uebersetzerin antiker Dichtungen*, von doctor Bernhardt Jacobi (*Münstersche Beitraege zur englischen Literatur. — Poetical Works of Robert Browning* (Smith, Elders et Cie). — *Littérature anglaise et Philosophie*, par Joseph Milsand (Dijon, Lamarche, 1893). — *The poetry of Robert Browning* by Stopford Brooke, London, Isbister, 1892. — *Quelques aspects de la foi moderne dans les poèmes de Robert Browning*, par Ph. Berger (ancien Lecène et Oudin, Paris, 1907) [1]. — *Un roman par lettres*, par Th. de Wyzewa, *Revue des Deux Mondes*, 15 mai 1899.

1. On indique encore un court ouvrage intitulé : *Elisabeth Barrett Browning e le sue Poesie*, paru à Turin en 1906 (Societa litografica editrice nazionale, Via Nizza). Nous trouvons aussi dans une note de Mlle Merlette l'indication d'une étude parue sur les deux poètes par Mme Zampini Salazar. Une autre enfin signale le savant travail du docteur J. Schipper, *Englische Metrik* et *Neuenglische Metrik*, où une large place est faite à la versification d'E. B. Browning.

TABLE DES MATIÈRES

Pages.

AVANT-PROPOS. 1

I. PETITE ELLIE.

Naissance à Coxhoe hall d'Elizabeth Barrett Moulton Barrett. Ses parents. Ses frères et sœurs. Enfance à Hope End. Jeux et études. Premiers travaux. *Petite Ellie*. 9

II. L'AMI BOYD.

Adolescence. Accident. Le vieil ami Boyd. Lectures grecques. Mort de Mrs Barrett. Adieu à Hope End. Séjour à Sidmouth. Londres. Le cousin Kenyon. Relations littéraires. Collaboration à des publications diverses. Réfection du *Prométhée*. Traductions du grec. *Recueil de* 1838. 24

III. TORQUAY.

De Gloucester Place à Wimpole Street. Santé précaire. Torquay. Mort tragique d'Edward Barrett. Retour à Londres. *Recueil de* 1844, *Essai sur les poètes grecs chrétiens* 44

IV. Le recueil de 1844.

Pages,

Le Drame de l'Exil. Le Cri des enfants. Le Mystère de la vie (a Rhapsody of Life's progress). La Mort de Pan. 63

V. Vie a Londres.

L'intérieur de Miss Barrett. Ses pensées. Sa correspondance 90

VI. 1845.

Démarche de Mr Browning pour être admis à Wimpole Street. Correspondance et amitié. Première visite. La lutte. Projets de voyage. Opposition paternelle. 103

VII. Robert Browning.

Robert Browning : son enfance, son éducation, sa culture, son caractère, son œuvre 126

VIII. Le cantique d'amour.

Nouvelle traduction et texte anglais. Appréciations diverses. *L'Amour lyrique* de Robert Browning . . 139

IX. Marylebonne Church. Pise. Florence.

La grande décision. De Londres à Pise. Vie simple à Florence. Villégiature aux Bagni di Lucca, à Sienne, à Pise 190

X. Penini.

Pages.

Naissance de Robert Wiedemann Browning. Mère et poète. Mort de Mrs Browning mère. Miss Sarianna Browning. Heures endeuillées 210

XI. Des fenêtres de la Casa Guidi.

Echo intense de la politique chez les Browning (1846-1849). Exaltation généreuse d'Elizabeth. Sa sévérité envers son pays. Irritation qui en résulta en Angleterre. *Les Fenêtres de la Casa Guidi* (1851). De Florence à Londres par Ravenne, Venise, Lucerne. A Paris, rencontre des Browning avec Mazzini et G. Sand. Amitié de Robert Browning et de M. Joseph Milsand 219

XII. — Paris.

Impressions et jugement 228

XIII. Intimité.

La Vie à la Casa Guidi. Penini. Mrs Browning vers 1850. Robert Browning intime. 234

XIV. Aurora Leigh.

Fragments du premier chant et rapide analyse du poème 246

XV. Le trésor dans le champ.

But de la poétesse dans *Aurora Leigh* : poème d'une âme d'artiste et résumé de l'âme contemporaine. Appréciation de Taine. Appréciations diverses. Le langage des réalités 269

XVI. Opinions et croyances.

Pages.
La religion d'Elizabeth 290

XVII. Dernières années.

Evénements de France (1848-1851). Enthousiasme d'Elizabeth pour Louis-Napoléon. Sa définition du caractère français. Voyages. Séjour à Rome (1854). Séjour à Londres (1855-1856). Mort de Mr Barrett père. Paris. Publication d'*Aurora Leigh* 301

XVIII. Les deux tombes.

Dernières publications. Correspondance avec Thackeray, directeur de revue, avec Miss S. Browning. La fin. Le tombeau du Pinti. Le poète et son fils. Souvenir de De Vere Gardens. Opinion de Robert sur le génie d'Elizabeth. Influence réciproque des deux poètes. Le reflet de leur amour dans quelques-unes des œuvres de Robert Browning. Ses dernières années. Souvenir de 1870. D'Asolo à Westminster . 317

Publications d'Elizabeth Barrett Browning et liste des traductions contenues dans le présent volume. 345
Ouvrages consultés 348
Table des matières 351

TOURS

IMPRIMERIE E. ARRAULT ET Cie

2966

00100443

Digitized with financial assistance from

H T Parekh
FOUNDATION

An Initiative by
HDFC
WITH YOU, RIGHT THROUGH

on 27 November, 2018